

Conan le guerrier

Howard, Robert

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



ROBERT E. HOWARD
L. SPRAGUE DE CAMP

Conan le guerrier



Science-fiction

ROBERT E. HOWARD

Textes mis au point et complétés
par L. Sprague de Camp et Lin Carter

Conan Le Guerrier



Traduit de l'américain par François Truchaud
Éditions J'ai Lu

ROBERT E. HOWARD

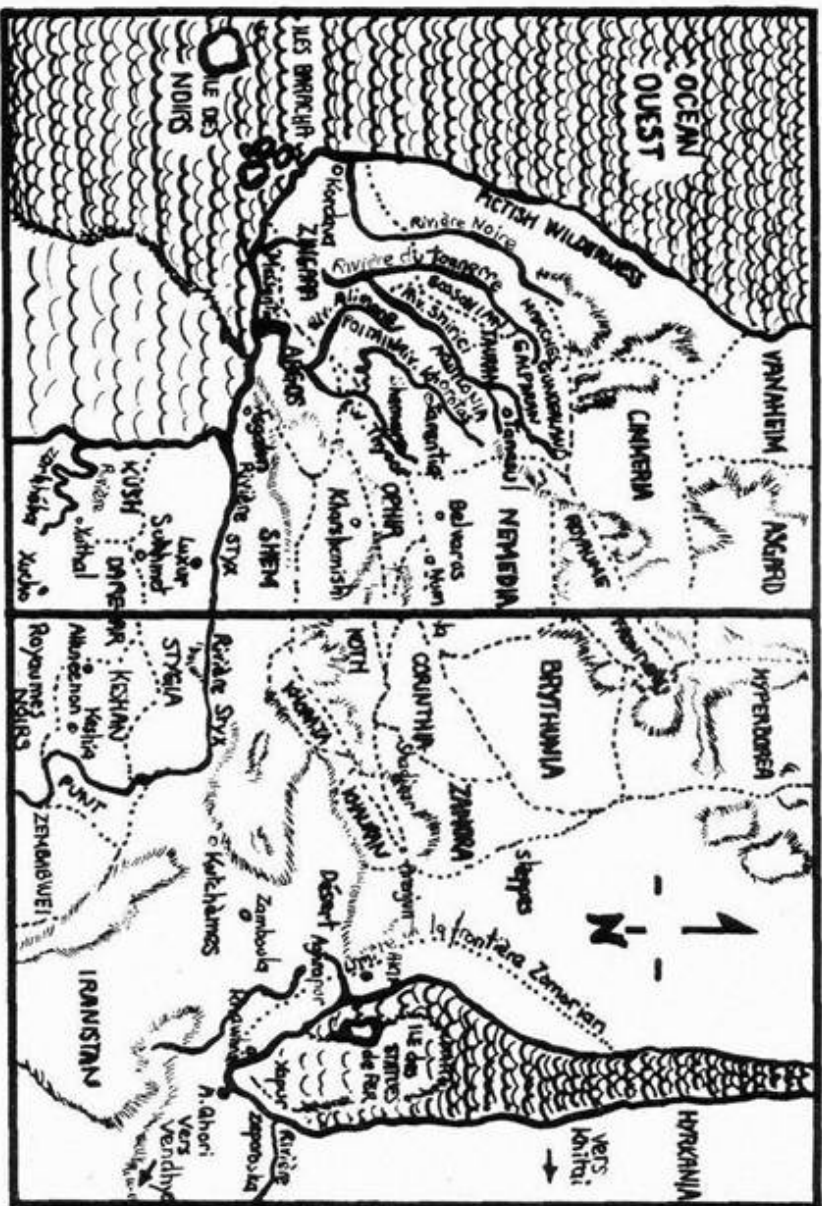
22 janvier 1906-11 juin 1936 : trente ans de vie, quinze ans de création littéraire à jet continu. Fureur d'écrire, fureur de vivre ! L'œuvre d'Howard est exemplaire par son bouillonnement intérieur, son ardeur, son impatience, son jaillissement continu ; une création pleine de tumulte, de bruit et de fureur. Howard s'illustra tout particulièrement dans le fantastique, L'Homme noir, Le Pacte noir, et dans l'heroic-fantasy. Son personnage le plus connu étant Conan le Barbare, le Roi Kull venant ensuite.

Il écrivit les aventures de Conan pratiquement dans un état second, comme si quelqu'un lui dictait les histoires. Ecriture automatique ou mystère de la création fantastique ? Howard aborda franchement la vie, de plain-pied, comme ses personnages affrontent le péril. « Two-gum Bob », comme l'avait surnommé affectueusement Lovecraft, pressentit certainement que sa vie serait brève, d'où le caractère d'urgence, de nervosité, d'impatience et de frénésie, de sa vie et de son œuvre. L'on parle beaucoup de mort et de destin dans l'œuvre d'Howard.

Son personnage préféré est l'aventurier solitaire et errant, rejeté par les siens et marqué par le destin. Pour lui le Barbare est l'image même de l'homme, de son attitude face à la vie et au monde. Des brutes en apparence mais qui recèlent en eux une grande noblesse et une rare générosité. Ces sauvages sont en accord avec le monde physique et ses lois implacables. Eux seuls sont capables de s'adapter, de réagir et de survivre. Ils sont sauvés par leur énergie vitale, exprimée par leurs muscles... par leur instinct souvent proche de l'animal. D'où l'attitude étonnante des personnages d'Howard face au surnaturel, au fantastique qui pour eux sont des périls comme les autres qu'ils affrontent à grands coups d'épée. Howard a composé une véritable symphonie du rouge et du noir (le sang et les ténèbres abritant le surnaturel) tout imprégnée de violence et de mort. Les cauchemars surgissent de l'ombre et du passé (l'Histoire même mythique ou imaginaire est omniprésente chez lui) car Howard est le prince de la nuit et de la terreur.

Dans les années soixante, L. Sprague de Camp fut chargé de rassembler en volumes les aventures de Conan qui n'avaient été publiées que dans des magazines comme Weird Tales, Argosy, Top-Notch, Oriental Stories. Il compléta certains récits inachevés puis en collaboration avec Lin Carter et Björn Nyberg écrivit plusieurs « pastiches » à partir d'indications et de notes laissées dans la correspondance d'Howard. Enfin, il leur donna un ordre chronologique (qui n'existait pas du vivant

d'Howard), racontant ainsi la saga de Conan en douze volumes. Les quatre derniers ne contiennent aucun texte d'Howard. Voici Conan le guerrier, sixième volume de la saga la plus remarquable de l'heroic-fantasy.



Carte du monde de Conan à l'âge hyborien, réalisée à partir des notes de Robert E. Howard et des travaux de P. Schuyler Miller, John D. Clark, David Kyle et L. Sprague de Camp, avec superposée, une carte de l'Europe à l'échelle.

Les clous rouges

(Pendant presque deux ans, Conan, capitaine du *Wastrel*, poursuit une activité très fructueuse de flibustier. Cependant, les autres pirates zingarans, jaloux des succès de cet étranger, finissent par couler son navire, au large des côtes de Shem. Ayant réussi à rejoindre la côte, et apprenant que la guerre fait rage le long des frontières de Stygie, Conan rejoint les Compagnons Libres, une bande de « condottieri », placée sous le commandement d'un certain Zarallo. Mais, loin de pouvoir se constituer un butin de guerre intéressant, il se retrouve chargé de défendre le poste frontière de Sukhmet, aux confins des royaumes noirs. La vie y est monotone, le vin est aigre, les prises rares, et Conan se lasse vite des femmes des royaumes noirs. Cet ennui se termine avec l'apparition à Sukhmet de Valeria de la Fraternité rouge, une femme pirate qu'il a connue lors de son séjour aux îles Baracha. Lorsqu'elle prend des mesures « définitives » pour repousser les avances d'un officier stygien, et qu'elle s'enfuit, Conan part à sa poursuite vers le sud, s'enfonçant à l'intérieur des royaumes noirs.)

1.

Le crâne sur le rocher

La femme essayait de pousser son cheval en donnant des rênes. Il restait là, les jambes largement écartées, la tête pendante, comme s'il trouvait trop lourd le poids de la bride de cuir rouge, ornée de glands dorés. La femme dégagea son pied botté de l'étrier d'argent et sauta de la selle richement ouvragée. Elle attacha les rênes à la fourche d'un jeune arbre puis se retourna, les mains sur les hanches, pour examiner le paysage environnant.

Il n'était pas très engageant. Des arbres géants entouraient la petite mare où elle venait de faire boire son cheval. Les taillis gênaient l'œil qui cherchait à scruter la pénombre indistincte sous les hautes voûtes que formaient les entrelacs des branches. La femme frissonna, ses magnifiques épaules se contractèrent, puis elle lança un juron.

Elle était grande, elle avait les seins fermes, de longs membres, des épaules solides. Tout son corps reflétait une force inhabituelle qui, cependant, n'empêchait nullement la féminité de sa silhouette de s'exprimer. Tout en elle était féminité, en dépit de son port et de ses vêtements. Ces derniers semblaient incongrus dans le paysage qui l'entourait en cet instant. Elle ne portait pas de robe, mais des culottes de soie courtes, très amples, qui s'arrêtaient à une main au-dessus de ses genoux, retenues par une large ceinture de soie portée en ceinturon. Des bottes aux revers brillants, en cuir souple, lui montaient presque jusqu'aux genoux, et une chemise de soie à large col, très décolletée, aux manches amples, complétait son costume. Sur une hanche gracieuse, elle portait une épée droite à double tranchant, et sur l'autre, un long poignard. Ses cheveux blonds et rebelles, coupés à hauteur des épaules, étaient retenus dans un bandeau de satin cramoisi.

Se profilant sur la forêt sombre et primitive, elle offrait un spectacle pittoresque involontaire, bizarre et déplacé. Elle aurait dû se profiler sur les flots avec des mâts peints et des goélands volant autour d'elle. Ses grands yeux étaient de la couleur de la mer. C'est ainsi qu'elle aurait dû être, car elle était Valeria de la Fraternité rouge, dont les exploits étaient célébrés par des chants et des ballades partout où se retrouvaient les écumeurs des mers.

Elle essaya de percer la voûte vert sombre de la forêt et d'apercevoir le ciel qui devait se trouver plus haut, mais bientôt elle y renonça en grommelant un juron.

Laissant son cheval attaché, elle s'éloigna à grands pas vers l'est, regardant derrière elle vers la mare, de temps en temps, pour bien fixer la route dans son esprit. Le silence de la forêt l'oppressait. Aucun oiseau ne chantait dans les branches hautes, aucun frôlement dans les taillis n'indiquait la présence de petits animaux. Pendant des lieues, elle avait fait route au milieu d'un royaume de silence accablant, interrompu par le seul bruit de ses pas.

Elle avait étanché sa soif à la mare, mais à présent elle ressentait les tiraillements de la faim, et elle se mit à chercher du regard ces fruits dont elle s'était nourrie depuis qu'elle avait épuisé toute la nourriture qui se trouvait dans ses fontes.

Elle aperçut bientôt devant elle un affleurement de roches sombres, semblables à du silex, qui semblait former un bloc escarpé se perdant au milieu du faîte des arbres. Son sommet, caché à la vue par un rideau de verdure, s'élevait peut-être au-dessus du faîte des arbres, et, de là-haut, elle aurait une chance de voir ce qui se trouvait au-delà... – si, à vrai dire, il y avait autre chose après cette forêt apparemment sans fin, à travers laquelle elle avait voyagé depuis tant de jours.

Une corniche étroite formait une rampe naturelle qui montait le long de la paroi escarpée. Après s'être élevée d'une vingtaine de mètres, elle arriva à la ceinture de feuillage qui entourait le rocher. Les arbres ne poussaient pas tout contre le massif rocheux, mais les extrémités de leurs branches inférieures se tendaient vers lui et le recouvraient. Elle avança à tâtons, incapable de rien voir, mais bientôt elle entrevit le ciel bleu et, l'instant d'après, elle se trouvait sous la claire et chaude lumière du soleil et la voûte de la forêt s'étendait à ses pieds.

Elle se tenait sur un large promontoire rocheux qui se trouvait à peu près à la hauteur du faîte des arbres, et de ce promontoire s'élevait un rocher, semblable à une flèche, qui était la cime la plus élevée du massif qu'elle venait d'escalader. Mais quelque chose d'autre retint son attention. Son pied avait heurté une aspérité sur le tapis de feuilles mortes, apportées par le vent, qui jonchaient la roche. Elle les écarta du pied et son regard tomba sur un squelette humain. Elle parcourut d'un œil expert la carcasse blanchie, mais ne vit aucun os brisé, aucun signe de violence. L'homme avait dû mourir de mort naturelle ; pourquoi avait-il escaladé ce rocher pour venir y mourir ? Elle n'aurait pu le dire.

Elle monta jusqu'au sommet et contempla l'horizon. La voûte de la forêt – qui de sa position dominante ressemblait à un sol – était aussi impénétrable que vue d'en bas. Elle ne pouvait même pas apercevoir la mare où elle avait laissé son cheval. Elle regarda vers le nord, d'où elle était venue. Seul l'océan vert ondoyait à l'infini, avec juste une légère ligne bleue au loin qui laissait deviner la chaîne de collines qu'elle avait traversée des jours auparavant, avant de plonger au cœur de cette forêt silencieuse.

À l'ouest et à l'est la perspective était la même, bien que soit absente la ligne bleutée qui marquait les collines. Mais lorsqu'elle dirigea son regard vers le sud, elle poussa une exclamation. À un kilomètre dans cette direction, la forêt se faisait plus clairsemée et cessait brusquement, remplacée par une plaine ponctuée de cactus. Et au centre de cette plaine se dressaient les murs et les tours d'une ville. Valeria jura sous l'effet de la surprise. Cela dépassait l'imagination. Elle n'aurait pas été surprise de voir des habitations humaines d'une autre sorte – les huttes en forme de ruches des tribus noires, ou bien les habitations troglodytiques de la mystérieuse race à peau brune, qui, selon les légendes, habitait certains coins de cette région inexplorée. Mais il était assez surprenant de rencontrer une ville fortifiée ici, à tant de semaines de marche des avant-postes les plus proches de toute civilisation.

Ses mains commençant à s'engourdir à force de se cramponner, elle se laissa glisser jusqu'au promontoire rocheux, perplexe. Elle avait fait un long chemin depuis le camp que les mercenaires avaient dressé aux abords de la ville frontière de Sukhmet, au milieu des vastes plaines où les farouches aventuriers de nombreuses races protégeaient la frontière stygienne contre les raids qui s'abattaient sur le pays comme un flot rouge, à partir du royaume de Darfar. Sa fuite avait été aveugle, à travers une région dont elle ignorait tout. À présent, elle était partagée entre l'envie de galoper à bride abattue dans la plaine droit sur cette ville et la prudence qui lui conseillait de la contourner largement et de poursuivre sa course solitaire.

Elle fut dérangée dans ses pensées par un bruissement de feuilles en dessous d'elle. Elle se retourna avec l'agilité d'un chat, portant vivement la main à son épée ; puis elle s'immobilisa, les yeux écarquillés, fixant l'homme qui avait surgi devant elle.

Il avait presque la taille d'un géant, ses muscles saillaient uniformément sous sa peau hâlée. Ses vêtements étaient semblables aux siens, mais il portait un ceinturon de cuir en guise de ceinture où étaient passés un sabre à large lame et un poignard.

— Conan le Cimmérien ! s'exclama la femme. Que fais-tu ici ?

Pourquoi m'as-tu suivie ?

Il esquisça un rictus et ses farouches yeux bleus s'allumèrent d'un feu dont toute femme pouvait comprendre la signification. Ils parcoururent sa magnifique silhouette, s'attardant sur la courbe de ses seins splendides qui se tendaient sous la chemise légère, et la chair claire qui apparaissait entre ses culottes de soie et le haut de ses bottes.

— Tu ne le sais donc pas ? dit-il en éclatant de rire. N'ai-je pas assez clairement exprimé mon admiration pour toi dès le premier jour où je t'ai aperçue ?

— Un étalon n'aurait pu s'exprimer plus clairement, répondit-elle avec dédain. Mais je n'aurais jamais pensé te rencontrer aussi loin des tavernes et des barriques d'ale de Sukhmet. M'as-tu vraiment suivie depuis le campement de Zarallo, ou bien as-tu été chassé à coups de fouet comme un chien ?

Il éclata à nouveau de rire devant son insolence et fit jouer ses puissants muscles.

— Tu sais parfaitement que Zarallo n'a pas assez de laquais pour pouvoir me chasser à coups de fouet de son campement, grimaça-t-il. Je t'ai suivie, bien sûr. Et c'est une bonne chose pour toi aussi, ma fille ! En poignardant cet officier stygien, tu as perdu la faveur de Zarallo, et tu t'es mise hors la loi aux yeux des Stygiens.

— Je sais tout cela, répondit-elle sur un ton maussade. Mais que pouvais-je faire d'autre ? Tu sais comment j'ai été amenée à faire ce geste.

— Bien sûr, reconnut-il. Et si j'avais été là, c'est moi qui l'aurais poignardé. Mais lorsqu'une femme partage la vie des soldats dans un camp, elle doit s'attendre à de telles choses.

Valeria frappa le sol de son pied botté et jura.

— Pourquoi les hommes ne me laissent-ils pas vivre comme un homme ?

— C'est évident ! (À nouveau, ses yeux avides la dévorèrent.) Mais tu as été fort avisée de t'enfuir. Les Stygiens auraient exigé que tu sois écorchée vive. Le frère de cet officier s'est lancé à ta poursuite ; plus rapidement que tu ne le pensais, à mon avis. Et il était très près de toi lorsque je l'ai rattrapé. Son cheval était meilleur que le tien. Il t'aurait rejointe et tu aurais eu la gorge tranchée quelques kilomètres plus loin.

— Et alors ? demanda-t-elle.

— Alors quoi ?

Il parut intrigué.

— Et le Stygien ?

— Et alors, qu'est-ce que tu crois ? lui répondit-il, impatient. Je l'ai tué, bien sûr, et j'ai abandonné sa carcasse aux vautours. Cela m'a retardé, cependant, et j'ai failli perdre ta trace lorsque tu as traversé les contreforts rocheux des collines. Autrement, je t'aurais rejointe depuis longtemps déjà.

— Et à présent, tu as l'intention de me ramener de force au camp de Zarallo ? railla-t-elle.

— Ne dis pas de sottises, grogna-t-il. Allons, ma fille, ne sois pas aussi irascible. Je ne suis pas comme ce Stygien que tu as poignardé, et tu le sais.

— Un vagabond sans le sou, lui lança-t-elle sur le ton du sarcasme.

Il lui éclata de rire au nez.

— Qu'es-tu donc toi-même ? Tu n'as même pas assez d'argent pour t'acheter de nouveaux fonds de culottes ! Ton mépris ne m'en impose aucunement. Tu sais que j'ai commandé des navires importants et dirigé des équipages comme tu ne l'as jamais fait de ta vie. Quant à être sans le sou... quel corsaire ne l'est pas, la plupart du temps ? J'ai dilapidé assez d'or dans tous les ports du monde pour pouvoir en remplir un plein galion. Tu sais cela, également.

— Et où se trouvent à présent les beaux navires et les gaillards intrépides que tu commandais ? se moqua-t-elle.

— Au fond des mers, pour la plupart, répondit-il joyeusement. Les Zingarans ont coulé mon dernier navire au large des côtes shémities. C'est pourquoi j'ai rallié les Compagnons Libres de Zarallo. Mais j'ai compris que j'avais fait une bêtise lorsque nous nous sommes mis en route vers la frontière du Darfar. La solde était maigre, le vin aigre, et je n'apprécie guère les femmes des royaumes noirs. C'étaient les seules qui venaient à notre campement de Sukhmet... des anneaux dans le nez et les dents limées... pouah ! Pourquoi as-tu rejoint Zarallo ? Sukhmet se trouve à une longue distance de l'eau salée.

— Ortho le Rouge voulait faire de moi sa maîtresse, répondit-elle d'un ton maussade. Une nuit, j'ai plongé par-dessus bord et nagé vers le rivage, alors que nous avions jeté l'ancre au large des côtes de Kush. C'était devant Zabhela. Un marchand shémite m'a appris que Zarallo avait conduit ses Corps-Francis vers le sud, pour protéger la frontière du Darfar. On ne me proposait pas un meilleur emploi. J'ai fait le voyage avec une caravane qui allait vers l'est et qui a fini par arriver à Sukhmet.

— C'était une folie de te diriger vers le sud comme tu l'as fait, commenta Conan. Mais tu as été astucieuse, car les patrouilles de Zarallo n'ont pas pensé à te rechercher dans cette direction. Seul, le

frère de cet homme que tu as tué a trouvé ta piste par hasard.

— Et maintenant, qu'as-tu l'intention de faire ? demanda-t-elle.

— Obliquer vers l'ouest, répondit-il. Je m'étais déjà aventuré aussi loin au sud, mais jamais aussi loin à l'est. Après quelques jours de voyage vers l'ouest, nous arriverons aux vastes savanes où les tribus noires font paître leur bétail. J'ai de nombreux amis parmi elles. Nous irons vers la côte et trouverons un navire. Je suis las de la jungle.

— Alors, mets-toi en route, lui conseilla-t-elle. J'ai d'autres projets.

— Ne sois pas stupide ! (Pour la première fois, il montrait de l'irritation.) Tu ne peux poursuivre ce voyage à travers la forêt.

— Je le peux si cela me plaît.

— Mais qu'as-tu l'intention de faire ?

— Cela ne te regarde pas ! dit-elle d'un ton sec.

— Si, cela me regarde, répondit-il calmement. Tu crois peut-être que j'ai fait tout ce chemin à ta poursuite pour faire maintenant demi-tour et repartir les mains vides ? Sois un peu sensée, ma fille, allons, je ne te veux aucun mal.

Il fit un pas vers elle, mais elle se rejeta en arrière, sortant vivement son épée.

— Reste en arrière, sale chien de barbare ! Sinon, je t'embroche comme un cochon rôti !

Il se retint, à contrecœur, et demanda :

— Tu veux que je t'arrache des mains ce jouet et que je t'assène une fessée ?

— Des mots ! Rien que des mots ! se moqua-t-elle.

Des lueurs ressemblant aux rayons du soleil sur l'eau bleue dansaient dans ses yeux intrépides. Et il vit qu'elle ne se vantait pas. Aucun homme vivant ne pouvait, de ses mains nues, désarmer Valeria de la Fraternité. Il fronça les sourcils, partagé entre des sentiments contradictoires. Il était furieux, mais en même temps amusé et plein d'admiration devant son courage. Il brûlait d'envie de s'emparer de ce corps splendide et de le serrer dans ses bras de fer ; pourtant il désirait vivement ne pas offenser la jeune fille. Il était déchiré entre le désir de la secouer et celui de la caresser. Il savait que s'il faisait un pas de plus, l'épée de la fille s'enfoncerait dans son cœur. Il avait vu Valeria tuer un trop grand nombre d'hommes pour se faire des illusions. Elle était aussi vive et féroce qu'une tigresse. Bien sûr, il pouvait dégainer son sabre à large lame et la désarmer, en faisant sauter son épée de sa main, mais il répugnait à l'idée de tirer son épée contre une femme, même sans aucune intention de lui faire du mal.

— Que ton âme brûle en enfer, espèce de gueuse ! s'exclama-t-il, exaspéré. Je vais t'enlever ton...

Il s'avança, rendu téméraire par la colère, et elle assura sa position pour lui porter une botte mortelle. Puis un événement étrange mit fin à cette scène à la fois risible et dangereuse.

— *Qu'est-ce que c'est ?*

C'était Valeria qui s'était ainsi exclamée, mais tous deux avaient tressailli, et Conan se retourna avec l'agilité d'un chat, sa grande épée à la main. Au loin, dans la forêt, avait retenti un épouvantable concert de hennissements – des hennissements de terreur et d'agonie. Et, confondu avec ces hennissements, un bruit sec d'os brisés.

— Des lions sont en train d'égorger les chevaux ! s'écria Valeria.

— Il ne s'agit pas de lions, lança Conan, les yeux étincelants. Tu as entendu des rugissements ? Moi pas ! Ecoute ce bruit d'os brisés... même un lion ne pourrait faire un tel vacarme en tuant un cheval.

Il redescendit rapidement la rampe naturelle et elle le suivit, leur différend personnel oublié selon cet instinct qui pousse les aventuriers à s'unir contre le péril commun. Les hennissements avaient cessé lorsqu'ils se frayèrent un chemin à travers le rideau vert du feuillage entourant le rocher.

— J'ai trouvé ton cheval attaché près de la mare, là-bas, murmura-t-il en avançant si silencieusement qu'elle ne se demanda plus comment il avait pu la surprendre sur le rocher. J'ai attaché le mien à côté et j'ai suivi la trace de tes bottes. Attention, maintenant !

Ils étaient sortis de la ceinture de feuillage. Au-dessus d'eux la voûte verte étendait son baldaquin sombre. En dessous la lumière du jour filtrait à peine pour former une pénombre couleur de jade. Les troncs géants des arbres à moins d'une centaine de mètres de là apparaissaient plongés dans l'ombre.

— Les chevaux doivent se trouver après ce bosquet, là-bas, chuchota Conan, et sa voix aurait pu être une brise soufflant à travers les branches. Ecoute !

Valeria avait déjà entendu, et le sang de ses veines se glaça ; involontairement, elle posa sa blanche main sur le bras hâlé et musclé de son compagnon. De derrière le bosquet parvenaient le croquement bruyant d'os et le déchirement, tout aussi perceptible, de chairs, mêlés au broiement et au lapement d'un horrible festin.

— Des lions ne feraient pas un tel bruit, murmura Conan. Quelque chose est en train de dévorer nos chevaux, mais il ne s'agit pas d'un lion... Crom !

Le bruit cessa brusquement, et Conan jura tout bas. Une brise soudaine venait de se lever derrière eux et soufflait droit vers l'endroit

où le tueur invisible était dissimulé.

— Il arrive ! chuchota Conan en levant à moitié son épée.

Les fourrés furent violemment agités, et Valeria étreignit le bras de Conan. Elle ignorait tout de la jungle, mais elle savait qu'aucun animal à sa connaissance ne pouvait secouer ainsi les fourrés.

— Il doit être aussi grand qu'un éléphant, murmura Conan, répondant à sa pensée. Par le diable, que...

Sa voix mourut et fit place à un silence abasourdi.

À travers les taillis apparut soudain une tête de cauchemar et de démence. Une gueule grimaçante découvrait des rangées de dents jaunes et dégoutantes de sang ; au-dessus des mâchoires entrouvertes se plissait un groin semblable à celui d'un saurien. Des yeux immenses, comme ceux d'un python grossis un millier de fois, fixaient, immobiles, les humains pétrifiés qui se cramponnaient au rocher au-dessus de lui. Les lèvres squameuses et flasques étaient barbouillées de sang, qui dégouttait de l'énorme gueule.

La tête, plus grande que celle d'un crocodile, était tendue sur un long cou écaillé, hérissé de rangées de pointes en dents de scie, puis, écrasant bruyères et jeunes arbres, apparut en se dandinant un corps titanesque, gigantesque torse bombé, posé sur des pattes ridiculement courtes. Le ventre blanchâtre touchait presque le sol, alors que l'épine dorsale en dents de scie dépassait Conan dressé sur la pointe des pieds. Une longue queue pointue, semblable à celle d'un scorpion gigantesque, traînait à sa suite.

— Remontons sur le rocher, vite ! dit Conan d'un ton sec en entraînant la jeune fille. Je ne pense pas qu'il puisse monter, mais il peut se tenir sur ses pattes de derrière et arriver à notre hauteur...

Renversant et piétinant buissons et arbustes, le monstre arrivait à vive allure entre les arbres, et ils remontèrent le rocher, s'enfuyant devant lui, telles des feuilles poussées par le vent. Comme Valeria plongeait dans l'écran de feuillage, un regard en arrière lui révéla que le titan était en train de se dresser sur ses puissantes pattes de derrière, exactement comme Conan l'avait prédit. Cette vision l'emplit de panique. La bête féroce semblait plus gigantesque que jamais ; elle leva sa tête au groin pointu vers les arbres. Puis la main de fer de Conan se referma sur le poignet de Valeria et elle fut vivement projetée vers l'écran de feuilles, pour, ensuite, se retrouver à nouveau sous la chaude clarté du soleil au-dessus, juste au moment où le monstre abattait ses pattes de devant sur le rocher avec une force telle que ce dernier trembla.

Derrière les fugitifs, l'énorme tête se fraya un passage à travers les petites branches, et pendant un instant épouvantable, la gueule de

cauchemar apparut au milieu des feuilles vertes, les yeux flamboyants, les mâchoires béantes. Puis les dents géantes se refermèrent en vain avec un bruit sec, et après cela, le monstre retira sa tête, disparaissant de leur vue comme immergée dans une mare.

À travers les branchages brisés qui recouvraient le rocher, ils le virent accroupi sur ses pattes de derrière au pied du rocher, les fixant de ses yeux immobiles.

Valeria frissonna.

— Combien de temps penses-tu qu'il va rester ainsi ?

Conan donna un coup de pied au crâne qui gisait sur le sol jonché de feuilles.

— Ce drôle a dû grimper jusqu'ici pour lui échapper, à lui ou à l'un de ses congénères. Il a dû mourir de faim car il n'a pas d'os brisés. Cet animal est vraisemblablement ce dragon dont parlent les légendes des peuplades noires. Si c'est bien cela, il ne partira pas d'ici avant que nous soyons morts tous les deux.

Valeria tourna vers lui un visage blême, oubliant son ressentiment. Elle surmonta la panique qui menaçait de l'envahir. Elle avait prouvé son courage intrépide un millier de fois au cours de sauvages combats, sur terre comme sur mer, sur les ponts inondés de sang des navires de guerre en flammes, lors de l'assaut de villes fortifiées, et sur les plages de sable où les féroces hommes de la Fraternité rouge s'entre-tuaient dans des luttes au couteau pour arracher le commandement suprême. Mais la perspective qui s'offrait à elle maintenant lui glaçait le sang. Un coup de coutelas au plus fort de la bataille n'était rien, mais rester assise sans rien faire et sans secours possible sur un rocher nu, jusqu'à ce qu'elle meure de faim, assiégée par le monstrueux survivant d'un âge disparu – cette idée lança des ondes de terreur dans son cerveau.

— Il devra bien s'en aller, pour manger et pour boire, dit-elle sans conviction.

— Il n'a pas à aller très loin pour ces deux choses, fit remarquer Conan. De plus, il vient de se rassasier de nos chevaux et, comme un véritable serpent, il peut rester très longtemps sans manger ni boire à nouveau. Mais il ne s'endort pas après avoir mangé, comme le serpent, semble-t-il. En tout cas, il ne peut pas grimper sur ce rocher.

Conan parlait calmement. C'était un barbare et la terrible patience des contrées sauvages et de leurs enfants faisant autant partie de lui que ses convoitises et ses rages remarquables, il pouvait supporter une situation comme celle-ci avec un calme impossible pour une personne civilisée.

— Ne pourrions-nous pas monter sur les arbres et nous en aller,

d'une branche à l'autre comme les singes ? demanda-t-elle d'un ton désespéré.

Il secoua la tête.

— J'y ai pensé. Les branches qui touchent le rocher en dessous de nous sont trop fragiles. Elles céderaient sous notre poids. De plus, j'ai dans l'idée que ce démon pourrait aisément déraciner tous les arbres qui poussent par ici.

— Alors, allons-nous rester ici, assis sur nos fesses, à attendre de mourir de faim, comme celui-là ? s'écria-t-elle, furieuse, en donnant un coup de pied au crâne qui roula bruyamment sur le rocher. Je n'en ai pas l'intention ! Je vais descendre et lui trancher sa maudite tête...

Conan s'était assis sur une saillie de la roche au pied de la flèche. Il leva un regard admiratif vers les yeux étincelants et la silhouette tendue et tremblante, mais, comprenant qu'elle était prête à commettre n'importe quelle folie, il ne laissa pas paraître son admiration.

— Assieds-toi, grogna-t-il, l'attrapant par le poignet et l'attirant sur ses genoux. (Elle fut trop surprise pour résister comme il lui prenait son épée des mains et la remettait dans son fourreau.) Reste assise bien sagement et calme-toi. Tu ne réussirais qu'à briser ton épée sur ses écailles. Et il te goberait d'un seul coup, ou bien te briserait comme un œuf avec sa queue garnie de pointes. Nous allons nous sortir de cette situation difficile, mais certainement pas en nous faisant mâcher et avaler.

Elle ne répondit rien et ne chercha pas non plus à repousser le bras passé autour de sa taille. Elle était terrifiée et cette sensation était nouvelle pour Valeria de la Fraternité rouge. Aussi, elle resta assise sur les genoux de son compagnon – ou de son ravisseur – avec une docilité qui aurait grandement étonné Zarallo, qui l'avait traitée de diablesse échappée du sérail de l'enfer.

Conan jouait négligemment avec les mèches de cheveux blonds, en apparence uniquement attentif à sa conquête. Ni le squelette à ses pieds ni le monstre accroupi au bas du rocher ne troublaient son esprit ni n'émoussaient son intérêt.

Les yeux inquiets de la fille, parcourant les feuillages en dessous d'eux, découvrirent des taches colorées parmi les feuilles vertes. C'étaient des fruits, de gros grains rouge sombre, suspendus aux branches d'un arbre dont les larges feuilles étaient d'un vert particulièrement vif et éclatant. Elle prit conscience à la fois de sa faim et de sa soif bien que cette dernière ne l'ait pas assaillie jusqu'à ce qu'elle comprenne qu'elle était prisonnière sur ce rocher.

— Nous ne mourrons pas de faim, dit-elle. Nous pouvons toujours

cueillir ces fruits.

Conan regarda ce qu'elle désignait du doigt.

— Si nous mangeons de ce fruit, nous n'aurons pas besoin de finir sous la dent du dragon, grogna-t-il. Les peuplades noires de Kush appellent ces fruits les pommes de Derketa. Derketa est la reine de la Mort. Bois un peu de son jus, ou verses-en un peu sur ta peau, et tu seras morte avant d'avoir eu le temps de rouler jusqu'au bas de ce rocher.

— Oh !

Elle retomba dans un silence consterné. Il semblait n'y avoir aucun salut possible, et Conan semblait s'intéresser uniquement à sa taille souple et à ses tresses bouclées. S'il était en train de réfléchir à un plan d'évasion, il ne le montrait certainement pas.

— Si tu ôtais tes mains de mon corps suffisamment longtemps pour grimper jusqu'en haut de la flèche, dit-elle bientôt, tu pourrais voir quelque chose qui te surprendrait.

Il lui lança un regard interrogateur, puis obéit avec un haussement de ses puissantes épaules. S'accrochant au faite du rocher, il regarda dans la direction de l'est, au-delà de la voûte de la forêt.

Il resta silencieux un long moment, immobile sur le rocher, telle une statue de bronze.

— C'est une ville fortifiée, sans aucun doute, murmura-t-il bientôt. C'était là où tu voulais aller lorsque tu as essayé de m'expédier seul vers la côte ?

— Je l'ai vue juste avant ton arrivée. J'ignorais tout de cette ville lorsque j'ai quitté Sukhmet.

— Qui aurait pensé trouver une ville ici ? Je ne pense pas que les Stygiens se soient jamais aventurés aussi loin. Cette ville aurait-elle été construite par une peuplade noire ? Je ne vois pas de troupeaux dans la plaine, ni de signes de culture, ni même des gens allant et venant dans le voisinage.

— Comment peux-tu espérer voir tout cela, à cette distance ? demanda-t-elle.

Il haussa les épaules et se laissa retomber sur la corniche.

— Allons, les habitants de cette ville ne pourraient rien pour nous, de toute façon. Et même s'ils le pouvaient, ils ne feraient rien. Les habitants des contrées noires sont généralement hostiles aux étrangers. Ils nous transperceraient avec leurs lances.

Il s'interrompit brusquement et demeura silencieux, comme s'il avait perdu le fil de son discours, fronçant les sourcils vers les grains incarnats qui brillaient parmi les feuillages en dessous.

— Des lances ! murmura-t-il. Quel fiefé imbécile j'ai été de ne

pas y penser plus tôt ! Ce qui montre bien l'effet qu'une jolie femme peut exercer sur l'intelligence d'un homme.

— De quoi parles-tu ? s'informa-t-elle.

Sans répondre, il descendit vers la ceinture de feuilles et regarda à travers elle vers le sol. Le grand animal était accroupi en bas, et surveillait le rocher avec la terrible patience des reptiles. L'un de ses congénères pouvait avoir ainsi assiégé leurs ancêtres troglodytes, réfugiés au sommet d'un rocher, à l'aube mystérieuse des temps. Conan le maudit et commença à couper des branches et à les briser dans leur plus grande longueur possible. L'agitation des branches inquiéta le monstre. Il se redressa sur son séant et agita sa queue hideuse, cassant net de jeunes arbres comme s'ils avaient été des cure-dents. Conan le surveillait prudemment du coin de l'œil, et à l'instant même où Valeria pensa que le dragon allait se jeter à nouveau sur le rocher, et essayer de les atteindre, le Cimmérien recula et remonta sur la corniche avec les branches qu'il avait coupées. Il y en avait trois, de minces tiges d'environ deux mètres de long, pas plus épaisses que son pouce. Il avait aussi arraché plusieurs longueurs de vigne sauvage, fine mais solide.

— Les branches sont trop frêles pour former des manches de lance, et les plantes grimpantes ne sont pas plus épaisses que des cordons, remarqua-t-il en désignant le feuillage qui entourait le rocher. Elles ne pourraient supporter notre poids... mais l'union fait la force. C'est ce que les renégats d'Aquilonie avaient l'habitude de nous dire, à nous autres Cimmériens, lorsqu'ils vinrent dans nos collines pour lever une armée destinée à envahir leur propre pays. Mais nous nous sommes toujours battus par clans et par tribus.

— Qu'est-ce que cela a à voir avec ces baguettes ? demanda-t-elle.

— Attends et tu verras.

Assemblant les trois baguettes, il cala la poignée de sa dague en leur milieu, puis avec la vigne sauvage, il les lia solidement ensemble ; lorsqu'il eut achevé sa besogne, il avait une lance de force normale, avec un solide manche de deux mètres de long.

— À quoi cela pourra-t-il servir ? demanda-t-elle. Tu m'as dit toi-même qu'une épée ne pourrait transpercer ses écailles...

— Il n'a pas des écailles sur tout le corps, répondit Conan. Et il y a plus d'une façon de tondre une panthère.

Descendant jusqu'à la lisière des feuillages, il leva sa lance et en enfonça soigneusement la lame dans l'une des pommes de Derketa, se tenant, à l'écart des gouttes de jus pourpre qui tombaient du fruit transpercé. Bientôt il retira la lame et lui montra l'acier bleu, souillé de taches rouge sombre.

— Je ne sais pas si cela fera l'affaire, dit-il. Il y a suffisamment de poison sur la lame pour tuer un éléphant, mais nous allons bien voir.

Valeria vint se mettre derrière lui comme il se laissait glisser parmi les feuillages. Gardant à une distance prudente la pointe empoisonnée, il enfonça sa tête au milieu des branches et s'adressa au monstre.

— Qu'est-ce que tu attends ainsi, en bas, rejeton bâtard de parents douteux ? fut l'une de ses questions les plus marquantes. Dresse un peu ta vilaine tête par ici encore une fois, espèce de brute au long cou... ou préfères-tu que je descende et que je la déloge à coups de pied de ton épine dorsale illégitime ?

Il y eut bien d'autres apostrophes, certaines pleines d'éloquence, qui firent ouvrir de grands yeux à Valeria, malgré toute l'éducation profane qu'elle avait reçue au contact des marins. Et cela produisit son effet sur le monstre. De même que les aboiements continuels d'un chien importunent et finissent par irriter des animaux plus silencieux par nature, ainsi une voix forte excite la peur chez certaines natures bestiales, et une rage folle chez d'autres. Brusquement, avec une rapidité effrayante, l'horrible mastodonte se dressa sur ses puissantes pattes de derrière et tendit son corps et son cou en un effort furieux pour atteindre ce pygmée vociférant dont les cris troublaient le silence premier de son royaume antique.

Mais Conan avait estimé les distances avec précision. À quelque deux mètres en dessous de lui, la puissante tête se fraya un passage en brisant les feuillages d'une façon terrible, bien qu'inutile. Et comme la gueule monstrueuse s'entrouvrait comme celle d'un grand serpent, Conan enfonça sa lance dans l'angle rouge que formait la charnière des mâchoires. Il l'enfonça de toute la force de ses deux bras, faisant pénétrer la longue lame du poignard jusqu'à la garde dans la chair, les muscles et l'os.

Aussitôt, les mâchoires se refermèrent convulsivement, coupant net le manche fait des trois branches et manquant de précipiter Conan à bas de son perchoir. Il serait tombé sans la jeune fille derrière lui qui saisit désespérément le ceinturon de son épée. Il s'agrippa à une saillie rocheuse et grimaça des remerciements à son adresse.

Au sol, le monstre se roulait comme un chien qui a reçu du poivre dans les yeux. Il secouait la tête de gauche à droite, cherchait à atteindre l'homme de sa patte et ouvrit sa gueule à plusieurs reprises dans sa plus grande largeur. Il parvint bientôt à poser l'une de ses énormes pattes de devant sur le tronçon de la lance brisée et à arracher la lame de sa gueule. Puis il releva la tête, mâchoires écartées, dégoutantes de sang, et fixa le rocher avec une fureur si

intense et si intelligente que Valeria, tremblante, sortit son épée. Les écailles le long du dos et des flancs brun sale devinrent rouge sombre. Mais le plus horrible fut que le monstre rompit son silence. Et les sons qui sortirent de sa gueule ruisselante de sang ne ressemblaient à aucun son jamais produit par une créature terrestre.

Avec des rugissements féroces et discordants, le dragon se lança à l'assaut du rocher qui était la citadelle de ses ennemis. À plusieurs reprises son énorme tête passa à travers les branches en les fracassant et referma ses mâchoires en vain dans le vide. Il jeta tout son énorme poids contre le rocher, jusqu'à ce que celui-ci vibre de la base jusqu'à sa cime. Puis il le saisit avec ses pattes de devant comme un être humain et essaya de le mettre en pièces en s'attaquant à sa base, comme s'il s'était agi d'un arbre.

Cette démonstration de fureur primitive glaça le sang dans les veines de Valeria, mais Conan était trop proche lui-même de cet instinct primitif pour ressentir autre chose qu'un intérêt plein de compréhension. Pour le barbare n'existait aucun abîme entre lui-même et les animaux, alors qu'il en existait un, infranchissable, selon les conceptions de Valeria. Le monstre en dessous d'eux, pour Conan, était simplement une forme de vie différente de la sienne, surtout par son apparence physique. Il lui attribuait les mêmes caractéristiques qu'à lui-même, voyant dans sa rage folle la contrepartie de ses rages personnelles, dans ses rugissements et dans ses beuglements le simple équivalent reptilien des imprécations qu'il avait proférées contre lui. Ressentant des affinités avec toute forme de sauvagerie, même les dragons, il lui était impossible d'éprouver l'horreur dégoûtée qui avait assailli Valeria à la vue de cette brute féroce.

Il restait assis, à l'observer tranquillement, faisant remarquer les changements successifs qui intervenaient dans les rugissements et dans les mouvements.

— Le poison commence à faire son effet, dit-il avec conviction.

— Je n'en ai pas l'impression.

Pour Valeria cela paraissait absurde de supposer que le suc, bien que mortel, puisse avoir un effet quelconque sur cette montagne de muscles et de de chaînes.

— Ses cris sont empreints de douleur, déclara Conan. Au début, il était simplement fou furieux à cause du dard dans sa gueule. Maintenant il ressent la brûlure du poison. Regarde ! Il chancelle. Encore quelques minutes et il sera aveugle. Qu'est-ce que je te disais ?

Le dragon venait de faire volte-face et de s'éloigner d'une démarche incertaine, à grand fracas, à travers les taillis qu'il écrasait.

— Il abandonne ? demanda Valeria, mal à l'aise.

— Il va boire à la source ! (Conan se redressa d'un bond, galvanisé pour une action rapide.) Le poison lui donne soif. Allons-nous-en ! Il va être aveugle dans quelques instants, mais il peut, par l'odorat, retrouver son chemin jusqu'au pied du rocher, et si notre odeur est toujours présente, il restera assis là, jusqu'à ce qu'il meure. Et d'autres animaux de son genre pourraient survenir en entendant ses cris d'agonie. Viens !

— Descendre ?

Valeria était pétrifiée d'horreur.

— Bien sûr ! Nous allons rejoindre cette ville ! Ils nous trancheront peut-être la tête là-bas, mais c'est notre seule chance. Nous pourrions rencontrer un millier de dragons en cours de route, mais c'est la mort certaine si nous restons ici. En attendant ici qu'il meure, nous risquons de nous retrouver avec une douzaine d'autres dragons sur les bras ! Suis-moi, vite !

Il descendit avec l'agilité d'un singe, ne s'arrêtant que pour aider sa compagne moins adroite qui, jusqu'à ce qu'elle voie la manière de grimper du Cimmérien, s'était imaginée l'égale de n'importe quel homme pour monter le long des gréments d'un navire ou pour escalader la paroi abrupte d'une falaise.

Ils descendirent vers l'obscurité qui régnait sous les branches et se glissèrent jusqu'au sol en silence, bien que Valeria eût l'impression que les battements de son cœur s'entendaient à des lieues à la ronde. Des bruits sonores de succion et de lapement provenant de derrière le bosquet indiquaient que le dragon était en train de s'abreuver à la mare.

— Dès que sa panse sera remplie, il va revenir, murmura Conan. L'effet du poison peut prendre des heures – si même il a un effet mortel.

Quelque part au-delà de la forêt, le soleil était en train de descendre de l'horizon. La forêt était un lieu sombre, au demi-jour rempli d'ombres épaisses et de perspectives obscures. Conan saisit le poignet de Valeria et s'éloigna du rocher. Il faisait moins de bruit qu'une brise soufflant parmi les arbres, mais Valeria avait l'impression que ses bottes souples révélaient leur fuite à toute la forêt.

— Je ne pense pas qu'il soit capable de suivre une piste, murmura Conan. Mais si le vent soufflait vers lui, il pourrait sentir notre odeur.

— Mitra, fais en sorte que le vent ne souffle pas ! s'exclama Valeria.

Son visage était un pâle ovale dans la pénombre. Elle étreignait son épée de sa main libre, mais le contact de la poignée, recouverte de peau de chagrin, n'insufflait en elle qu'un sentiment de faiblesse.

Ils se trouvaient encore à une certaine distance de la lisière de la forêt lorsqu'ils entendirent un bruit de branches cassées et piétinées derrière eux. Valeria se mordit les lèvres pour ne pas crier.

— Il suit notre piste ! chuchota-t-elle, éperdue.

Conan secoua la tête.

— Il n'a pas senti notre odeur devant le rocher, et il essaie de la retrouver en cherchant en aveugle à travers la forêt. Viens ! À présent, c'est la ville ou rien ! Il pourrait déraciner n'importe quel arbre sur lequel nous monterions. Si seulement le vent ne se lève pas...

Ils continuèrent leur avance furtive jusqu'à ce que les arbres commencent à se clairsemer. Derrière eux, la forêt était un sombre océan de ténèbres impénétrables. Les sinistres craquements retentissaient toujours, comme le dragon poursuivait sa recherche désordonnée et chaotique.

— Voici la plaine devant nous, haleta Valeria. Encore quelques pas et nous serons...

— Crom ! jura Conan.

— Mitra ! chuchota Valeria.

Venant du sud, le vent s'était levé.

À l'instant même, un horrible rugissement ébranla les bois. Le bruit des arbustes brisés et piétinés sans discernement se transforma en un fracas soutenu comme le dragon arrivait à la vitesse d'un ouragan, droit là où l'odeur de ses ennemis était partie, portée par le vent.

— Cours ! gronda Conan, ses yeux brillant comme ceux d'un loup pris au piège. C'est tout ce que nous pouvons faire !

Les bottes de marin ne sont pas faites pour la vitesse, et la vie de marin n'entraîne pas à la course à pied. Au bout d'une centaine de mètres, Valeria était essoufflée et son allure devint incertaine. Derrière eux, le craquement avait fait place à un tonnerre grondant tandis que le monstre s'ouvrait un passage à travers les taillis et s'avavançait sur un terrain plus découvert.

Le bras de fer de Conan était passé autour de la taille de la jeune femme ; ses pieds touchaient à peine le sol, elle était ainsi emportée à une vitesse qu'elle n'aurait jamais pu atteindre seule. S'il parvenait à distancer l'animal un instant de plus, peut-être le vent qui les avait trahis changerait-il de direction... mais le vent persista, et un rapide coup d'œil par-dessus son épaule apprit à Conan que le monstre était presque sur eux, arrivant comme une galère de guerre poussée par un ouragan. Il se débarrassa de Valeria en la jetant sur le côté avec une force qui la fit trébucher sur une douzaine de pas, et s'écrouler en une masse inerte au pied de l'arbre le plus proche, et le Cimmérien se

retourna pour faire face au titan qui arrivait en grondant.

Convaincu que l'heure de sa mort était venue, le Cimmérien agit selon son instinct et se jeta à corps perdu sur la terrible tête qui fonçait sur lui. Il bondit, frappant comme un chat sauvage, et son épée s'enfonça profondément à travers les écailles qui protégeaient le puissant groin, ensuite un choc terrible l'assomma et l'envoya rouler sur quinze mètres, lui coupant le souffle et chassant hors de lui la moitié de sa vie.

Comment réussit-il à se remettre debout, à moitié assommé, le Cimmérien lui-même n'aurait pu le dire. Mais une seule pensée emplissait son cerveau : la jeune femme était étendue à terre, étourdie, sans défense, pratiquement sur le passage de ce démon malfaisant. Et, avant que son souffle soit redevenu entièrement normal, il se tenait devant elle, son épée à la main.

Elle était toujours étendue là où il l'avait projetée, mais elle faisait des efforts pour s'asseoir. Elle n'avait pas été déchiquetée par les dents du monstre ni piétinée par les pattes énormes. C'était une épaule ou une patte de devant qui avait renversé Conan, et le monstre aveugle continua sa charge, oubliant les victimes dont il avait suivi l'odeur, dans la soudaine douleur et les affres de la mort qui s'emparaient de lui. Poursuivant sa course folle dans un bruit de tonnerre, il finit par se fracasser la tête contre un arbre gigantesque qui se trouvait sur son passage. Le choc déracina l'arbre et dut écraser complètement la cervelle de la tête monstrueuse. Arbre et monstre s'effondrèrent ensemble, et les humains stupéfaits virent les branches et les feuillages agités par les convulsions de la créature qu'ils recouvraient, puis tout devint immobile.

Conan remit Valeria sur ses pieds et ensemble ils s'éloignèrent en une course chancelante. Quelques instants plus tard, ils débouchaient sur le crépuscule paisible de la plaine nue.

Conan s'arrêta un instant pour regarder derrière lui, vers la forteresse d'ébène. Pas une feuille ne bougeait, pas un seul oiseau ne gazouillait. La forêt était aussi silencieuse qu'elle avait dû l'être avant la création de l'Homme.

— Continuons, murmura Conan, en prenant la main de sa compagne. Nous sommes presque arrivés maintenant. À moins que d'autres dragons ne sortent des bois à notre poursuite...

Il n'acheva pas sa phrase.

La ville paraissait très lointaine, à l'autre bout de la plaine, beaucoup plus qu'elle n'avait semblé, du haut du rocher. Le cœur de Valeria la martelait au point qu'elle crut étouffer. À chaque pas, elle s'attendait à entendre le craquement des fourrés et à voir apparaître

une autre créature de cauchemar aux dimensions formidables, prête à se précipiter sur eux pour les piétiner. Mais rien ne vint troubler le silence des fourrés.

Avec le premier kilomètre mis entre eux et la forêt, Valeria commença à se sentir plus à l'aise. Sa joyeuse confiance en elle-même réapparaissait. Le soleil s'était couché et les ténèbres étaient en train de recouvrir la plaine, légèrement éclairée par les étoiles qui rendaient les fourrés de cactus semblables à des spectres.

— Pas de bétail ni de champs cultivés, murmura Conan. De quoi vivent donc les habitants ?

Le bétail se trouve peut-être dans des enclos pour la nuit, suggéra Valeria, et les champs et les pâturages de l'autre côté de la ville.

— Sans doute, grogna-t-il. Je n'en ai pas vu un seul du haut du rocher, cependant.

La lune se leva derrière la ville, dessinant les noirs contours des murs et des tours dans la lumière jaune. Valeria frissonna. Cette cité inconnue, si sombre sous la lune, avait un air sinistre.

Peut-être un peu de cette même sensation traversa-t-il l'esprit de Conan, car il s'arrêta de marcher, regarda autour de lui et gronda :

— Nous allons faire halte ici. Inutile d'aller jusqu'à leurs portes, puisque la nuit est tombée. Ils ne nous laisseraient probablement pas entrer. De plus, nous avons besoin de repos et nous ne savons pas comment ils vont nous recevoir. Quelques heures de sommeil nous mettront en meilleure forme pour nous battre ou pour courir.

Passant devant elle, il se dirigea vers un massif de cactus qui poussaient en cercle – phénomène commun dans le désert septentrional. Avec son épée, il découpa une ouverture et fit signe d'entrer à Valeria.

— Nous serons en tout cas à l'abri des serpents ici.

Elle jeta un regard craintif derrière elle, vers la ligne sombre qui indiquait la forêt à dix kilomètres de là.

— Et si un dragon s'aventure hors du bois ?

— Nous allons monter la garde, répondit-il, bien qu'il ne suggérât aucunement ce qu'ils feraient dans une telle éventualité.

Il était en train de contempler la ville, à peu de kilomètres de là. Aucune lumière n'apparaissait sur une flèche ou sur une tour. La ville se dressait, telle une grande masse sombre, mystérieuse et secrète, se profilant sur le ciel éclairé par la lune.

— Etends-toi et dors. Je vais monter la première garde.

Elle hésita et lui jeta un regard indécis. Mais il s'assit, jambes croisées devant l'ouverture, face à la plaine, son épée posée sur les genoux, lui tournant le dos. Sans autre commentaire, elle se coucha

sur le sable à l'intérieur du cercle de cactus.

— Réveille-moi lorsque la lune sera à son apogée, lui ordonna-t-elle.

Il ne répondit rien et ne la regarda même pas. Comme elle somnait dans le sommeil, la dernière chose qu'elle vit fut la silhouette de son corps musclé, immobile, telle une statue de bronze, dont les contours se détachaient sur le fond des étoiles suspendues dans le ciel.

2.

Sous la flamme des joyaux de feu

Valeria se réveilla en sursaut. Une aube grise se glissait sur la plaine.

Elle se redressa en se frottant les yeux. Conan, accroupi près des cactus, découpait les poires épaisses et en retirait les épines avec dextérité.

— Tu ne m’as pas réveillée, s’écria-t-elle. Tu m’as laissée dormir toute la nuit !

— Tu étais fatiguée, répondit-il. Et ton postérieur devait être tout endolori après cette longue chevauchée. Vous autres, pirates, n’êtes pas habitués à monter à cheval.

— Et toi ? lui signala-t-elle.

— J’ai été *kozak* avant d’être pirate, répondit-il. Ils vivent sur leur selle. J’ai fait de courts sommes, comme une panthère attendant le daim qui passera sur la piste. Mes oreilles montent la garde pendant que mes yeux dorment.

Effectivement, le barbare gigantesque semblait aussi frais et dispos que s’il avait dormi toute la nuit sur un très bon lit. Ayant retiré les épines et décortiqué la peau dure, il tendit à la jeune fille une épaisse feuille de cactus juteuse.

— Plante tes dents dans cette poire. C’est la nourriture et la boisson de l’homme du désert. J’ai été autrefois l’un des chefs des Zuagirs... les hommes du désert qui vivent des razzias des caravanes.

— Y a-t-il quelque chose que tu n’aies pas été ? s’informa la jeune fille, à demi moqueuse, à demi fascinée.

— Je n’ai jamais été roi d’un royaume hyborien, dit-il avec une grimace en enfournant une énorme bouchée de cactus. Mais j’ai rêvé de l’être également. Et je le serai peut-être un jour. Pourquoi pas ?

Elle secoua la tête, admirant son audace tranquille, et se mit à dévorer la poire. Elle ne trouva pas cela désagréable au palais et le fruit était gorgé de jus frais et désaltérant. Son repas achevé, Conan s’essuya les mains dans le sable et les passa dans son épaisse crinière noire. Puis attachant le ceinturon qui soutenait son épée, il dit :

— Bon, mettons-nous en route ! Si les habitants de cette ville doivent nous couper la gorge, autant qu’ils le fassent maintenant,

avant la chaleur du jour.

Conan ne cherchait pas à être drôle, mais Valeria pensa que cette phrase pouvait être prophétique. Elle attacha également son ceinturon d'épée tout en se levant. Ses terreurs de la nuit s'étaient évanouies. Les dragons rugissants de la forêt lointaine ressemblaient à un rêve irréel. Avec une certaine crânerie elle se mit en marche aux côtés du Cimmérien. Quels que soient les périls qui les attendaient dans la cité, leurs adversaires ne pouvaient être que des êtres humains. Et Valeria de la Fraternité rouge ne connaissait pas encore l'homme qui lui ferait peur.

Conan abaissa les yeux vers Valeria, qui avançait à ses côtés, de cette démarche balancée qui se mariait à la sienne.

— Tu marches davantage comme un homme des collines que comme un marin, dit-il. Tu dois être originaire d'Aquilonie. Les soleils de Darfar n'ont jamais bruni ta peau blanche. Plus d'une princesse t'envierait.

— Je suis originaire d'Aquilonie, répliqua-t-elle.

Ses compliments ne l'irritaient plus depuis longtemps. Son admiration évidente lui plaisait. Car elle aurait été furieuse si un autre homme que lui avait monté la garde à sa place ; elle avait toujours farouchement réagi devant les efforts des hommes pour l'abriter ou la défendre en raison de son sexe. Mais que Conan ait procédé ainsi, cela lui faisait plaisir. Et il n'avait pas profité de son effroi ou de sa faiblesse. Après tout, son compagnon n'était pas un homme comme les autres.

Le soleil se leva derrière la ville, colorant les tours d'un rouge sinistre.

— Noire la nuit dernière, éclairée par la lune, grommela Conan, les yeux assombris par la superstition abyssale du barbare. Rouge sang comme un mauvais augure, avec le soleil, ce matin. Je n'aime pas cette ville.

Mais ils continuèrent à avancer, et en cours de route Conan fit remarquer qu'aucune route ne venait du nord vers la ville.

— Aucun bétail n'a piétiné la plaine de ce côté-ci de la ville, dit-il. Aucun soc de charrue n'a labouré cette terre depuis des années, des siècles peut-être. Pourtant, regarde : autrefois, cette plaine a été cultivée.

Valeria aperçut les anciens fossés d'irrigation, à moitié comblés par endroits, et recouverts de cactus. Elle fronça les sourcils, perplexe, comme elle balayait du regard la plaine qui s'étendait tout autour de la ville jusqu'à la lisière de la forêt qui décrivait un vaste cercle sombre. On ne pouvait voir au-delà de ce cercle.

Elle regarda vers la ville avec inquiétude. Aucun casque, aucune pointe de lance ne brillait sur les murailles crénelées ; aucune trompette ne résonnait, aucune sommation de sentinelle ne s'élevait des tours. Un silence aussi absolu que celui de la forêt planait sur les remparts et les minarets.

Le soleil était déjà haut à l'horizon, au levant, lorsqu'ils parvinrent devant le grand portail du mur nord, à l'ombre des hauts remparts. La rouille recouvrait les montants de fer de la puissante porte de bronze. D'énormes toiles d'araignée brillaient sur les gonds, les battants et les panneaux des verrous.

— Elle n'a pas été ouverte depuis des années ! s'exclama Valeria.

— Une ville morte, grogna Conan. C'est pour cela que les fossés d'irrigation sont comblés et la plaine inculte.

— Mais qui l'a construite ? Qui l'habitait ? Où sont-ils partis ? Pourquoi l'ont-ils abandonnée ?

— Qui pourrait le dire ? Peut-être fut-elle construite par un groupe de Stygiens exilés. Pourtant, non. Cela ne ressemble pas à l'architecture stygienne. Ses habitants ont peut-être été massacrés par des ennemis, ou anéantis par la peste.

— Dans ce cas, leurs trésors pourraient bien se trouver encore à l'intérieur, recouverts de poussière et de toiles d'araignée, suggéra Valeria, les instincts de sa profession se réveillant en elle, et poussée également par une curiosité toute féminine. Pouvons-nous ouvrir la porte ? Entrons et explorons les lieux.

Conan considéra le puissant portail d'un air dubitatif ; il appuya sa forte épaule contre lui et poussa de toute la force de ses mollets et de ses cuisses musclés. Avec un grincement déchirant de ses gonds rouillés, la porte se rabattit vers l'intérieur lentement. Conan se redressa et sortit son épée. Valeria regarda par-dessus son épaule et eut une exclamation de surprise.

Le portail ne donnait pas sur une large avenue ou sur une cour, comme ils auraient pu s'y attendre. Il donnait directement sur un long et large couloir qui s'étirait au loin jusqu'à devenir indistinct. Ses proportions étaient fantastiques, et le sol était fait d'une curieuse pierre rouge, taillée en carreaux, qui semblait brûler et se consumer, comme au milieu de flammes. Les murs étaient constitués d'un matériau vert étincelant.

— Du jade, ou bien je suis shémite ! jura Conan.

— Pas en telle quantité ! protesta Valeria.

— J'ai pillé assez de caravanes venant de Khitai pour savoir de quoi je parle, soutint-il. C'est du jade.

Le plafond voûté était en lapis-lazuli, décoré de grappes de

grandes pierres vertes qui étincelaient d'un éclat vénéneux.

— Des pierres de feu vertes, gronda Conan. C'est ainsi que les appellent les habitants de Punt. On prétend que ce sont les yeux pétrifiés de ces serpents préhistoriques que les anciens appelaient les Serpents d'Or. Elles brillent comme des yeux de chat dans l'obscurité. La nuit, elles illuminent sans doute ce couloir, mais ce doit être d'un éclat sinistre et étrange. Regardons dans les parages. Nous trouverons peut-être une cache remplie de pierres précieuses.

— Referme la porte, conseilla Valeria. Je détesterais avoir à distancer un dragon dans ce couloir.

Conan eut un rictus et répondit :

— Je ne pense pas que les dragons sortent jamais de la forêt.

Mais il s'exécuta et indiqua du doigt le verrou brisé à l'intérieur.

— Il m'avait bien semblé entendre quelque chose se rompre lorsque j'ai ouvert le portail, de l'épaule. Ce verrou vient de se briser. La rouille l'avait presque entièrement rongé. Si les habitants de cette ville se sont enfuis, pourquoi la porte aurait-elle été verrouillée de l'intérieur ?

— Ils sont sans doute partis par une autre porte, suggéra Valeria.

Combien de siècles s'étaient écoulés depuis que la lumière du jour n'avait pas pénétré dans le grand couloir à travers le portail ouvert ? La lumière du soleil pénétrait cependant, d'une manière ou d'une autre, dans le couloir, et ils trouvèrent rapidement l'explication. Tout en haut du plafond voûté, dans des ouvertures ressemblant à des meurtrières, étaient montées des tabatières – des plaques transparentes d'une quelconque substance cristalline. Sur les taches d'ombre qui s'étendaient entre ces tabatières, scintillaient les bijoux verdâtres comme des yeux de chat en colère. Sous leurs pieds, le sol semblait brûler d'un éclat triste et sombre, présentant les teintes nuancées et les couleurs des flammes. Ils avaient l'impression de fouler le sol de l'enfer, avec des étoiles au scintillement pervers au-dessus de leurs têtes.

Trois galeries superposées avec des balustrades couraient de chaque côté du couloir.

— Une construction de trois étages, grogna Conan, et ce couloir qui s'élève jusqu'au toit. Il est aussi long qu'une rue. Il me semble apercevoir une porte à l'autre extrémité.

Valeria haussa ses blanches épaules.

— Tes yeux sont meilleurs que les miens alors. Pourtant, parmi les corsaires des mers, j'ai la réputation d'avoir une vue très perçante.

Ils franchirent une porte au hasard et traversèrent une succession de pièces vides au sol identique à celui du hall, et aux murs construits

du même jade vert, ou bien de marbre, ivoire ou calcédoine, ornés de frises de bronze, d'or ou d'argent. Aux plafonds étincelaient les pierres de feu vertes, et leur éclat était aussi sinistre et étrange que Conan l'avait prédit. À la lueur de ce feu diabolique, les intrus s'avançaient, semblables à des spectres.

Certaines des pièces n'étaient pas éclairées et leurs seuils apparaissaient aussi noirs que l'entrée de l'enfer. Celles-là, Conan et Valeria les évitèrent, s'en tenant uniquement aux pièces éclairées.

Les angles des pièces étaient tapissés de toiles d'araignée, mais il n'y avait pas d'accumulation notable de poussière sur le sol, ni sur les tables et les sièges de marbre, de jade ou de calcédoine rouge qui meublaient les pièces. Ici et là, ils virent des descentes de lit provenant de Khitai, réputées pour leur presque totale indestructibilité.

Nulle part ils ne trouvèrent de portes ou de fenêtres donnant sur des rues ou sur des cours. Toutes les portes s'ouvraient uniquement sur de nouvelles pièces ou de nouveaux couloirs.

— Pourquoi ne débouchons-nous jamais sur une rue ? grommela Valeria. Ce palais, ou quel que soit le nom de cette construction où nous sommes, doit être aussi grand que le sérail du roi de Turan.

— Ils n'ont certainement pas été anéantis par la peste, dit Conan, réfléchissant au mystère de cette ville abandonnée. Autrement, nous aurions trouvé des squelettes. Peut-être est-elle devenue hantée, et tout le monde a fait ses bagages et a déguerpi. Peut-être...

— Au diable tes peut-être, l'interrompit rudement Valeria. Nous ne le saurons jamais. Regarde ces frises. Elles représentent des êtres humains. À quelle race appartiennent-ils ?

Conan les examina et secoua la tête.

— Je n'ai jamais rencontré de gens qui leur ressemblent vraiment. Mais ils ont certains traits orientaux – Vendhya peut-être, ou Kosala.

— As-tu été roi de Kosala ? demanda-t-elle, dissimulant par la moquerie sa vive curiosité.

— Non. Mais j'ai été l'un des chefs de guerre des Afghulis qui vivent dans les montagnes himéliennes, dominant les frontières de Vendhya. Ces tribus ménagent les Kosalans. Mais pourquoi des Kosalans auraient-ils construit une ville aussi loin à l'ouest ?

Les personnages représentés sur les frises étaient des hommes et des femmes au corps mince, à la peau olivâtre et aux traits orientaux, finement découpés. Ils portaient des robes légères et de nombreuses parures aux délicates incrustations de pierres précieuses. Ils étaient peints pour la plupart dans des attitudes de fêtes, de danses ou en train de faire l'amour.

— Des Orientaux, bien entendu, grogna Conan, mais d'où, je ne le

sais pas. Ils ont dû vivre une vie dans une tranquillité écœurante, sinon il y aurait des scènes de guerre et de combat. Montons ces marches.

Un escalier en ivoire s'élevait en spirale de la pièce où ils se trouvaient. Ils montèrent trois étages et arrivèrent dans une vaste chambre au quatrième qui semblait être le niveau le plus élevé de la construction. Des tabatières au plafond éclairaient la pièce, dans laquelle les gemmes de feu jetaient un pâle éclat. À travers les différentes portes, à l'exception d'une seule, ils virent une succession de pièces pareillement éclairées. Cette autre porte donnait sur une galerie à balustrade qui dominait un couloir beaucoup plus petit que celui qu'ils venaient de parcourir à l'étage inférieur.

— Enfer ! (Valeria, écœurée, s'assit sur une banquette de jade.) Les gens qui ont abandonné cette ville ont dû emmener tous leurs trésors avec eux. J'en ai assez de me promener au hasard à travers toutes ces pièces vides.

— Toutes les pièces semblent être éclairées à cet étage, dit Conan. Je voudrais trouver une fenêtre qui donne sur la ville. Jetons un coup d'œil par cette porte là-bas.

— Toi, va jeter un coup d'œil, conseilla Valeria. Je reste ici pour me reposer un peu.

Conan disparut par la porte opposée à celle qui donnait sur la galerie, et Valeria se renversa sur la banquette, les mains jointes derrière la tête, étendant ses jambes bottées devant elle. Ces pièces et ces couloirs silencieux avec leurs grappes de gemmes au vert étincelant et, ces sois au rouge flamboyant commençaient à l'oppresser. Pourvu qu'ils retrouvent leur chemin pour sortir de ce dédale et enfin une rue ! Quels pieds furtifs à la peau brune avaient glissé sur ces sols flamboyants dans les siècles passés, combien d'actes cruels et mystérieux avaient été éclairés par le sombre scintillement des gemmes au plafond.

Un léger bruit la tira de ses méditations. Elle se retrouva debout, l'épée à la main, avant d'avoir su ce qui l'avait dérangée. Conan n'était pas revenu, et elle savait que ce n'était pas lui qu'elle avait entendu.

Le bruit était venu de quelque part derrière la porte qui donnait sur la galerie. Sans bruit avec ses bottes de cuir souple, elle franchit la porte, se faufila vers le balcon et regarda en bas, entre les énormes balustres.

Un homme avançait furtivement dans le couloir.

La vue d'un être humain dans cette ville prétendument abandonnée fut un choc. Tapie derrière les barreaux de pierre, chacun de ses muscles tendu, Valeria regardait en bas la silhouette qui

s'avavançait à la dérobée.

L'homme ne ressemblait aucunement aux êtres représentés sur les frises. D'une taille légèrement supérieure à la moyenne, de peau très foncée, sans être noire, il était nu, à l'exception d'un léger pagne de soie qui recouvrait en partie ses hanches musclées, et d'une ceinture de cuir, de la largeur d'une main, passée autour de sa taille élancée. Ses longs cheveux noirs qui tombaient en mèches plates sur ses épaules lui donnaient un air féroce. Il était très maigre, mais des nœuds et des cordes de muscles saillaient sur ses bras et sur ses jambes, sans ce remplissage de chair qui peut présenter une agréable symétrie de contour. Il était bâti avec une économie presque repoussante.

Cependant ce fut moins son apparence physique que son attitude qui fit impression sur la jeune femme. Il se glissait en avant, à demi ramassé sur lui-même, tournant la tête à droite et à gauche. Il serrait une lame effilée dans sa main droite, qui tremblait sous le coup de l'émotion. Il semblait sous l'emprise d'une terreur affreuse. Quand il tourna la tête, elle aperçut la flamme de ses yeux sauvages au milieu des mèches noires.

Il ne l'avait pas vue. Sur la pointe des pieds il parcourut le couloir et disparut par une porte ouverte. Un moment plus tard, elle entendit une exclamation étouffée, puis le silence retomba.

Dévorée par la curiosité, Valeria se glissa doucement le long de la galerie et parvint à une porte qui dominait celle que l'homme avait franchie. Elle s'ouvrait sur une autre galerie plus étroite qui faisait le tour d'une vaste pièce.

Cette pièce se trouvait au troisième étage et son plafond était moins élevé que celui du hall d'entrée. Elle n'était éclairée que par les pierres de feu et leur étrange lueur laissait dans l'ombre la partie de la pièce qui se trouvait sous le balcon circulaire.

Les yeux de Valeria se dilatèrent. L'homme qu'elle avait vu se trouvait encore dans la pièce.

Il gisait face contre terre, étendu sur un tapis rouge sombre, au milieu de la pièce. Son corps était inerte, ses bras grands ouverts. Son épée courbe se trouvait à côté de lui.

Elle se demanda pourquoi il restait ainsi étendu, immobile. Puis ses yeux s'étrécirent comme elle regardait plus attentivement le tapis sur lequel il gisait. Tout autour de lui, le tissu avait une couleur légèrement différente, le rouge était plus sombre encore, plus brillant.

Avec un frisson, elle se tapit derrière la rampe pour examiner avec soin les ombres sous la galerie en surplomb. Elles ne révélèrent aucun secret.

Brusquement une autre silhouette fit son entrée dans ce drame sombre. C'était un homme semblable au premier, et il arriva par une porte opposée à celle qui donnait sur le couloir.

Ses yeux brillèrent en apercevant la forme étendue à terre et il prononça d'une voix étranglée quelque chose qui ressemblait à « Chicmec ! » L'autre ne bougea pas.

L'homme s'avança rapidement au milieu de la pièce, se pencha et retourna le corps. Une exclamation étouffée lui échappa comme la tête retombait mollement en arrière, révélant une gorge qui avait été tranchée d'une oreille à l'autre.

L'homme laissa retomber le cadavre sur le tapis taché de sang et se redressa vivement, tremblant comme une feuille dans le vent. Son visage devint un masque cendré de terreur. Et, alors qu'il fléchissait un genou pour s'enfuir, il s'immobilisa soudain, aussi figé qu'une statue, les yeux dilatés, dirigés vers l'autre bout de la pièce.

Dans l'ombre en dessous du balcon, une lumière spectrale commença à briller et à grandir, une lumière qui ne provenait pas des pierres de feu. Valeria sentit ses cheveux se dresser sur sa tête ; car, à peine visible dans cette lueur animée de pulsations, flottait un crâne humain, et c'était de ce crâne – humain, bien qu'épouvantablement difforme – que la lumière spectrale semblait émaner. Il était suspendu dans les airs, comme une tête privée de son corps, échappé de la nuit et des ténèbres, de plus en plus distinct ; humain et pourtant d'une humanité différente de celle que connaissait Valeria.

L'homme restait immobile, vivante image de l'horreur paralysante, regardant fixement vers l'apparition. La chose s'éloigna du mur et une ombre grotesque l'accompagna. Lentement, l'ombre s'avança à la lumière, c'était la silhouette d'un homme dont le torse et les membres nus brillaient d'un pâle éclat, avec la nuance des os blanchis. Le crâne décharné sur ses épaules grimaçait, avec ses orbites vides, entouré d'une aura impure. L'homme qui lui faisait face semblait incapable de détacher ses yeux de lui ; immobile, ses doigts devenus lâches, il tenait mollement son épée, avec l'expression d'un homme pris aux sortilèges d'un hypnotiseur.

Valeria s'aperçut que ce n'était pas la peur seule qui le paralysait. Quelque propriété diabolique de cette lueur lancinante lui avait enlevé tout pouvoir de penser et d'agir. Elle-même percevait, bien qu'en sécurité au-dessus de la pièce, le choc subtil d'une émanation sans nom qui était une menace pour la raison.

L'horreur s'avança rapidement vers sa victime qui finit par bouger, mais ce fut seulement pour lâcher son épée et tomber à genoux, pesamment, cachant ses yeux dans ses mains. Sans un mot, il

attendit le coup fatal de la lame qui à présent étincelait dans la main de l'apparition au-dessus de lui, telle la Mort triomphant de l'humanité.

Valeria, suivant le premier mouvement de sa nature, d'un bond de tigresse, sauta par-dessus la balustrade et se laissa tomber à terre derrière la terrible forme. Celle-ci se retourna au bruit sourd que firent ses bottes de cuir souple sur le sol, mais Valeria abattit sa lame acérée qui siffla et une farouche exultation l'envahit lorsqu'elle sentit l'acier fendre la chair solide et les os mortels.

L'apparition poussa un cri d'agonie et s'effondra à terre, l'épaule, le sternum et la colonne vertébrale ouverts ; et comme elle tombait, le crâne ardent se détacha, découvrant une masse de cheveux noirs et une figure à la peau sombre, tordue par les affres de la mort. Derrière l'horrible mascarade se cachait un être humain, un homme semblable à celui qui était agenouillé, effondré à terre.

Ce dernier releva la tête en entendant le coup sourd et le cri, et maintenant il regardait, les yeux hagards, la jeune femme à la peau blanche qui se dressait au-dessus du corps, une épée dégoutante de sang à la main.

Il se redressa et gémit comme si cette vision faisait chanceler sa raison. Valeria fut stupéfaite de voir qu'elle le comprenait. Bien qu'utilisant un dialecte qui ne lui était pas familier, il parlait en stygien.

— Qui êtes-vous ? D'où venez-vous ? Que faites-vous à Xuchotl ? (Puis, poursuivant précipitamment, sans attendre une réponse de sa part :) Mais vous êtes une amie – déesse ou démons, cela n'a pas d'importance ! Vous avez abattu le Crâne Ardent ! Mais il n'y avait qu'un homme derrière ! Nous pensions que c'était un démon qu'ils avaient fait surgir des catacombes ! *Ecoutez !*

Il s'arrêta net dans son discours extravagant et prêta l'oreille avec une douloureuse intensité. La fille n'entendait rien.

— Nous devons nous dépêcher ! chuchota-t-il. *Ils* se trouvent à l'ouest de la Grande Salle ! Ils doivent nous entourer de partout à présent ! Ils peuvent fondre sur nous à l'instant même !

Il saisit son poignet en une étreinte violente dont elle s'arracha avec difficulté.

— Que voulez-vous dire par « ils » ? demanda-t-elle.

Il la regarda d'un air abasourdi pendant un instant, comme s'il trouvait son ignorance difficile à croire.

— Ils ? bredouilla-t-il indistinctement. Mais... mais, ceux de Xotalanc ! Le clan de l'homme que vous avez tué. Ceux qui demeurent aux abords de la porte est.

— Vous voulez dire que cette ville est habitée ? s'exclama-t-elle.

— Oui ! Oui ! (Il s'agitait, impatient et inquiet.) Partons ! Venez vite ! Nous devons retourner à Tecuhltli !

— Où est-ce ? demanda-t-elle.

— C'est la partie de la ville qui se trouve aux abords de la porte ouest !

Il avait de nouveau saisi son poignet et l'attirait vers la porte par où il était entré. De grosses gouttes de sueur coulaient sur son front brun et ses yeux brillaient de terreur.

— Attends un instant ! grogna-t-elle en se dégageant. Ote tes mains de moi, ou je te fends le crâne en deux. Qu'est-ce que c'est que toute cette histoire ? Qui es-tu ? Où veux-tu m'emmener ?

Il fit un gros effort sur lui-même, et jeta des regards éperdus de tous les côtés ; puis se mit à parler si rapidement que les mots se bousculaient.

— Mon nom est Techotl. Je suis originaire de Tecuhltli. Moi et cet homme qui est étendu là, la gorge tranchée, avons pénétré dans les Salles du Silence, dans l'intention de prendre en embuscade quelques Xotalancas. Nous sommes partis chacun de notre côté et j'ai fini par revenir ici pour le trouver ainsi. C'est le Crâne Ardent qui l'a tué, j'en suis sûr, et il aurait fait de même avec moi si tu ne l'avais pas abattu. Mais peut-être n'était-il pas seul. D'autres ont pu venir de Xotalanc sans faire de bruit ! Les dieux eux-mêmes frémissent devant le sort qu'ils réservent à ceux qu'ils capturent vivants !

À cette pensée, il trembla comme s'il était pris d'un accès de fièvre, et sa peau foncée devint cendreuse. Valeria fronça les sourcils, intriguée. Elle sentait qu'il y avait une explication sensée à tout ce galimatias, mais pour le moment elle lui échappait.

Elle se tourna vers le crâne qui brillait toujours sur le sol et elle allait le toucher de son pied botté lorsque l'homme qui avait dit s'appeler Techotl fit un bond en avant.

— Ne le touchez pas ! cria-t-il. Il ne faut même pas le regarder ! La démente et la mort se trouvent en lui. Les magiciens de Xotalanc connaissent son secret – ils l'ont découvert dans les catacombes où gisent les ossements des terribles rois qui régnèrent sur Xuchotl durant les sombres siècles passés. Le regarder glace le sang et détruit le cerveau de celui qui ne connaît pas son secret. Le toucher entraîne la folie et la mort.

Elle fronça les sourcils et le regarda, perplexe. Il n'était pas très rassurant avec sa maigre ossature, ses nœuds de muscles, ses cheveux rêches. Dans ses yeux, derrière la lueur de terreur, il y avait une étrange flamme qu'elle n'avait jamais vue chez un homme

parfaitement sain d'esprit. Cependant, il semblait sincère dans ses injonctions.

— Venez ! supplia-t-il en tendant le bras vers elle, (Puis il le retira, se souvenant de son avertissement.) Vous êtes une étrangère. Je ne sais pas comment vous êtes arrivée jusqu'ici, mais que vous soyez déesse ou démons, venez en aide au peuple de Tecuhtli, et vous aurez réponse à toutes les questions que vous avez posées. Vous devez venir d'au-delà de la grande forêt, comme nos ancêtres. Mais vous êtes notre amie, sinon vous n'auriez pas tué mon adversaire. Venez vite, avant que les Xotalancas ne nous trouvent et ne nous égorgent !

Détournant les yeux de son visage repoussant, elle regarda le sinistre crâne, ardent et flamboyant, sur le sol, près du cadavre de l'homme. Il ressemblait à un crâne vu au travers d'un rêve, crâne humain sans conteste, malgré de troublantes différences et malformations dans l'apparence. De son vivant, celui qui avait eu un tel crâne devait offrir un aspect étrange et monstrueux. Vivant ? Il semblait posséder une sorte de vie par lui-même. Ses mâchoires s'ouvrirent puis se refermèrent en claquant. Son éclat se fit plus intense, plus animé, cependant que l'impression de cauchemar grandissait également ; c'était un rêve ; la vie n'était qu'un rêve... Ce fut la voix pressante de Techotl qui retint Valeria de tomber dans les abîmes mystérieux vers lesquels elle était attirée irrésistiblement.

— Ne regardez pas le crâne ! Ne regardez pas le crâne !

Ce fut un cri lointain franchissant des gouffres insondables.

Valeria se secoua comme un lion secoue sa crinière. Elle retrouva toute sa lucidité. Techotl était en train de jacasser :

— De son vivant, il a abrité le redoutable cerveau d'un roïmagicien très puissant ! Il détient toujours la vie et le feu d'une magie arrachée aux espaces du Dehors !

Proférant une malédiction, Valeria bondit avec la souplesse d'une panthère et le crâne éclata en morceaux flamboyants sous son épée qu'elle avait abattue avec force. Quelque part dans la pièce, ou dans le vide, ou dans les recoins mystérieux de sa conscience, une voix inhumaine poussa un cri de douleur et de rage.

La main de Techotl lui tira le bras et il glapit :

— Vous l'avez brisé ! Vous l'avez détruit ! Même toutes les nécromancies de Xotalanc ne pourront jamais le reformer ! Partons ! Partons vite, maintenant !

— Mais je ne peux pas partir, protesta-t-elle. J'ai un ami qui se trouve non loin de...

Le flamboiement de ses yeux la fit taire : il regardait derrière elle avec une mine brusquement décomposée. Elle se retourna juste

comme quatre hommes faisaient irruption dans la pièce, chacun par une porte différente, convergeant vers eux au milieu de la pièce.

Ils étaient semblables à ceux qu'elle avait déjà vus, mêmes muscles noueux, saillant sur des membres décharnés, mêmes cheveux plats bleu-noir, même lueur folle dans leurs yeux. Ils étaient armés et vêtus comme Techotl, mais sur leur poitrine était peint un crâne blanc.

Il n'y eut aucune sommation, aucun cri de guerre. Tels des tigres assoiffés de sang, les hommes de Xotalanc sautèrent à la gorge de leurs ennemis. Techotl se porta à leur rencontre avec l'énergie du désespoir, baissa la tête pour éviter l'estocade d'une épée à large lame, et saisissant à bras-le-corps celui qui avait voulu le frapper, le renversa à terre où ils roulèrent et luttèrent dans un silence farouche.

Les trois autres se jetèrent sur Valeria, leurs étranges yeux rouges ressemblant à ceux de chiens fous furieux.

Elle abattit le premier qui arriva à sa portée avant qu'il ait pu frapper et sa longue épée droite lui déchira le crâne alors même qu'il brandissait son arme. Elle fit un saut sur le côté, alors même qu'elle paraît un revers. Ses yeux s'animent et ses lèvres eurent un sourire sans merci. Elle était redevenue Valeria de la Fraternité rouge, et le chant de sa lame était comme un chant nuptial à ses oreilles.

Son épée trompa la garde de son adversaire qui cherchait à parer et s'enfonça de six pouces dans un diaphragme protégé de cuir. L'homme poussa un cri d'agonie et tomba à genoux, mais son compagnon, immense, se fendit en avant, faisant pleuvoir, dans un silence féroce, coup sur coup avec une telle fureur que Valeria n'avait aucune possibilité de contrer. Elle céda du terrain, très calme, parant les coups, guettant l'occasion de porter une botte. Il ne pourrait pas soutenir longtemps cet assaut impétueux. Son bras allait se fatiguer, son souffle allait lui faire défaut ; il allait faiblir, se découvrir, et alors elle lui enfoncerait facilement sa lame dans le cœur. Un coup d'œil lancé de côté lui apprit que Techotl était agenouillé sur la poitrine de son adversaire et s'efforçait de libérer son poignet de la prise de l'autre pour lui porter un coup de sa dague.

La sueur inondait le front de l'homme qui l'affrontait et ses yeux ressemblaient à des charbons ardents. À frapper comme il le faisait, il ne pouvait porter de botte mortelle ni tromper la garde de Valeria. Sa respiration se fit haletante, ses coups commencèrent à s'abattre sans méthode. Elle recula d'un pas pour l'attirer vers elle... et sentit ses cuisses enfermées dans une étreinte de fer. Elle avait oublié l'homme blessé qui s'était effondré à terre.

Dressé sur ses genoux, il la tenait de ses deux bras refermés sur

ses jambes, et son compagnon, avec un grognement de triomphe, commença à manœuvrer pour venir vers elle par la gauche. Valeria se tordit et se débattit en vain. Elle aurait pu se libérer de ce dangereux étau d'un mouvement rapide de son épée vers le bas, mais, à l'instant même, l'épée courbe du gigantesque guerrier allait lui fracasser le crâne. L'homme blessé commença à mordre sa cuisse nue avec les dents, telle une bête sauvage.

Elle abaissa la main gauche et saisit une longue chevelure, rejetant la tête de l'homme en arrière de telle sorte que ses dents blanches et ses yeux exorbités se levèrent vers elle en étincelant. L'immense Xotalanc poussa un cri féroce et bondit en avant, frappant de toute la force de son bras. Elle para le coup gauchement, et le plat de la lame la toucha derrière la tête de telle sorte que des étincelles jaillirent devant ses yeux, et qu'elle chancela. L'épée se dressa à nouveau dans les airs, avec un cri de triomphe, grave et bestial... À cet instant une silhouette gigantesque apparut derrière le Xotalanc et l'acier étincela comme un jet de foudre bleue. Le cri du guerrier s'interrompit net et il s'effondra, abattu comme un bœuf par la hache d'armes, sa cervelle jaillissant de son crâne fendu en deux jusqu'à la gorge.

— Conan ! s'exclama Valeria. (D'un mouvement furieux elle se retourna vers le Xotalanc dont elle tenait toujours les longs cheveux dans sa main gauche.) Chien de l'enfer !

Sa lame siffla comme elle fendait l'air en décrivant un arc qui fut terni en son milieu, et le corps décapité tomba à terre, ruisselant de sang. Elle lança la tête tranchée à travers la pièce.

— Que se passe-t-il donc ici ?

Conan enjamba le corps de l'homme qu'il venait de tuer, son sabre à large lame à la main, et regarda autour de lui avec surprise.

Techotl se redressait au-dessus de la forme convulsée du dernier Xotalanc et secouait les gouttes rouges de sa dague. Il saignait du coup de poignard qu'il avait reçu à la cuisse. Il regarda Conan avec des yeux écarquillés.

— Qu'est-ce que c'est que tout cela ? demanda Conan à nouveau, encore sous le coup de la surprise de trouver Valeria engagée dans un combat féroce avec ces êtres étranges dans une ville qu'il avait crue morte et inhabitée.

Revenant d'une exploration infructueuse des chambres du haut, il avait constaté que Valeria ne se trouvait plus là où il l'avait laissée et il avait cherché à trouver l'origine des bruits de lutte qui avaient alors éclaté à ses oreilles confondues.

— Cinq chiens sont morts ! s'exclama Techotl, ses yeux reflétant

une joie horrible. Cinq chiens égorgés ! Cinq clous rouges pour le pilier noir ! Que les dieux du sang soient loués !

Il leva très haut ses mains frissonnantes, puis, avec le visage d'un démon, il cracha sur les cadavres et frappa du pied leurs visages, dansant dans son allégresse de goule. Ses récents alliés le regardèrent faire avec étonnement, et Conan demanda en aquilonien :

— Quel est ce fou ?

Valeria haussa les épaules.

— Il m'a dit s'appeler Techotl. D'après ses propos incohérents, j'en ai conclu que son peuple vit à une extrémité de cette ville insensée, et celui de ces hommes qui sont morts, à l'autre extrémité. Nous ferions peut-être mieux d'aller avec lui. Il semble amical et il est facile de voir que l'autre clan ne l'est pas.

Techotl avait cessé sa danse et tendait l'oreille à nouveau, la tête penchée sur le côté, tel un chien, la joie triomphale luttant contre la peur sur son visage repoussant.

— Partons maintenant ! chuchota-t-il. Nous en avons assez fait ! Cinq chiens sont morts ! Mon peuple va vous faire un bon accueil ! Ils vous honoreront ! Mais venez ! Nous avons une longue distance à parcourir jusqu'à Tecuhltli. À tout moment les Xotalancas peuvent fondre sur nous en nombre trop élevé, même pour vos épées !

— Montre-nous le chemin, grogna Conan.

Techotl gravit aussitôt un escalier qui conduisait à la galerie, leur faisant signe de le suivre. Ce qu'ils firent, rapidement, pour rester derrière lui. Arrivé à la galerie, il s'élança par une porte qui s'ouvrait à l'ouest et traversa rapidement les chambres qui toutes étaient éclairées par des tabatières ou des pierres de feu vertes.

— Où sommes-nous donc ? murmura Valeria à voix basse.

— Crom seul le sait ! répondit Conan. Mais j'ai déjà vu des gens de *son* espèce. Ils vivent sur les bords du lac Zuad, près de la frontière de Kush. Ce sont des Stygiens métissés, qui se sont mélangés avec une autre race qui s'enfonça à l'intérieur de la Stygie, venant de l'est, il y a plusieurs siècles de cela, et elle fut absorbée par eux. On les appelle les Tlazitlans. Je suis prêt à parier que ce ne sont pas eux qui construisirent cette ville, cependant.

La peur de Techotl ne semblait pas diminuer comme ils s'éloignaient de la pièce où se trouvaient les cadavres. Il continuait à se retourner pour chercher à surprendre des bruits de poursuite, et scrutait avec une intensité ardente l'intérieur des nouvelles pièces dans lesquelles ils pénétraient.

Valeria frissonna malgré elle. Aucun être humain ne lui faisait peur. Mais le sol étrange sous ses pieds, les gemmes inconnues au-

dessus de sa tête, séparant les ombres qui rôdaient autour d'eux, l'allure furtive et la terreur de leur guide, tout cela la remplissait d'une appréhension sans nom, lui donnant la sensation d'un péril caché, inhumain.

— Ils peuvent se trouver entre nous et Tecuhltli ! chuchota-t-il à un moment donné. Nous devons nous méfier de ne pas tomber dans une embuscade !

— Pourquoi ne pas sortir de ce maudit palais et marcher dans les rues ? demanda Valeria.

— Il n'y a pas de rues dans Xuchotl, répondit-il. Pas de places publiques, ni de cours à ciel ouvert. Toute la ville est construite comme un unique et gigantesque palais, avec une seule voûte, immense. La seule voie de communication ressemblant à une rue est le Grand Couloir qui traverse toute la ville, de la porte nord jusqu'à la porte sud. Les seules portes qui donnent sur le monde extérieur sont celles de la ville qu'aucun homme vivant n'a franchies depuis cinquante ans.

— Depuis combien de temps vis-tu ici ? demanda Conan.

— Je suis né au château de Tecuhltli, il y a trente-cinq ans de cela. Je ne suis jamais sorti de la ville. Pour l'amour des dieux, marchons sans parler ! Ces couloirs peuvent être remplis de démons aux aguets. Olmec vous racontera notre histoire si nous arrivons jusqu'à Tecuhltli.

Ils poursuivirent leur route en silence, les pierres de feu vertes scintillaient au-dessus de leurs têtes et le sol flamboyant et ardent sous leurs pieds. Il semblait à Valeria qu'ils fuyaient à travers l'enfer, conduits par un goblin à la peau brune et aux cheveux aplatis.

Ce fut Conan qui les arrêta comme ils traversaient une salle étrangement vaste. Ses oreilles de barbare étaient plus fines même que celles de Techotl, exercé pourtant par une vie passée entièrement à se battre dans ces couloirs silencieux.

— Penses-tu que certains de vos ennemis pourraient se trouver devant nous, en embuscade ?

— Ils rôdent à toute heure à travers ces salles, répondit Techotl, comme nous le faisons nous-mêmes. Les couloirs et les pièces entre Tecuhltli et Xotalanc sont une zone disputée, qui n'appartient à personne. Nous les appelons les Salles du Silence. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que des hommes se trouvent dans les pièces devant nous, répondit Conan. J'entends le cliquetis de l'acier contre la pierre.

À nouveau un tremblement s'empara de Techotl et il serra les dents pour les empêcher de s'entrechoquer.

— Ce sont peut-être vos amis, suggéra Valeria.

— Nous ne pouvons pas courir ce risque, lâcha-t-il, et il se déplaça avec une rapidité frénétique, se glissant par une porte sur la gauche qui donnait dans une pièce d'où descendait en serpentant un escalier d'ivoire. Il conduisit à un escalier qui n'est pas éclairé ! siffla-t-il, de grosses gouttes de sueur apparaissant sur son front. Ils peuvent être en embuscade, là aussi. Il se peut parfaitement que ce soit une ruse pour nous attirer dans un piège. Mais nous devons risquer cette éventualité, et supposer qu'ils se sont cachés dans les pièces au-dessus. Venez vite, à présent !

Aussi silencieux que des fantômes, ils descendirent l'escalier et parvinrent à l'entrée d'un couloir aussi noir que la nuit. Ils restèrent tapis pendant un instant, l'oreille tendue, puis ils s'engouffrèrent dans le tunnel. Comme ils avançaient, Valeria sentit sa peau frissonner entre ses épaules, à l'idée qu'à tout moment elle pouvait recevoir un coup d'épée dans l'obscurité. À part les doigts de fer de Conan qui serraient son bras, elle n'avait aucune perception physique de ses compagnons. Ils ne faisaient pas plus de bruit qu'un chat et les ténèbres étaient complètes. Une main tendue devant elle, elle suivait le mur, et de temps à autre sentait une porte sous ses doigts. Le couloir semblait interminable.

Brusquement, ils furent mis en alerte par un bruit derrière eux. La chair de Valeria frissonna à nouveau, car elle identifia le bruit : c'était celui d'une porte que l'on ouvrait doucement. Des hommes étaient entrés dans le couloir derrière eux. À cette idée, elle trébucha sur quelque chose qui ressemblait à un crâne humain. L'objet roula sur le sol avec un fracas épouvantable.

— Courez ! glapit Techotl, une note d'hystérie dans la voix, et il s'enfuit dans le couloir comme se serait envolé un fantôme.

À nouveau, Valeria sentit la main de Conan la soutenir comme ils couraient à la suite de leur guide. Conan ne voyait pas mieux qu'elle dans le noir, mais il possédait une sorte d'instinct qui rendait sa course infaillible. Sans son soutien et sa conduite, elle serait tombée ou bien se serait heurtée au mur. Ils avançaient rapidement le long du couloir, et le léger bruit de course se rapprochait d'eux ; soudain Techotl lança d'une voix haletante :

— Voilà l'escalier ! Suivez-moi, vite ! Oh, vite !

Sa main sortit des ténèbres et saisit le poignet de Valeria comme elle trébuchait aveuglément sur les marches. Elle se sentit à moitié tirée, à moitié portée sur l'escalier en colimaçon, pendant que Conan la lâchait et se retournait sur les marches, ses oreilles et son instinct lui disant que leurs adversaires étaient juste derrière eux. *Et ces bruits*

n'étaient pas tous ceux de pieds humains.

Une chose montait les marches en se tordant, une chose qui se glissait dans un bruit de frottement, apportant un frisson glacial avec elle. Conan porta vers le bas un coup de sa grande épée et sentit la lame traverser quelque chose qui devait être de la chair et des os, et heurter violemment la marche du dessous. Quelque chose toucha son pied qui frissonna comme au contact de la glace, et ensuite les ténèbres en dessous furent agitées par un horrible battement et un bruit sourd, puis un homme poussa un hurlement d'agonie.

L'instant d'après, Conan montait en courant les marches de l'escalier en colimaçon et s'engouffrait dans l'ouverture.

Valeria et Techotl étaient déjà là, et Techotl referma violemment la porte, poussant un verrou... le premier que Conan voyait depuis la porte extérieure.

Puis il se retourna et traversa en courant la pièce éclairée. Comme ils franchissaient la porte opposée, Conan jeta un coup d'œil derrière lui et vit la porte gémir et se tendre sous la forte poussée exercée de l'autre côté.

Bien que Techotl ne diminuât aucunement sa vitesse et demeurât toujours aussi vigilant, il semblait à présent plus confiant. Il avait l'air d'un homme qui vient de pénétrer dans un territoire familier, à portée de voix amies.

Mais Conan fit réapparaître sa terreur en demandant :

— Quelle était cette chose que j'ai affrontée dans l'escalier ?

— Les hommes de Xotalanc, répondit Techotl, sans se retourner. Je vous ai dit que les couloirs en étaient remplis.

— Ce n'était pas un homme, grogna Conan. C'était quelque chose qui rampait, et qui était aussi froid que la glace au toucher. Je pense que je l'ai coupée en deux. C'est retombé en arrière sur les hommes qui nous poursuivaient et l'un d'entre eux a dû être tué par cette chose durant ses dernières convulsions.

Le visage de Techotl devint à nouveau couleur de cendre. Convulsivement, il hâta le pas.

— C'était le Reptile ! Un monstre qu'ils ont fait sortir des catacombes pour les aider ! Nous ne savons pas ce qu'il est exactement, mais notre peuple a été affreusement massacré par lui. Au nom de Set, dépêchez-vous ! S'ils le lancent sur nos traces, il va nous poursuivre jusqu'aux portes mêmes de Tecuhltli !

— J'en doute, grogna Conan. C'est un coup mortel que je lui ai asséné dans l'escalier.

— Dépêchez-vous ! Dépêchez-vous ! gémit Techotl.

Ils traversèrent en courant une succession de pièces éclairées par

les gemmes vertes, franchirent un large couloir et s'arrêtèrent devant un gigantesque portail de bronze.

— Nous sommes arrivés à Tecuhltli ! dit Techotl.

3.

Le peuple de la haine

Techotl frappa violemment de son poing contre le portail de bronze puis se tourna pour regarder au fond du couloir.

— Des hommes ont été abattus devant cette porte, alors qu'ils croyaient être en sûreté, dit-il.

— Pourquoi n'ouvrent-ils pas la porte ? demanda Conan.

— Ils nous observent à travers l'Œil, répondit Techotl. Ils sont perplexes en vous voyant. (Il éleva la voix et lança :) Ouvre la porte, Excelan ! C'est moi, Techotl, avec des amis venant du vaste monde qui s'étend au-delà de la forêt !... Ils vont ouvrir, assura-t-il à ses alliés.

— Ils feraient mieux de se dépêcher, dit Conan d'un air dur. J'entends quelque chose arriver en rampant sur le sol au-delà du couloir.

Techotl redevint encore couleur de cendre et attaqua la porte des poings en hurlant :

— Ouvrez, imbéciles, ouvrez ! Le Reptile est juste derrière nous !

Alors qu'il frappait et criait, le grand portail de bronze s'ouvrit en silence, découvrant une lourde chaîne en travers de l'entrée, et au-dessus des pointes de lances se hérissèrent et de farouches visages les examinèrent attentivement pendant un instant. Puis la chaîne fut descendue et Techotl empoigna les bras de ses amis en un geste frénétique et les fit passer de l'autre côté du seuil. Un regard par-dessus son épaule, juste comme la porte se refermait, révéla à Conan la sombre perspective du couloir, et, se découpant faiblement à l'autre extrémité de celui-ci, une forme ophidienne qui avançait en se tordant lentement et péniblement. La forme franchit la porte d'une chambre, révélant toute la longueur de son corps. Son horrible tête couverte de sang se balançait comme si elle était ivre. Puis la porte se referma et cacha le monstre à la vue de Conan.

De l'intérieur de la salle carrée dans laquelle ils étaient entrés, d'énormes verrous furent tirés en travers de la porte, et la chaîne remise en place. Cette porte avait été prévue pour résister aux assauts d'un siège. Quatre hommes de garde se tenaient là, de la même race que Techotl, avec leur peau foncée et leurs cheveux plats. Ils avaient une lance à la main et une épée au côté. Encastré dans le mur près de

la porte, un dispositif complexe de miroirs, que Conan supposa être l'Œil dont Techotl avait parlé, permettait de regarder, à travers une étroite meurtrière, un panneau de cristal dans le mur, sans être aperçu de l'extérieur. Les quatre hommes de garde regardaient les étrangers d'un air étonné, mais ils ne posèrent pas de questions, et Techotl ne daigna pas les renseigner. Il marchait avec une tranquille assurance à présent, comme s'il s'était débarrassé de son manteau d'indécision et de peur à l'instant même où il avait franchi le portail.

— Venez ! dit-il à ses amis de fraîche date, mais Conan regarda vers la porte.

— Et les drôles qui nous poursuivaient ? Ne vont-ils pas essayer de prendre d'assaut cette porte ?

Techotl secoua la tête.

— Ils savent qu'il leur est impossible d'enfoncer la porte de l'Aigle. Ils vont s'en retourner vers Xotalanc, avec leur démon rampant. Venez ! Je vais vous conduire auprès de ceux qui règnent sur Tecuhltli.

L'un des gardes ouvrit la porte qui se trouvait à l'opposé de celle par laquelle ils étaient entrés, et ils pénétrèrent dans un couloir qui, comme la plupart des pièces à cet étage, était éclairé à la fois par des tabatières et par des grappes de pierres de feu scintillantes. À la différence des autres salles qu'ils avaient traversées, ce couloir présentait des preuves indiscutables d'habitation. Des tapisseries de velours ornaient les murs de jade poli, de superbes tapis étaient disposés sur les sols incarnats, et les sièges, banquettes et divans d'ivoire étaient recouverts d'une profusion de coussins de satin.

Le couloir aboutissait à une porte décorée, où ne se tenait aucun garde. Sans plus de façons, Techotl l'ouvrit et précéda ses amis à l'intérieur d'une vaste salle. Une trentaine d'hommes et de femmes à la peau foncée étaient étendus nonchalamment sur des couches recouvertes de satin. Ils se redressèrent en poussant des exclamations étonnées.

Tous les hommes, à l'exception d'un seul, ressemblaient à Techotl, et les femmes présentaient la même peau brune et le même regard étrange. Elles étaient jolies et d'un type étonnamment sombre. Tous portaient des sandales, des plaques pectorales d'or et de légères tuniques de soie retenues par des ceintures aux incrustations de pierres précieuses, et leurs noires chevelures, coupées régulièrement à la hauteur de leurs épaules nues, étaient retenues par des bandeaux d'argent.

Sur un trône d'ivoire installé au milieu d'une estrade de jade, étaient assis un homme et une femme qui différaient subtilement des

autres. L'homme avait la taille d'un géant, avec un torse puissant et des épaules de taureau. Il portait une barbe, épaisse et noire, qui tombait presque à la hauteur de sa large ceinture. Il était vêtu d'une robe de soie pourpre qui renvoyait des chatoiements colorés à chacun de ses mouvements, et une manche ample, relevée jusqu'au coude, découvrait un avant-bras aux muscles cordés. Le bandeau qui retenait ses cheveux noirs était incrusté de bijoux étincelants.

La femme à ses côtés se leva avec une exclamation étonnée comme les étrangers s'avançaient, et ses yeux, passant rapidement sur Conan, se fixèrent avec une intensité brûlante sur Valeria. Elle était grande et svelte, de loin la plus belle des femmes qui se trouvaient dans la pièce ; au lieu d'une tunique, elle portait simplement un large pagne de tissu pourpre, aux fines dorures, retenu par une ceinture qui tombait plus bas que les genoux. C'était là tout son costume qu'elle portait avec une indifférence cynique. Ses plaques pectorales et le bandeau autour de ses tempes étaient incrustés de gemmes. Elle était la seule de tous ces gens à la peau brune à ne pas avoir une lueur démente au fond des yeux. Elle ne prononça pas un mot après sa première exclamation ; elle resta ainsi, debout, tendue, les mains jointes, à fixer Valeria.

L'homme sur le trône d'ivoire ne s'était pas levé.

— Prince Olmec, dit Techotl, en faisant une profonde révérence, les bras tendus et les paumes de ses mains dirigées vers le haut, j'amène des alliés venus du monde qui se trouve au-delà de la forêt. Dans la chambre de Tezcoti le Crâne Ardent a tué Chicmec, mon compagnon...

— Le Crâne Ardent !

Il y eut un murmure frémissant de peur parmi le peuple de Tecuhtli.

— Oui ! Je suis arrivé et j'ai trouvé Chicmec gisant à terre, la gorge tranchée. Avant que j'aie pu m'enfuir, le Crâne Ardent a surgi devant moi, et lorsque j'ai levé les yeux sur lui, mon sang s'est glacé et la moelle de mes os s'est liquéfiée. Je ne pouvais plus ni me battre ni fuir. Il ne me restait plus qu'à attendre le coup fatal. Alors est arrivée cette femme à la peau blanche qui l'a abattu avec son épée ; et écoute ! ce n'était qu'un chien de Xotalanc avec des peintures blanches sur sa peau et le crâne vivant d'un magicien de jadis posé sur sa tête ! À présent ce crâne est brisé en de nombreux morceaux, et le chien qui le portait est mort !

Une joie d'une cruauté indescriptible était contenue dans cette dernière phrase et les sourdes exclamations des auditeurs qui se pressaient lui firent écho.

— Mais attendez ! s'exclama Techotl. Ce n'est pas tout ! Pendant que je m'entretenais avec la femme, quatre Xotalancas fondirent sur nous ! J'en tuai un. Cette blessure à la cuisse prouve combien la lutte fut furieuse. La femme en tua deux. Mais nous étions dans une situation critique lorsque cet homme entra dans la mêlée et fendit le crâne du quatrième ! Oui ! Cinq clous rouges doivent être enfoncés dans la colonne de la vengeance !

Il tendit le doigt vers la sombre colonne d'ébène qui se dressait derrière l'estrade. Des centaines de points rouges hérissaient sa surface luisante... les têtes écarlates de gros clous de cuivre enfoncés dans le bois sombre.

— Cinq clous rouges pour cinq vies Xotalancs ! exulta Techotl, et l'horrible transport de joie inscrit sur les visages de ceux qui l'écoutaient les rendait inhumains.

— Qui sont ces gens ? demanda Olmec, et sa voix ressembla au mugissement sourd et prolongé d'un taureau au loin.

Aucun des habitants de Tecuhltli ne s'exprimait à haute voix. C'était comme s'ils avaient absorbé en eux-mêmes le silence des salles vides et des pièces désertes.

— Je suis Conan, un Cimmérien, répondit laconiquement le barbare. Cette femme est Valeria de la Fraternité rouge, une pirate venue d'Aquilonie. Nous sommes des déserteurs, notre armée se trouvait le long de la frontière du Darfar, loin au nord, et nous essayons d'atteindre la côte.

La femme sur l'estrade parla d'une voix forte, ses mots s'entrechoquant dans sa précipitation.

— Vous n'atteindrez jamais la côte ! Personne ne s'échappe de Xuchotl ! Vous passerez le restant de vos jours dans cette ville !

— Que voulez-vous dire ? grogna Conan, portant vivement la main à la garde de son épée et se disposant de telle manière qu'il pouvait faire face en même temps à l'estrade et au reste de la salle. Cela signifie-t-il que nous sommes prisonniers ?

— Elle n'a pas voulu dire cela, intervint Olmec. Nous sommes vos amis. Nous ne vous retiendrons pas contre votre volonté. Mais je crains que certaines circonstances ne vous empêchent à jamais de quitter Xuchotl.

Ses yeux clignèrent comme ils se portaient sur Valeria et il abaissa vivement son regard.

— Cette femme se nomme Tascela, dit-il. Elle est princesse de Tecuhltli. Mais que l'on apporte à boire et à manger pour nos hôtes. Ils sont certainement affamés et fatigués par leur longue route.

Il désigna une table d'ivoire, et après s'être regardés, les deux

aventuriers s'assirent. Le Cimmérien était méfiant. Ses farouches yeux bleus parcouraient sans cesse la salle et il gardait son épée proche de sa main. Mais une invitation à boire et à manger ne se refusait pas. Son regard continuait à se promener sur Tascela, mais la princesse n'avait d'yeux que pour sa compagne à la peau blanche.

Techotl, qui avait bandé un morceau de soie autour de sa cuisse blessée, vint se placer près de la table pour répondre aux désirs de ses amis, comme si c'était un privilège et un honneur de pouvoir veiller à leurs besoins. Il examina les mets et but la boisson que les autres apportaient dans des vases et dans des plats d'or, et il goûtait à chacun d'eux avant de les placer devant ses hôtes. Pendant qu'ils mangeaient, Olmec resta assis, silencieux, sur son siège d'ivoire, les observant sous ses épais sourcils noirs. Tascela était assise à son côté, son menton posé sur ses mains jointes, et ses coudes appuyés sur ses genoux. Ses yeux sombres et énigmatiques, brûlants d'un feu mystérieux, ne quittèrent pas un instant la silhouette gracieuse de Valeria.

Derrière son trône une jolie jeune fille à l'air maussade agitait lentement un éventail en plumes d'autruche.

La nourriture se composait essentiellement d'un fruit, d'un genre exotique, inconnu des voyageurs, mais très agréable au goût, et la boisson était un capiteux vin rouge vif.

— Vous êtes venus de loin, dit enfin Olmec. J'ai lu les livres de nos pères. Le royaume d'Aquilonie se trouve au-delà des pays stygiens et shémites, au-delà d'Argos et de Zingara ; et la Cimmérie se trouve au-delà d'Aquilonie.

— Nous avons l'humeur vagabonde, répondit Conan négligemment.

— C'est un émerveillement pour moi que vous ayez réussi à traverser la forêt, poursuivit Olmec. Dans le passé, un millier de guerriers parvinrent à grand-peine à se dégager un chemin à travers ses périls.

— Nous avons livré bataille contre une monstruosité basse sur pattes, de la taille d'un mastodonte, dit Conan d'un ton détaché en tendant son gobelet de vin que Techotl remplit avec un plaisir évident. Mais après l'avoir tuée, nous n'avons plus eu d'ennuis.

Le pichet contenant le vin glissa de la main de Techotl et se brisa au sol. Sa peau brune devint couleur de cendre. Olmec se dressa, il était l'image même de la surprise, et une sourde exclamation de crainte respectueuse ou de terreur s'éleva des autres assistants. Certains tombèrent à genoux comme si leurs jambes refusaient de les supporter. Seule Tascela ne paraissait pas avoir entendu. Conan regarda autour de lui, déconcerté.

— Qu'y a-t-il ? Pourquoi restez-vous ainsi, bouche bée ?
— Vous... vous avez tué un dragon-dieu ?
— Dieu ? J'ai tué un dragon. Pourquoi pas ? Il voulait nous gober.
— Mais les dragons sont immortels ! s'exclama Olmec. Ils s'entre-tuent, mais aucun mortel n'a jamais réussi à tuer de dragon ! Les mille guerriers que constituaient nos ancêtres et qui s'ouvrirent un chemin jusqu'à Xuchotl ne purent l'emporter sur eux ! Leurs épées se brisèrent comme des fétus contre leurs écailles !

— Si vos ancêtres avaient songé à plonger leurs lances dans le suc empoisonné des pommes de Derketa, dit Conan, la bouche pleine, et les avaient plantées dans les yeux, la gueule, ou dans quelque endroit semblable, ils auraient constaté que les dragons ne sont pas plus immortels que n'importe quel autre tas de chair sur pattes. Sa carcasse gît à la lisière de la forêt. Si vous ne me croyez pas, allez-y et vous vérifierez par vous-même.

Olmec secoua la tête, non par scepticisme, mais d'émerveillement.

— Ce fut à cause des dragons que nos ancêtres se réfugièrent dans Xuchotl, dit-il. Ils n'osèrent pas traverser la plaine et s'enfoncer dans la forêt. Des dizaines d'entre eux furent attrapés et dévorés par les monstres avant qu'ils aient pu atteindre la ville.

— Alors vos ancêtres n'ont pas construit Xuchotl ? demanda Valeria.

— Elle était déjà très ancienne lorsqu'ils arrivèrent dans ce pays. Depuis combien de temps s'élevait-elle là, même ses habitants dégénérés ne s'en souvenaient plus.

— Votre peuple était-il originaire du lac Zuad ? s'informa Conan.

— Oui. Voici plus d'un demi-siècle, une tribu tlazitlan se révolta contre le roi de Stygie et, ayant été défaite au cours d'une bataille, elle s'enfuit vers le sud. Pendant de nombreuses semaines, ils marchèrent à travers des prairies, des déserts et des collines. Ils s'enfoncèrent enfin dans la grande forêt. Ils étaient un millier de guerriers, avec leurs femmes et leurs enfants.

» C'est dans la forêt que les dragons les attaquèrent et en mirent en pièces un grand nombre : aussi les gens s'enfuirent devant eux, poussés par la terreur ; ils arrivèrent dans la plaine et aperçurent la ville de Xuchotl.

» Ils campèrent devant, n'osant pas quitter la plaine, car la nuit retentissait de l'horrible vacarme des monstres qui se battaient d'un bout à l'autre de la forêt. Ils se faisaient une guerre incessante. Cependant ils ne s'aventurèrent pas dans la plaine.

» Les habitants de la ville fermèrent leurs portes, et tirèrent des

flèches sur notre peuple du haut des remparts. Les Tlazitlans étaient prisonniers dans la plaine, comme si le cercle de la forêt avait été un immense mur ; car se risquer dans les bois aurait été une folie.

» Cette nuit-là vint en secret dans leur camp un esclave de la ville, un homme de leur sang, qui, avec une troupe de soldats partis en reconnaissance, s'était égaré dans la forêt, il y avait longtemps de cela, alors qu'il était encore adolescent. Les dragons avaient dévoré tous ses compagnons, mais il avait été emmené vers la ville pour y être asservi. Il s'appelait Tolkemec. (Une flamme brilla dans ses yeux sombres comme il mentionnait ce nom, et certaines des personnes présentes murmurèrent des obscénités et crachèrent.) Il promit d'ouvrir les portes aux guerriers. Il demandait seulement que tous les prisonniers qu'ils feraient lui soient livrés.

» À l'aube, il ouvrit les portes de la ville. Les guerriers entrèrent en foule et les salles de Xuchotl devinrent rouges de sang. Quelques centaines d'habitants seulement demeuraient là, vestiges décadents d'un peuple qui avait été une grande race autrefois. Tolkemec dit qu'ils étaient venus de l'Est, autrefois, de l'ancienne Kosala, lorsque les ancêtres de ceux qui vivent maintenant à Kosala envahirent le pays par le sud et en chassèrent les premiers habitants. Ils s'en allèrent vers l'ouest et trouvèrent finalement cette plaine entourée par la forêt, alors habitée par une peuplade noire.

» Ils réduisirent ces Noirs en esclavage et les employèrent à la construction de la ville. Des collines à l'est, ils avaient extrait le jade, le marbre, les lapis-lazuli ; ainsi que l'or, l'argent et le cuivre. Des troupeaux d'éléphants leur fournirent l'ivoire. Quand la ville fut achevée, ils massacrèrent tous les esclaves noirs. Puis leurs magiciens mirent en pratique leurs arts redoutables pour protéger la ville ; ainsi, par leurs nécromancies, ils rappelèrent à la vie les dragons qui avaient autrefois peuplé ce pays perdu, et dont ils avaient retrouvé les ossements monstrueux dans la forêt. Ils recouvrirent ces ossements de chair et les animèrent, et les bêtes vivantes parcoururent la contrée comme elles le faisaient à l'aube des temps. Mais les magiciens tissèrent un charme qui les maintenait à l'écart dans la forêt et qui les empêchait de venir dans la plaine.

» Alors, pendant de nombreux siècles, le peuple de Xuchotl vécut dans sa ville, cultivant la plaine fertile jusqu'au moment où leurs savants découvrirent le moyen de faire pousser un certain fruit à l'intérieur même de la ville – un fruit qui n'est pas planté dans la terre, mais qui se nourrit au contact de l'air – et ils laissèrent alors les fossés d'irrigation se tarir. Ils vécurent de plus en plus dans une oisiveté luxurieuse, jusqu'à devenir totalement décadents. Ils n'étaient plus

qu'une race agonisante lorsque nos ancêtres se frayèrent un passage à travers la forêt et s'avancèrent dans la plaine. Leurs magiciens étaient morts, et les habitants de Xuchotl avaient perdu le souvenir de leur antique nécromancie. Ils ne savaient plus se battre ni par l'épée ni par la magie.

» Ainsi, nos pères massacrèrent tous les habitants de Xuchotl, à l'exception d'une centaine qui furent remis vivants entre les mains de Tolkemec, qui avait été leur esclave ; et durant de nombreux jours et de nombreuses nuits, les salles retentirent de leurs hurlements de douleur sous les tortures qu'il leur infligea.

» Alors les Tlazitlans demeurèrent là, pendant un certain temps en paix, gouvernés par les frères Tecuhltli et Xotalanc, et par Tolkemec. Ce dernier prit pour femme une jeune fille de la tribu, et parce qu'il leur avait ouvert les portes et qu'il connaissait un grand nombre des arts pratiqués par les Xuchotlans, il régna sur la tribu avec les frères qui avaient été les chefs de la rébellion et de l'exode.

» Pendant quelques années, ils vécurent donc en paix à l'intérieur de la ville, ayant peu d'activités à part manger, boire, faire l'amour et élever leurs enfants. Il ne leur était pas nécessaire de cultiver la plaine, car Tolkemec leur avait montré comment faire pousser les fruits qui se nourrissent au contact de l'air. De plus, le massacre des Xuchotlans avait brisé le sortilège qui maintenait les dragons dans la forêt et ils venaient la nuit rugir devant les portes de la ville. La plaine devint rouge du sang de leurs luttes perpétuelles, et ce fut alors que...

Il se mordit la langue au milieu de sa phrase, puis poursuivit aussitôt, mais Valeria et Conan sentirent qu'il s'était retenu de faire un aveu qu'il jugeait mal avisé :

— Ils vécurent cinq années en paix... (Les yeux d'Olmec s'arrêtèrent un court instant sur la femme qui était assise, silencieuse, à son côté)... Xotalanc prit pour épouse une femme que convoitaient aussi Tecuhltli et le vieux Tolkemec. Dans sa folie, Tecuhltli la vola à son époux. En vérité, celle-ci le suivit d'assez bon cœur. Tolkemec, par haine envers Xotalanc, aida Tecuhltli. Xotalanc demanda qu'elle lui soit rendue, et le conseil de la tribu décida que le choix devait être laissé à la femme. Elle choisit de demeurer auprès de Tecuhltli. De colère, Xotalanc chercha à la reprendre de force, et les partisans des deux frères en vinrent à se battre dans la Grande Salle.

» Ce fut un combat très dur. Le sang coula des deux côtés. La querelle se transforma alors en une haine mortelle, la haine en une guerre ouverte. De ce bain de sang résultèrent trois factions : Tecuhltli, Xotalanc et Tolkemec. Déjà, durant les jours de paix, ils s'étaient partagé la ville : Tecuhltli demeurait dans le quartier ouest de

la ville, Xotalanc dans le quartier est, et Tolkemec avec sa famille aux abords de la porte sud.

» La colère, le ressentiment et la jalousie fleurirent et devinrent effusion de sang, viol et meurtre. Une fois que l'épée est tirée, il n'est plus possible de revenir en arrière ; car le sang appelle le sang, et la vengeance suit de près les atrocités. Tecuhltli se battit contre Xotalanc et Tolkemec aida le premier, puis le second, trahissant l'une ou l'autre des factions à sa convenance. Tecuhltli et ses partisans se retirèrent dans le quartier de la porte ouest, où nous nous trouvons en ce moment. Xuchotl est bâtie en ovale. Tecuhltli, qui tire son nom de son prince, occupe l'extrémité ouest de cet ovale. Ils obstruèrent toutes les portes qui reliaient ce quartier au reste de la ville, à l'exception d'une seule par étage qui pouvait être défendue facilement. Ils descendirent dans les puits de mine qui se trouvent sous la ville et élevèrent un mur qui isolait l'extrémité ouest des catacombes où reposaient les corps des anciens Xuchotlans et ceux des Tlazitlans victimes de cette haine fratricide. Ils vécurent comme dans un château assiégé, effectuant des sorties et des raids chez leurs ennemis.

» De la même manière les partisans de Xotalanc fortifièrent le quartier est de la ville, et Tolkemec fit de même avec le quartier voisin de la porte sud. La partie centrale de la ville fut laissée telle quelle, inhabitée. Ces couloirs et ces salles vides devinrent un champ de bataille, et un endroit de terreur constante.

» Tolkemec concluait des pactes avec les deux clans, c'était un véritable démon à forme humaine, pire que Xotalanc. Il connaissait de nombreux secrets de la ville qu'il n'avait jamais révélés aux autres. Dans les cryptes des catacombes, il vola aux morts leurs effroyables secrets – ceux des anciens rois-magiciens, oubliés depuis longtemps par les Xuchotlans dégénérés qui tuèrent nos ancêtres. Mais toute sa magie ne lui servit à rien la nuit où nous, partisans de Tecuhltli, primes d'assaut son château et égorgeâmes tous ses gens. Quant à Tolkemec, nous le torturâmes pendant plusieurs jours.

Sa voix tomba, jusqu'à devenir un murmure caressant, et un regard très lointain apparut dans ses yeux, comme s'il revoyait par-delà les années écoulées une scène qui lui avait causé un plaisir intense.

— Oui, nous l'avons maintenu en vie jusqu'à ce qu'il hurle après la mort, la réclamant comme une jeune épouse. À la fin, nous le fîmes sortir, vivant, de la chambre des tortures et nous le jetâmes dans un cachot pour que les rats le rongent comme il se mourait. De ce cachot, cependant, il réussit à s'évader et il se traîna jusqu'aux catacombes. Là, il mourut sans doute, car la seule façon de sortir des

catacombes qui se trouvent sous Tecuhtli est de retraverser Tecuhtli, or personne dans ce quartier ne le revit jamais. Ses restes ne furent jamais retrouvés, et les gens superstitieux de notre clan jurèrent que son ombre a hanté les cryptes jusqu'à ce jour, gémissant parmi les ossements des morts. Cela fait douze ans que nous avons égorgé tous les partisans de Tolkemec, mais la haine continue à sévir entre Tecuhtli et Xotalanc, et elle durera jusqu'à la mort du dernier homme, de la dernière femme.

» Cela fait cinquante ans que Tecuhtli vola la femme de Xotalanc. Cette haine mortelle a duré un demi-siècle. Je suis né durant cette haine. Tous ceux qui se trouvent dans cette salle, à l'exception de Tascela, sont nés durant cette haine. Nous nous attendons à mourir avec elle.

» Nous sommes une race qui agonise, exactement comme agonisaient les Xuchotlans que nos ancêtres massacrèrent. Au début de la haine, il y avait des centaines d'hommes et de femmes dans chaque faction. À présent, le clan de Tecuhtli ne compte plus que ceux que tu vois devant toi, ainsi que les hommes qui gardent les portes : quarante en tout. Nous ignorons le nombre exact des Xotalancas, mais je doute qu'ils soient beaucoup plus nombreux que nous. Depuis quinze ans, aucun enfant n'est né dans notre clan, et nous n'en avons vu aucun parmi le clan xotalanca.

» Nous nous éteignons lentement, mais avant de disparaître, nous tuerons autant d'hommes de Xotalanc que les dieux le permettront.

Et, avec ses étranges yeux étincelants, Olmec parla longuement de cette haine effroyable, de cette lutte fratricide qui se déroulait dans les salles silencieuses et les couloirs obscurs sous l'éclat des gemmes de feu vertes, sur les sols flamboyants comme les flammes de l'enfer, éclaboussés par un rouge plus sombre encore qui ruisselait des veines tranchées. Au cours de cette longue tuerie avait péri toute une génération. Xotalanc était mort il y avait longtemps, égorgé sur son trône d'ivoire, au cours d'une féroce bataille. Tecuhtli était mort, écorché vif par les Xotalancas fous furieux qui l'avaient capturé.

Sans émotion, Olmec raconta les terribles combats menés dans les couloirs sombres, les embuscades tendues dans les escaliers en colimaçon, les sanglantes tueries. Avec une lueur plus rouge, plus abyssale encore, dans ses yeux sombres, il parla des hommes et des femmes écorchés vifs, mutilés et démembrés, des prisonniers hurlant sous des tortures si horribles que même le sauvage Cimmérien grogna. Il n'était pas étonnant que Techotl soit terrifié à l'idée d'être capturé vivant ! Cependant, il avait continué pour tuer s'il le pouvait, poussé par la haine qui était plus forte que sa peur. Olmec parla encore de

sujets sombres et mystérieux, de magie noire et de nécromancie exercées dans les profondes ténèbres des catacombes, des sinistres créatures surgies de la nuit pour servir d'horribles alliés. Les Xotalancas avaient l'avantage en ce domaine, car c'était dans les catacombes orientales que se trouvaient les ossements des plus grands magiciens des anciens Xuchotlans, avec leurs secrets immémoriaux.

Valeria écoutait avec une fascination morbide. La haine était devenue une force motrice terrible qui poussait les habitants de Xuchotl inexorablement vers leur condamnation et leur extinction. Elle était le but de toutes leurs vies. Ils étaient nés dans la haine, et ils s'attendaient à mourir dans la haine. Ils n'avaient jamais quitté leur château retranché, sauf pour se glisser furtivement dans les Salles du Silence qui s'étendaient entre les forteresses ennemies, pour tuer et être tués. Parfois, ceux qui avaient effectué ces raids revenaient avec des captifs fous de terreur, ou bien de sinistres trophées prouvant leur victoire au combat. Parfois, ils ne revenaient jamais, ou alors sous la forme de membres tranchés, jetés devant les portes de bronze verrouillées. C'était un cauchemar horrible et irréel que vivaient ces gens, coupés du reste du monde, enfermés comme des rats féroces dans la même trappe, se massacrant entre eux au fil des années, se tapissant et rampant, se glissant à travers les couloirs sans soleil, pour mutiler, torturer et tuer.

Pendant qu'Olmec parlait, Valeria sentait les yeux flamboyants de Tascela fixés sur elle. La princesse ne paraissait pas entendre ce qu'Olmec était en train de dire. Son expression, comme il faisait le récit de victoires ou de défaites, ne reflétait aucunement la rage furieuse ou le transport de joie méchante qui alternaient sur le visage des autres Tecuhltlis. La haine, qui était une obsession pour les membres de son clan, semblait vide de sens pour elle. Valeria trouva sa calme indifférence encore plus répugnante que la férocité franchement avouée d'Olmec.

— Et nous ne sommes jamais sortis de la ville, dit Olmec. Depuis cinquante ans, personne n'en est sorti, à l'exception de ces... (À nouveau il s'interrompit.) Même sans le péril des dragons, poursuivait-il, nous qui sommes nés et avons grandi dans cette ville n'oserions pas la quitter. Nous n'avons jamais posé le pied hors de ses murs. Nous ne sommes pas habitués au ciel ouvert et au soleil nu. Non, nous sommes nés dans Xuchotl, et nous mourrons dans Xuchotl.

— Bien, dit Conan, avec votre permission, nous allons tenter notre chance contre les dragons. Cette discorde ne nous regarde pas. Si vous voulez bien nous conduire jusqu'à la porte ouest, nous nous mettrons en route aussitôt.

Les mains de Tascela se joignirent et elle allait dire quelque chose, mais Olmec l'interrompit :

— La nuit va bientôt tomber. Si vous vous risquez dans la plaine de nuit, vous serez certainement dévorés par les dragons.

— Nous avons traversé la plaine la nuit dernière et avons dormi en rase campagne sans en voir un seul, répliqua Conan.

Tascela eut un sourire sans joie.

— Vous n'oserez pas quitter Xuchotl !

Conan regarda dans sa direction avec une animosité instinctive ; elle ne regardait pas vers lui, mais vers la femme qui était à côté de lui.

— Je pense qu'ils oseront, déclara Olmec. Mais, écoutez ceci, Conan et Valeria ! Les dieux ont dû vous envoyer vers nous, afin de jeter la victoire sur les genoux des partisans de Tecuhltli ! Vous êtes des combattants professionnels... pourquoi ne pas vous battre pour nous ? Nous avons des richesses en abondance... les pierres précieuses sont aussi communes pour Xuchotl que les cailloux pour les villes du monde extérieur. Les Xuchotlans en amenèrent certaines de Kosala. Ils en trouvèrent d'autres, comme les pierres de feu, dans les collines à l'est. Aidez-nous à anéantir les Xotalancas, et nous vous donnerons tous les bijoux que vous pourrez emporter.

— Et vous nous aiderez à détruire les dragons ? demanda Valeria. Avec des arcs et des flèches empoisonnées, trente hommes peuvent exterminer tous les dragons de la forêt.

— Oui ! répondit promptement Olmec. Nous avons oublié l'usage de l'arc, durant ces années de luttes au corps à corps, mais nous pouvons réapprendre !

— Qu'en penses-tu ? demanda Valeria à Conan.

— Nous sommes deux vagabonds sans le sou, dit-il avec une grimace. Je peux aussi bien tuer des Xotalancas !

— Alors vous acceptez ? s'écria Olmec, tandis que Tascela laissait éclater sa joie.

— Oui. Et maintenant, si vous nous indiquiez des chambres pour dormir, nous serions reposés dès demain matin pour commencer ce massacre.

Olmec hocha la tête et fit un signe de la main. Techotl et une femme emmenèrent les aventuriers par une porte située à la gauche de l'estrade de jade. Olmec, assis sur son trône, le menton posé sur son poing fermé, les regardait s'éloigner. Ses yeux brûlaient d'une flamme étrange. Tascela se renversa contre le dossier de son trône pour chuchoter quelque chose à Yasala, la servante au visage maussade.

Le couloir n'était pas aussi large que la plupart de ceux qu'ils

avaient parcourus, mais il était très long. La femme s'arrêta, ouvrit une porte et s'effaça pour laisser passer Valeria.

— Attendez un instant, grogna Conan. Où vais-je dormir ?

Techotl désigna une chambre dans le couloir, beaucoup plus loin. Conan hésita et parut vouloir élever une objection, mais Valeria, avec un sourire malicieux, lui ferma la porte au nez. Il grommela quelque chose de peu flatteur sur les femmes en général et s'éloigna à grands pas à la suite de Techotl.

Dans la chambre richement ornée où il allait dormir, il leva les yeux vers les tabatières ressemblant à des meurtrières. Certaines étaient assez larges pour permettre à un homme mince de passer, une fois le verre brisé.

— Pourquoi les Xotalancas ne passent-ils pas par les toits pour s'introduire par ces lucarnes ? demanda-t-il.

— On ne peut pas en briser le verre, répondit Techotl. En outre, il serait trop difficile d'escalader les toits. Ils sont constitués pour la plupart de flèches et de coupoles aux pentes escarpées.

Il donna volontiers d'autres renseignements sur le « château » de Tecuhltli. Comme pour l'ensemble de la ville, il comportait quatre étages, avec des successions de chambres, et des tours qui s'élevaient au-dessus des toits. Chaque étage avait reçu un nom ; et, à vrai dire, les habitants de Xuchotl avaient un nom pour chaque salle, couloir et escalier de la ville, de même que les habitants d'une ville normale donnent un nom aux rues et aux quartiers. Dans Tecuhltli, les quatre étages se nommaient : l'étage de l'Aigle, l'étage du Singe, l'étage du Tigre et l'étage du Serpent, dans l'ordre de cette énumération, l'étage de l'Aigle étant le plus élevé.

— Qui est Tascela ? demanda Conan. La femme d'Olmec ?

Techotl frissonna et jeta un regard furtif autour de lui avant de répondre.

— Non. Elle est... Tascela ! Elle a été l'épouse de Xotalanc... la femme que vola Tecuhltli et qui fut à l'origine de la discorde.

— Que racontes-tu là ? demanda Conan. Cette femme est jeune et belle. Es-tu en train de me dire qu'elle était l'épouse de Xotalanc, il y a cinquante ans de cela ?

— Oui ! Je le jure ! Elle était juste sortie de l'adolescence lorsque les Tlazitlans s'exilèrent du lac Zuad. Ce fut parce que le roi de Stygie désirait l'avoir pour concubine que Xotalanc et son frère se rebellèrent et s'enfuirent dans le désert. C'est une magicienne qui connaît le secret de l'éternelle jeunesse.

— Quel est ce secret ? demanda Conan.

Techotl frissonna à nouveau.

— Ne me demande rien ! J'ai peur d'en parler. C'est trop effroyable, même pour Xuchotl !

Et portant son doigt à ses lèvres, il se glissa hors de la chambre.

4.

Le parfum du lotus noir

Valeria détacha la ceinture qui retenait son épée et la posa avec son arme sur la couche où elle pensait dormir. Les portes étaient pourvues de verrous, et elle demanda où elles conduisaient.

— Elles donnent sur des chambres contiguës, répondit la femme en montrant les portes de droite et de gauche. Celle-ci donne sur un couloir qui conduit à un escalier s'enfonçant dans les catacombes. N'ayez pas peur ; il ne peut rien vous arriver de mal ici.

— Qui a dit que j'avais peur ? dit sèchement Valeria. J'aime bien, tout simplement, savoir dans quel genre de port j'ai jeté l'ancre. Non, je ne désire pas que tu dormes au pied de mon lit. Je n'ai pas l'habitude d'être servie... pas par des femmes, en tout cas. Tu peux te retirer.

Restée seule dans la chambre, la femme pirate tira les verrous de toutes les portes, ôta ses bottes et s'allongea avec volupté sur sa couche. Elle songea à Conan pareillement étendu de l'autre côté du couloir, mais sa vanité féminine la poussa à l'imaginer renfrogné, se jetant sur sa couche solitaire, et elle eut un sourire plein d'une joyeuse malice comme elle se préparait à s'endormir.

Dehors, la nuit était tombée. Dans les salles de Xuchotl, les gemmes de feu vertes brillaient comme des yeux de chat préhistorique. Quelque part au loin, entre les tours sombres, un vent nocturne gémissait comme une âme en peine. À travers les couloirs obscurs, des silhouettes furtives avancèrent sans bruit, semblables à des ombres dépouillées de leur enveloppe terrestre.

Valeria se réveilla brusquement. Sous la sombre flamme émeraude des gemmes de feu, elle vit une forme indistincte penchée sur elle. Un instant, elle eut l'impression que l'apparition faisait partie du rêve qu'elle venait de faire. Elle rêvait qu'elle était étendue sur le lit de la chambre, comme c'était le cas, et qu'au-dessus d'elle s'agitait et se balançait une gigantesque fleur noire, si énorme qu'elle dissimulait le plafond. Son parfum étrange la pénétrait, provoquant en elle une délicieuse et sensuelle langueur qui était à la fois plus et moins que le sommeil. Elle allait sombrer dans les vagues parfumées d'une béatitude infinie lorsque quelque chose avait effleuré son visage.

Aussi peu sensibles que fussent ses sens drogués, ce léger attouchement lui avait fait l'effet d'un choc, la réveillant en sursaut et lui faisant reprendre pleinement connaissance. Ce fut alors qu'elle vit au-dessus d'elle, non pas une fleur géante, mais une femme à la peau brune.

Cette claire perception fut suivie d'une colère et d'une réaction immédiate de sa part. La femme fit volte-face avec agilité, mais avant qu'elle ait pu s'enfuir Valeria s'était levée et lui avait saisi le bras. La femme se débattit comme un chat sauvage pendant un instant, puis elle se calma, dominée par la force supérieure de celle qui la tenait. La pirate lui tordit le bras afin de la voir de face ; lui saisissant le menton de sa main libre elle força la captive à rencontrer son regard. C'était la servante de Tascela, Yasala, la fille au visage maussade.

— Que faisais-tu donc, ainsi penchée sur moi ? Que tiens-tu à la main ?

La femme ne répondit pas, mais chercha à se débarrasser de l'objet. Valeria ramena le bras devant elle, et l'objet tomba à terre... Une étrange fleur noire sur une tige vert de jade, comme une tête de femme, mais toute petite par rapport à la vision exagérée qu'elle en avait eue.

— Le lotus noir ! dit Valeria entre ses dents. La fleur dont le parfum engendre un profond sommeil. Tu voulais me droguer ! Si tu ne m'avais pas accidentellement effleuré le visage de ses pétales, tu y serais parvenue... Pourquoi faisais-tu cela ? Quel jeu joues-tu ?

Yasala garda un silence maussade. Avec un juron Valeria la retourna, la forçant à s'agenouiller, puis elle lui tordit le bras.

— Dis-le-moi, sinon je t'arrache le bras de l'épaule !

Yasala gémit de douleur, mais un farouche mouvement de la tête fut sa seule réponse.

— Chienne !

Valeria la repoussa loin d'elle, la faisant tomber. La pirate regarda la forme prostrée aux yeux flamboyants. La peur et le souvenir des yeux brûlants de Tascela s'agitèrent en elle, réveillant tous ses instincts de tigresse d'autodéfense. Ces gens faisaient partie d'une race décadente ; on pouvait s'attendre à toutes les perversités de leur part. Mais Valeria sentit qu'il y avait autre chose derrière tout ceci, quelque épouvante secrète, plus honteuse encore qu'une dégénérescence ordinaire. La peur et la révolulsion devant cette ville étrange s'emparèrent d'elle. Ces gens n'étaient ni sains d'esprit ni normaux ; elle commença à douter même qu'ils soient vraiment humains. La folie flamboyait dans les yeux de tous les habitants de Xuchotl – tous, sauf ceux, cruels et mystérieux, de Tascela, qui contenaient des secrets et

des mystères plus abyssaux encore que ceux de la folie.

Elle releva la tête et tendit l'oreille. Les couloirs de Xuchotl étaient aussi silencieux que s'il s'était agi d'une ville morte. Les gemmes vertes baignaient la pièce d'une lueur de cauchemar, et les yeux de la femme à terre se levaient vers elle, étincelant étrangement. Un frisson de panique parcourut Valeria, chassant le dernier vestige de clémence de son âme farouche.

— Pourquoi as-tu essayé de me droguer ? murmura-t-elle, saisissant la chevelure noire de la femme, et rejetant sa tête en arrière pour regarder dans ses yeux tristes aux longs cils. C'est Tascela qui t'a envoyée ?

Pas de réponse. Valeria jura méchamment et frappa la femme, d'abord sur une joue, puis sur l'autre. Les coups retentirent à travers la pièce, mais Yasala ne laissa échapper aucun cri.

— Pourquoi ne cries-tu pas ? demanda sauvagement Valeria. As-tu peur que quelqu'un t'entende ? De qui as-tu peur ? Tascela ? Olmec ? Conan ?

Yasala ne répondit rien. Elle se ramassa sur elle-même, observant celle qui l'interrogeait avec des yeux aussi sinistres que ceux d'un basilic. Un silence obstiné excite toujours la colère. Valeria se tourna et confectionna une poignée de lanières en déchirant une tenture proche.

— Espèce de chienne boudeuse ! dit-elle entre ses dents. Je vais te mettre entièrement nue et t'attacher en travers de ce lit, puis te fouetter jusqu'à ce que tu me dises ce que tu faisais ici, et qui t'a envoyée !

Yasala n'émit aucune protestation verbale, et n'offrit non plus aucune résistance, comme Valeria exécutait la première partie de sa menace avec une rage que l'entêtement de sa captive ne faisait qu'augmenter. Un instant, il n'y eut plus aucun autre bruit dans la pièce que le sifflement et le claquement des cordes de soie, fortement tressées, sur la chair nue. Yasala ne pouvait bouger ni ses mains ni ses pieds solidement attachés. Son corps se tordit et frissonna sous le châtiment, sa tête allait d'un côté à l'autre au rythme des coups. Ses dents étaient enfoncées dans sa lèvre inférieure et un filet de sang apparut bientôt comme la punition se poursuivait. Mais elle ne poussa aucun cri.

Les cordes souples faisaient peu de bruit en frappant le corps frémissant de la prisonnière ; on n'entendait que le claquement sec et vif, mais chaque corde laissait un sillon rouge sur la chair brune. Valeria infligeait ce châtiment avec toute la cruauté acquise au cours d'une vie où la souffrance et les tourments étaient quotidiens, et avec

toute la cynique ingéniosité que seule une femme manifeste à l'égard d'une autre femme. Yasala souffrait davantage, physiquement et moralement, que si elle avait été fouettée par des lanières maniées par un homme, même le plus vigoureux.

Ce fut ce cynisme féminin qui finit par avoir raison de Yasala.

Une légère plainte s'échappa de ses lèvres, et Valeria s'arrêta, le bras levé, ramenant en arrière une mèche jaune, et moite.

— Eh bien, es-tu disposée à parler ? demanda-t-elle. Je peux poursuivre ce jeu toute la nuit, s'il le faut !

— Grâce ! murmura la jeune femme. Je vais parler.

Valeria coupa les cordes qui retenaient ses poignets et ses chevilles, et la redressa. Yasala s'affaissa sur la couche, à demi étendue sur sa hanche nue, s'appuyant sur un bras, sa chair meurtrie frissonnant au contact de la couche. Elle tremblait de tous ses membres.

— Du vin ! supplia-t-elle, les lèvres desséchées, indiquant d'une main tremblante un vase d'or sur une table d'ivoire. Laissez-moi boire. La douleur m'a trop affaiblie. Ensuite je vous dirai tout.

Valeria prit le vase, et Yasala se redressa en tremblant pour le recevoir. Elle le saisit et le leva vers ses lèvres... puis en jeta tout le contenu au visage de l'Aquilonienne. Valeria recula, déséquilibrée, essuyant le liquide piquant de ses yeux. À travers un brouillard douloureux, elle vit Yasala s'élancer comme une flèche à travers la pièce, tirer un verrou, ouvrir violemment la porte aux montants de cuivre et se précipiter en courant dans le couloir. La pirate se lança immédiatement à sa poursuite, l'épée tirée et le meurtre dans le cœur.

Mais Yasala avait de l'avance, et elle courait avec la rapidité d'une femme qui vient d'être fouettée et qui se trouve au bord de l'hystérie. Elle disparut à l'angle du couloir, avec plusieurs mètres d'avance sur Valeria, et lorsque celle-ci dépassa cet angle, elle ne vit plus qu'un couloir vide, et à l'autre bout une porte ouverte sur l'obscurité. Une odeur nauséabonde s'en exhalait et Valeria frissonna. Cela devait conduire aux catacombes. Yasala s'était réfugiée auprès des morts.

Au bout, un escalier de pierre disparaissait très vite dans l'obscurité la plus complète. De toute évidence, il s'agissait d'un passage menant directement aux puits de mine qui se trouvaient sous la ville, sans aucun accès aux étages inférieurs. Valeria eut un léger frisson en pensant aux milliers de corps qui gisaient en bas, dans leurs cryptes de pierre, enveloppés dans leurs linceuls qui tombaient en poussière. Elle n'avait pas l'intention de chercher son chemin à tâtons jusqu'en bas de ces marches de pierre. Yasala connaissait certainement

chaque coude et détour de ces tunnels souterrains.

Elle allait faire demi-tour, frustrée et furieuse, lorsqu'un sanglot étouffé monta des ténèbres. Il paraissait venir d'une grande profondeur, cependant les paroles humaines étaient faiblement perceptibles : c'était une voix de femme. « Oh, au secours ! Au secours, au nom de Set ! Ahhh ! » La voix mourut et Valeria crut entendre l'écho d'un ricanement spectral.

Valeria sentit sa chair se hérissier. Qu'était-il arrivé à Yasala en bas, dans cette obscurité profonde ? Il n'y avait aucun doute : c'était bien elle qui avait poussé ce hurlement. Mais quel danger pouvait bien avoir fondu sur elle ? Était-ce un Xotalanca qui rôdait en bas ? Olmec leur avait certifié que les catacombes en dessous de Tecuhltli étaient retranchées du reste de la ville, trop hermétiques pour que leurs ennemis puissent y accéder. De plus, ce ricanement n'avait rien d'humain.

Valeria refit le chemin inverse en courant sans prendre le temps de fermer la porte qui donnait sur cet escalier. De retour dans sa chambre, elle referma la porte et poussa le verrou derrière elle. Elle enfila ses bottes et passa autour de sa taille la ceinture de son épée, déterminée à aller trouver Conan et à l'engager, s'il était encore en vie, à se joindre à elle pour essayer d'échapper à l'emprise de cette ville de démons, à la force de l'épée si nécessaire.

Mais comme elle se dirigeait vers la porte qui donnait sur le corridor, un long hurlement d'agonie retentit à travers les couloirs, puis le bruit sourd d'une charge et un cliquetis bruyant d'épées.

5.

Vingt clous rouges

Deux guerriers étaient étendus nonchalamment dans la salle de garde de l'étage de l'Aigle. Leur attitude, vigilante à l'ordinaire, était négligente. Un assaut mené contre le grand portail de bronze était toujours possible, mais depuis de nombreuses années, une pareille attaque n'avait jamais été tentée par aucun des deux clans.

— Les étrangers sont de puissants alliés, dit le premier. Olmec marchera demain contre l'ennemi, je pense.

Il s'exprimait comme l'aurait fait un soldat à la guerre. Dans le monde miniature de Xuchotl, les deux factions opposées et réduites étaient deux armées, et les couloirs vides entre les places retranchées étaient leur champ de bataille.

L'autre réfléchit un instant.

— Supposons qu'avec leur aide nous exterminions le clan de Xotalanc ? dit-il. Que ferons-nous ensuite, Xatmec ?

— Eh bien, répliqua Xatmec, nous enfoncerons des clous rouges pour tous ceux que nous aurons tués. Quant aux captifs, nous les brûlerons, les écorcherons et les écartèlerons.

— Mais ensuite ? insista l'autre. Une fois que nous les aurons tous anéantis ? Cela ne semblera-t-il pas étrange de ne plus avoir d'adversaires à combattre ? Toute ma vie, je me suis battu contre les Xotalancas, et je les ai haïs. Une fois la discorde terminée, que restera-t-il ?

Xatmec haussa les épaules. Ses pensées n'avaient jamais été plus loin que l'extermination de ses ennemis. Elles ne pouvaient pas aller plus loin.

Soudain les deux hommes se raidirent en entendant un bruit de l'autre côté de la porte.

— À la porte, Xatmec ! siffla celui qui avait parlé en dernier. Je vais regarder à travers l'œil...

Xatmec, l'épée à la main, se pencha contre la porte de bronze, tendant l'oreille pour essayer d'entendre à travers le métal. Son compagnon regarda dans le miroir. Il eut un sursaut étonné. Des hommes étaient massés de l'autre côté de la porte ; des hommes à la mine farouche, à la peau sombre. Ils serraient leurs épées entre leurs

dents... *et leurs doigts étaient enfoncés dans leurs oreilles.* L'un d'eux, qui était coiffé de plumes, avait un jeu de pipeaux qu'il porta à ses lèvres et, alors même que le Tecuhltli allait hurler l'alerte, les pipeaux se mirent à lancer leurs sons stridents.

Le hurlement mourut dans la gorge du garde comme le son aigu et étrange traversait le panneau métallique et atteignait ses oreilles. Xatmec s'appuya contre la porte, comme paralysé. Son visage était celui d'une statue de bois, son expression celle d'un homme qui vient d'entendre une chose horrible. L'autre garde, plus éloigné du son, perçut cependant l'horreur de ce qui était en train de se passer, l'effroyable menace contenue dans cette musique démoniaque. Il sentit les sinistres accords déchirer comme des doigts invisibles les tissus de son cerveau, les imprégnant de sensations inconnues et d'impulsions de démence. Mais, dans un effort à s'arracher l'âme, il rompit le charme et poussa un hurlement aigu d'alerte, d'une voix qu'il ne reconnut pas comme la sienne.

Alors même qu'il criait, la musique se transforma en un son suraigu, insupportable, qui lui fit l'impression d'un couteau enfoncé dans ses tympans. Xatmec hurla sous la douleur poignante et la raison disparut de son visage, comme la flamme éteinte par le vent. Tel un dément, il retira vivement la chaîne, ouvrit violemment le portail et, l'épée levée, se rua vers le corridor extérieur, avant que son compagnon ait pu le retenir. Une douzaine de lames l'abattirent et, enjambant son corps déchiqueté, les Xotalancas envahirent la salle de garde, avec un long hurlement sanguinaire qui se répercuta en échos insolites.

Sa raison chancelant devant le choc de cette scène, le garde survivant bondit pour aller à la rencontre des Xotalancas en brandissant sa lance pointue. L'horreur devant la sorcellerie dont il avait été le témoin fut submergée par la découverte que l'ennemi se trouvait dans Tecuhltli. Et comme la pointe de sa lance fouaillait un ventre à la peau brune, il n'en sut pas davantage, car une épée s'abattit, lui fracassant le crâne, tandis que des guerriers aux yeux cruels se déversaient des chambres dans la salle de garde.

Le hurlement des hommes et le cliquetis de l'acier firent bondir Conan hors de sa couche, tout éveillé, son sabre à large lame à la main. En un instant il avait atteint la porte et l'ouvrit violemment. Il regardait dans le couloir lorsque Techotl s'y précipita, les yeux brillant d'une lueur insensée.

— Les Xotalancas ! hurla-t-il, d'une voix à peine humaine. *Ils ont franchi la porte !*

Conan s'élança dans le couloir, tandis que Valeria sortait de sa

chambre.

— Que se passe-t-il ? lança-t-elle.

— Techotl dit que les Xotalancas ont franchi la porte, lui répondit-il précipitamment. Ce vacarme semble le prouver.

Avec le Tecuhltli sur leurs talons, ils firent irruption dans la salle du trône et se trouvèrent devant une scène qui dépassait les rêves les plus fous de frénésie sanguinaire. Une vingtaine d'hommes et de femmes, chevelures noires flottant, et crânes blancs étincelant sur leurs poitrines, étaient engagés dans une lutte impitoyable avec les habitants de Tecuhltli. Les femmes des deux bords se battaient avec autant de fureur que les hommes, et déjà la salle et le couloir qui y menait étaient jonchés de cadavres.

Olmec, seulement vêtu d'un court pagne, se battait devant son trône, et comme les aventuriers pénétraient dans la salle, Tascela accourut, une épée à la main.

Xatmec et son compagnon étaient morts ; et il n'y avait plus personne pour dire aux Tecuhltlis comment leurs ennemis avaient réussi à pénétrer dans la citadelle. Personne non plus pour dire ce qui avait provoqué cet assaut insensé. Mais les pertes des Xotalancas avaient été plus grandes et leur situation était encore plus désespérée que ne l'avaient estimé les Tecuhltlis. La perte de leur allié à la peau squameuse, la destruction du Crâne Ardent, et la nouvelle, délivrée dans son dernier soupir par un moribond, que de mystérieux alliés à la peau blanche s'étaient joints à leurs ennemis, les avaient poussés à cet acte désespéré, leur insufflant la détermination sauvage de vaincre ou de mourir aujourd'hui.

Les Tecuhltlis, revenus de la surprise première qui les avait refoulés jusqu'à la salle du trône, jonchant le sol de leurs cadavres, se battaient à présent avec une rage aussi désespérée, pendant que les gardiens des portes des étages inférieurs arrivaient précipitamment pour se lancer dans la mêlée. C'était le combat mortel de loups enragés, aveugles, haletants, impitoyables. La houle du combat déferlait d'avant en arrière, allant de la porte jusqu'à l'estrade du trône, les épées tailladaient et s'enfonçaient dans la chair, le sang jaillissait, les pieds s'imprimaient dans le sol rouge, là où des taches plus rouges encore s'étaient formées. Des tables d'ivoire avaient volé en morceaux, des sièges étaient brisés, des tentures de soie lacérées étaient tombées à terre, souillées de sang. C'était le point culminant et sanglant d'un demi-siècle rouge, et tous ceux qui se battaient dans cette salle le sentaient parfaitement.

Mais la conclusion était inévitable. Les Tecuhltlis étaient supérieurs en nombre, presque deux contre un, et ils étaient soutenus

par cette constatation, encouragés par l'entrée dans la mêlée de leurs alliés à la peau claire.

Ceux-ci se jetèrent dans la bagarre, tel un ouragan dévastateur qui s'abat sur un bosquet de jeunes arbres.

Trois Tlazitlans n'étaient pas de force pour tenir tête à Conan et, malgré son poids, il était plus agile sur ses pieds que n'importe lequel d'entre eux. Il se déplaçait à travers la masse confuse et tourbillonnante avec la sûreté et l'action dévastatrice d'un loup gris au milieu d'une bande de roquets impuissants, et il enjambait des formes tordues, laissant un sillage sanglant.

Valeria se battait à ses côtés, le sourire aux lèvres et les yeux flamboyants. Elle était plus forte qu'un homme normal, et de loin plus rapide et plus féroce. Son épée bougeait comme une chose vivante dans sa main. Là où Conan l'emportait par la force pure et la vigueur de ses coups, brisant des lances, fendant des crânes et ouvrant des poitrines jusqu'au sternum, Valeria mettait en œuvre toute une science et une finesse de l'escrime qui éblouissaient et déconcertaient ses adversaires avant de les tuer. Sans cesse, un guerrier, qui levait en l'air sa lourde épée, trouvait la pointe de sa lame enfoncée dans sa jugulaire avant qu'il ait pu frapper. Conan, dominant de sa taille le champ de bataille, allait à grands pas à travers ce bain de sang, frappant à gauche et à droite, mais Valeria se déplaçait avec la légèreté d'une apparition ectoplasmique, changeant constamment de place, et portant des estocades et des revers comme elle virevoltait. Les épées la manquaient à chaque instant. Ses assaillants fendaient l'air de leurs lames, ne rencontrant que le vide, et mouraient avec la pointe de son épée dans le cœur ou dans la gorge, son rire moqueur résonnant à leurs oreilles.

Ni le sexe ni la condition n'étaient pris en considération par les combattants enragés. Les cinq femmes xotalancas gisaient à terre, la gorge ouverte, avant que Conan et Valeria n'entrent dans la mêlée, et si un homme ou une femme s'effondrait sous les pieds qui le piétinaient, il y avait toujours un poignard pour la gorge sans défense, ou un pied sandalé, prompt à écraser le crâne gisant à terre.

D'un mur à l'autre, de porte en porte, déferlait la houle du combat qui se déversait dans les chambres adjacentes. Et bientôt seuls les Tecuhltlis et leurs alliés à la peau blanche restèrent debout dans la grande salle du trône. Les survivants se regardèrent entre eux, pâles et décomposés, comme les survivants du Jour du Jugement Dernier ou de la fin du monde. Les jambes largement écartées, les mains étreignant des épées ébréchées, dégoutantes de sang, les bras ruisselants de sang, ils se regardaient par-dessus les cadavres

déchiquetés des amis ou des ennemis. Ils n'avaient plus assez de souffle pour crier, mais un rugissement bestial et insensé jaillit de leurs lèvres. Ce n'était pas un cri humain de triomphe, mais le hurlement d'une bande de loups enragés marchant fièrement parmi les cadavres de leurs victimes.

Conan saisit le bras de Valeria.

— Tu as reçu un coup d'épée au mollet, grogna-t-il.

Elle baissa les yeux, consciente seulement maintenant d'une vive douleur à la jambe. Sans doute un homme agonisant à terre s'était-il acharné sur elle avec son poignard dans un dernier effort.

— Tu as l'air d'un boucher, quant à toi, dit-elle en riant.

Il fit tomber une averse de sang de ses mains.

— Ce n'est pas mon sang. Oh, une égratignure ici et là. Rien de grave. Mais ce mollet doit être bandé.

Olmec arriva dans cette scène de massacre, tel un vampire avec ses puissantes épaules nues éclaboussées de sang et sa barbe noire souillée et rougie. Ses yeux étaient également rouges, comme le reflet d'une flamme sur les eaux sombres.

— Nous avons gagné, croassa-t-il, l'air fou. C'est la fin de la haine ! Ces chiens de Xotalancas sont tous morts ! Oh, si seulement nous avions un prisonnier, afin de l'écorcher vif ! Cependant, c'est bien agréable de contempler leurs visages morts ! Vingt chiens sont morts ! Vingt clous rouges pour la colonne sombre !

— Vous feriez mieux de vous occuper de vos blessés, grogna Conan en se détournant de lui. Viens par ici, ma fille, fais-moi voir cette jambe.

— Attends ! (Elle se dégagea d'un mouvement impatient. Le feu du combat brûlait encore avec éclat en elle.) Comment savons-nous si tout le clan adverse se trouvait là ? Ils peuvent avoir effectué un raid de leur propre mouvement ?

— Ils n'auraient pas divisé leurs forces pour un tel assaut, dit Olmec, qui secoua la tête pour retrouver un peu de son intelligence. (Sans sa robe pourpre l'homme ressemblait davantage à une repoussante bête de proie qu'à un prince.) Je mettrais ma tête à couper que nous avons exterminé tout le clan. Ils étaient moins nombreux que je ne l'avais cru, et ils devaient se trouver dans une situation désespérée. Mais comment ont-ils réussi à pénétrer dans Tecuhtli ?

Tascela arriva, essuyant son épée sur sa cuisse nue, et à la main un objet qu'elle avait pris sur le corps du chef des Xotalancas à la coiffure de plumes.

— Les flûtes de la folie, dit-elle. Un guerrier m'a dit que Xatmec a

ouvert la grande porte aux Xotalancas et qu'il a été massacré alors qu'ils envahissaient la salle de garde. Ce guerrier venait du couloir intérieur et il eut juste le temps de voir cette scène et d'entendre d'étranges accords musicaux qui le glacèrent jusqu'au fond de l'âme. Tolkemec parlait fréquemment de ces flûtes, que les Xuchotlans affirmaient être cachées quelque part dans les catacombes auprès des ossements de l'ancien magicien qui les avait utilisées de son vivant. D'une manière ou d'une autre, ces chiens de Xotalanc les ont retrouvées et ont appris leur secret.

— Un homme devrait se rendre à Xotalanc pour voir s'il y a encore quelqu'un de vivant là-bas, dit Conan. J'irai si quelqu'un veut bien me servir de guide.

Olmec parcourut du regard les survivants de son clan. Il n'en restait qu'une vingtaine, et parmi ceux-ci, plusieurs gisaient à terre, gémissant. Tascela était la seule des Tecuhltlis qui n'ait reçu aucune blessure. La princesse n'avait pas été touchée bien qu'elle se fût battue aussi sauvagement que les autres.

— Qui veut aller avec Conan à Xotalanc ? demanda Olmec.

Techotl s'avança en boitant. Sa blessure à la cuisse s'était remise à saigner de plus belle, et il avait une autre estafilade en travers de la poitrine.

— J'irai !

— Non, tu ne peux pas venir, s'opposa Conan. Et toi non plus, Valeria. Encore quelques instants, et ta jambe va s'engourdir.

— J'irai, s'offrit spontanément un guerrier qui était en train de nouer un bandeau autour de son avant-bras blessé.

— Très bien, Yanath. Pars avec le Cimmérien. Et toi aussi, Topal. (Olmec désigna un autre homme dont les blessures étaient superficielles.) Mais aidez d'abord à porter les blessés graves sur ces couches où nous pourrons les soigner.

Ce fut fait rapidement. Comme ils se baissaient pour ramasser une femme qui avait été assommée par une massue de guerre, la barbe d'Olmec effleura l'oreille de Topal. Conan eut l'impression que le prince murmurait quelque chose au guerrier, mais il ne pouvait en être certain. Quelques instants plus tard, il emmenait ses compagnons vers le couloir.

Conan jeta un regard derrière lui comme il franchissait la porte, vers ces véritables étales de boucherie où les morts gisaient sur le sol flamboyant, ces membres foncés et maculés de sang, tordus et noués dans des postures violentes, ces visages bruns grimaçant de haine, ces yeux vitreux levés vers les gemmes de feu qui baignaient toute cette horrible scène dans une lumière surnaturelle vert émeraude. Au milieu

des morts s'agitaient les vivants hagards, comme des gens en transe. Conan entendit Olmec appeler une femme et lui ordonner de panser la jambe de Valeria. La pirate, qui commençait déjà à boiter légèrement, suivit la femme dans une chambre contiguë.

Avec circonspection, les deux Tecuhltlis guidèrent Conan le long du couloir, après le portail de bronze, puis à travers l'enfilade de chambres qui brillaient faiblement sous la lumière verte. Ils ne virent personne et n'entendirent aucun bruit. Après qu'ils eurent traversé le Grand Couloir qui séparait en deux la ville, du nord au sud, leur prudence augmenta au fur et à mesure qu'ils approchaient du territoire ennemi. Mais les salles et les couloirs apparaissaient vides à leurs regards, et ils arrivèrent enfin dans un large couloir faiblement éclairé, puis devant une porte de bronze semblable à la porte de l'Aigle de Tecuhltli. Ils la poussèrent et elle s'ouvrit sous leurs doigts. Ils regardèrent craintivement vers les pièces vertes qui se trouvaient au-delà. Depuis cinquante ans, aucun Tecuhltli n'était jamais entré dans ces salles, à l'exception des prisonniers qui marchaient vers une horrible destinée. Entrer dans Xotalanc avait été l'horreur suprême qui pouvait fondre sur l'homme appartenant au château occidental. La terreur de cette éventualité avait hanté leurs rêves depuis leur plus tendre enfance. Pour Yanath et Topal, cette porte de bronze équivalait à la porte de l'enfer.

Ils reculèrent, une horreur irraisonnée dans les yeux, et Conan, les repoussant, entra à grands pas dans Xotalanc.

Ils le suivirent timidement. Comme les deux hommes franchissaient le seuil, ils regardèrent autour d'eux, d'un air égaré. Mais seul leur souffle rapide et précipité troubla le silence.

Ils se trouvaient dans une salle de garde, de forme carrée, identique à celle qui se trouvait à la porte de l'Aigle de Tecuhltli ; et, de la même manière, un couloir partant de celle-ci conduisait à une vaste salle qui était la réplique de la salle du trône d'Olmec.

Conan jeta un coup d'œil dans la salle avec ses tapis, ses divans et ses tentures, et se tint immobile, prêtant une oreille attentive. Il n'entendit aucun bruit, et les chambres donnaient une impression de vide. Il estima qu'il ne restait plus un seul Xotalanca vivant dans Xuchotl.

— Avançons, murmura-t-il, et il se dirigea vers le couloir.

Il ne s'était pas avancé très loin lorsqu'il s'aperçut que seul Yanath l'avait suivi. Il se retourna et aperçut Topal qui se tenait, horrifié, un bras tendu comme pour se défendre d'un péril menaçant, les yeux dilatés, fixés avec une intensité hypnotique sur quelque chose qui sortait de derrière un divan.

— Qu'y a-t-il ?

Puis Conan aperçut ce que Topal regardait fixement et il sentit sa peau se contracter entre ses épaules puissantes. Une tête monstrueuse sortait de derrière le divan, une tête reptilienne, aussi grosse que celle d'un crocodile, avec des crocs recourbés vers le bas, qui avançaient au-dessus de la mâchoire inférieure. Mais la tête pendait mollement, d'une façon anormale, et les horribles yeux étaient vitreux.

Conan regarda derrière le divan. Un grand serpent gisait là, rendu flasque par la mort, mais un serpent comme il n'en avait encore jamais rencontré au cours de sa vie vagabonde. Il présentait la couleur foncée et glaciale des noires profondeurs de la terre et la teinte de sa peau squameuse était indéfinissable, se modifiant suivant l'angle d'où on le regardait. Une grande blessure au cou indiquait clairement de quoi il était mort.

— Le Reptile ! chuchota Yanath.

— C'est la créature que j'ai sabrée dans l'escalier, grogna Conan. Après avoir suivi notre piste jusqu'à la porte de l'Aigle, ce reptile s'est traîné jusqu'ici pour mourir. Comment les Xotalancas arrivaient-ils à donner des ordres à une telle brute ?

Les Tecuhltlis frissonnèrent et agitèrent la tête.

— Ils l'ont fait sortir des sombres tunnels qui se trouvent sous les catacombes. Ils avaient découvert des secrets inconnus de Tecuhltli.

— Bien ! Maintenant il est mort et s'ils en avaient eu d'autres, ils les auraient amenés avec eux pour cet assaut final. Continuons.

Ils le suivirent sur ses talons comme il marchait à grands pas dans le couloir et poussait la porte ouvragée d'argent à l'autre extrémité.

— Si nous ne trouvons personne à cet étage, dit-il, nous descendrons. Nous allons explorer Xotalanc du toit jusqu'aux catacombes. Si Xotalanc est identique à Tecuhltli, toutes les salles et les couloirs doivent être éclairés... par l'enfer, qu'est-ce que !...

Ils étaient entrés dans l'immense salle du trône, parfaitement identique à celle de Tecuhltli. Il y avait là la même estrade de jade et les mêmes sièges d'ivoire, divans et tapis, ainsi que des tapisseries aux murs. Aucune colonne sombre, hérissée de points rouges, ne se dressait derrière l'estrade-trône, mais les preuves de la haine féroce qui divisait les deux clans n'en étaient pas pour autant absentes.

Le long du mur derrière l'estrade, couraient des rayonnages protégés par des glaces. Et sur ces rayonnages, des centaines de têtes, alignées et parfaitement conservées, fixaient de leurs yeux morts les trois hommes abasourdis, comme elles regardaient fixement devant elles... les dieux seuls savaient depuis combien de temps... des mois, des années.

Topal murmura un juron, mais Yanath resta silencieux, la lueur folle grandissant dans ses yeux écarquillés. Le visage de Conan s'assombrit ; il savait que la raison des Tlazitlans ne tenait qu'à un fil.

Soudain Yanath pointa un doigt tremblant vers les horribles dépouilles.

— Voici la tête de mon frère ! murmura-t-il. Et voilà celle du plus jeune frère de mon père ! Et celle-là, au-dessus d'eux, celle du fils aîné de ma sœur !

Brusquement, il se mit à pleurer, les yeux secs, avec des sanglots durs et bruyants qui secouaient tout son corps. Il ne quittait pas les têtes du regard. Ses sanglots se firent plus aigus, se transformèrent en un rire effrayant, suraigu, qui, à son tour, se changea en un hurlement insupportable. Yanath était devenu complètement fou.

Conan posa une main sur son épaule et, comme si cet attouchement avait libéré toute la frénésie de son être, Yanath hurla et se retourna pour frapper le Cimmérien de son épée. Conan para le coup et Topal essaya de saisir le bras de Yanath. Mais le dément l'évita et, les lèvres écumantes, enfonça profondément son épée dans le corps de Topal. Celui-ci s'effondra avec un gémissement et Yanath se mit à tourner sur lui-même pendant un instant, comme un derviche devenu fou, puis il se précipita vers les rayonnages et commença à briser les glaces avec son épée en hurlant des blasphèmes.

Conan bondit derrière lui, essayant de le prendre par surprise et de le désarmer, mais le dément se retourna et porta une estocade vers lui en hurlant comme une âme damnée. Comprenant que le guerrier était devenu fou à jamais, le Cimmérien fit un bond de côté, et comme le maniaque passait près de lui, emporté par son élan, il lui porta un coup qui lui trancha l'os de l'épaule et la poitrine. L'homme tomba mort à côté de sa victime agonisante.

Conan se pencha au-dessus de Topal et vit que l'homme allait rendre son dernier soupir. Il était inutile d'essayer d'étancher le sang qui ruisselait de l'horrible blessure.

— Ton compte est bon, Topal, grogna Conan. Y a-t-il un message pour les tiens ?

— Approche-toi, haleta Topal, et Conan s'exécuta... arrêtant, l'instant suivant, le poignet de Topal prêt à le frapper à la poitrine avec sa dague.

— Crom ! jura Conan. Es-tu devenu fou, toi aussi ?

— Olmec l'a ordonné ! laissa échapper dans un souffle le moribond. J'ignore pourquoi. Comme nous transportions les blessés sur les divans, il me murmura à l'oreille l'ordre de te tuer lorsque nous reviendrions à Tecuhtli.

Et, avec le nom de son clan sur les lèvres, Topal mourut.

Conan fronça les sourcils, intrigué. Toute cette histoire semblait folle. Olmec avait-il perdu la raison, lui aussi ? Tous les Tecuhltlis étaient-ils encore plus fous qu'il ne l'avait pensé ? Avec un haussement d'épaules, il s'éloigna dans le couloir et franchit de nouveau la porte de bronze, laissant les deux Tecuhltlis reposer devant les yeux morts de leurs parents.

Conan n'eut besoin d'aucun guide pour retraverser en sens inverse le labyrinthe qu'ils avaient suivi. Son instinct de la direction le conduisit sans erreur sur le chemin par où ils étaient venus. Il avançait tout aussi prudemment, l'épée à la main, ses yeux scrutant farouchement chaque recoin ou angle obscur ; car c'étaient ses précédents alliés qu'il redoutait à présent, et non les esprits des Xotalancas défunts.

Il avait traversé le Grand Couloir et pénétrait dans les salles qui leur faisaient suite lorsqu'il entendit quelque chose bouger devant lui... quelque chose qui haletait et soufflait, et se déplaçait avec un étrange bruit sourd, comme si cette chose rampait et se cognait contre les murs. Un moment plus tard, Conan aperçut un homme qui rampait sur le sol flamboyant, dans sa direction... un homme dont la lente progression laissait une large tache sanglante sur le sol derrière lui. C'était Techotl, les yeux déjà vitreux ; le sang ruisselait abondamment et coulait entre ses doigts crispés d'une profonde blessure à la poitrine. Il s'aidait de l'autre main pour se soulever et avancer.

— Conan, s'écria-t-il en suffoquant. Conan ! Olmec a enlevé la femme aux cheveux jaunes !

— C'est donc pour cela qu'il avait dit à Topal de me tuer ! murmura Conan en s'agenouillant auprès de l'homme qui allait bientôt mourir, comme son œil expérimenté l'avait tout de suite vu. Olmec n'est pas aussi fou que je le pensais.

Les doigts tâtonnants de Techotl se tendirent vers le bras de Conan. Au cours de sa vie dépourvue d'amour, passée à Tecuhltli, son admiration et son affection pour les étrangers venus du monde extérieur avaient formé une oasis chaleureuse et humaine, qui l'unissait à une humanité qui faisait totalement défaut chez ses pareils, dont les seules émotions étaient la haine, le plaisir et la cruauté sadique.

— J'ai voulu l'en empêcher, gargouilla Techotl, une mousse sanglante coulant de ses lèvres. Mais il m'a frappé à mort. Il croyait m'avoir tué, mais je suis parti en rampant. Ah, Set, combien de temps ai-je rampé ainsi, pataugeant dans mon propre sang ! Prends garde, Conan ! Olmec a pu préparer une embuscade en prévision de ton

retour ! Tue Olmec ! C'est une bête sauvage. Prends Valeria et fuyez tous les deux ! N'ayez crainte de traverser la forêt. Olmec et Tascela ont menti au sujet des dragons. Ils se sont massacrés entre eux, il y a des années de cela, tous, sauf le plus fort. Depuis une douzaine d'années, il ne reste plus qu'un seul dragon. Si tu l'as tué, la forêt ne présente plus aucun danger. C'était le dieu qu'Olmec adorait ; il lui offrait des sacrifices humains, les hommes très âgés ou très jeunes, jetés du haut des remparts. Hâte-toi ! Olmec a emmené Valeria vers la chambre de...

Sa tête retomba en arrière et il mourut avant qu'elle ne vienne toucher le sol.

Conan se redressa d'un bond, ses yeux comme des charbons ardents. Ainsi, c'était là le jeu joué par Olmec, qui s'était d'abord servi des étrangers pour se débarrasser de ses ennemis ! Il aurait dû comprendre que l'esprit de ce dégénéré à la barbe noire tramait une telle manigance.

Le Cimmérien partit vers Tecuhltli en une course éperdue. Il essaya de calculer le nombre de ses précédents alliés. Seuls vingt et un, en comptant Olmec, avaient survécu à cette diabolique bataille dans la salle du trône. Trois étaient morts depuis, ce qui laissait dix-sept ennemis avec qui compter. Dans sa rage, Conan se sentait capable de venir à bout du clan tout entier avec ses mains nues.

Mais la ruse innée chez lui se réveilla pour mettre un frein à sa rage violente. Il se souvint de l'avertissement de Techotl au sujet de l'embuscade. Il était très plausible que le prince ait pris cette précaution, au cas où Topal n'aurait pu exécuter son ordre. Olmec devait s'attendre à ce qu'il revienne par le même chemin que celui qu'il avait pris pour se rendre à Xotalanc.

Conan leva les yeux vers une fenêtre à tabatière sous laquelle il passait juste à cet instant et il aperçut la lueur blafarde des étoiles. Leur éclat n'avait pas encore commencé à pâlir devant l'aube. Les événements de la nuit s'étaient déroulés en un laps de temps relativement court.

Il s'écarta de son trajet initial et descendit un escalier en colimaçon jusqu'à l'étage inférieur. Il ne savait pas où se trouvait la porte qui conduisait à l'intérieur du château, à cet étage, mais il savait qu'il la trouverait. Comment ferait-il pour forcer les verrous, il ne le savait pas non plus ; il supposait que les portes de Tecuhltli devaient toutes être fermées et verrouillées, même s'il n'y avait pas d'autre raison à cela que les habitudes d'un demi-siècle. Mais il n'y avait rien d'autre à faire que d'essayer.

L'épée à la main, il se hâtait sans bruit à travers un dédale de

pièces et de couloirs, tantôt baignés par la lumière verte, tantôt obscurs. Il devait approcher de Tecuhltli lorsqu'un bruit l'arrêta net. Il le reconnut pour ce qu'il était... un être humain essayant de crier à travers un bâillon. Ce cri venait de quelque part devant lui, sur la gauche. Dans ces couloirs silencieux comme la mort, un bruit si léger pouvait parcourir un long chemin.

Conan changea de direction et essaya de trouver l'origine du son qui se répétait. Au seuil d'une porte, il put contempler une scène étrange. Dans la pièce, une charpente de fer, de faible hauteur, semblable à un chevalet de torture, se trouvait au centre ; là était attachée une forme humaine, sur le dos. La tête reposait sur un lit de pointes de fer, déjà rougies par son sang, là où elles avaient transpercé le cuir chevelu. Un dispositif singulier, semblable à un harnais, était fixé autour de sa tête, bien que la lanière de cuir ne protégeât aucunement son crâne des pointes acérées. Ce harnais était relié par une mince chaîne au mécanisme qui maintenait une énorme boule de fer suspendue au-dessus de la poitrine velue du captif. Aussi longtemps que l'homme pourrait rester immobile, la boule de fer resterait à sa place, au-dessus de lui. Mais lorsque la douleur causée par les pointes de fer l'amènerait à lever la tête, la boule descendrait de quelques pouces vers le bas. Peu à peu les muscles de son cou endolori ne pourraient plus supporter la position anormale de sa tête qui retomberait sur les pointes. Il était clair que la boule finirait par le réduire à l'état de pulpe sanglante, lentement et inexorablement. La victime était bâillonnée, et au-dessus du bâillon, ses grands yeux noirs, bovins, roulaient sauvagement en direction de l'homme qui se tenait sur le seuil, dans un silence abasourdi. L'homme sur le chevalet de torture était Olmec, prince de Tecuhltli.

6.

Les yeux de Tascela

— Pourquoi m'avoir amenée dans cette chambre, pour soigner ma jambe ? demanda Valeria. Ne pouviez-vous le faire tout aussi bien dans la salle du trône ?

Elle était assise sur un divan, sa jambe blessée allongée, et la femme tecuhltli venait de lui mettre un bandage de soie. L'épée maculée de sang de Valeria était posée sur le divan à son côté.

Elle parlait d'un ton renfrogné. La femme avait effectué ce travail en silence, avec efficacité, pourtant Valeria n'aimait ni l'attouchement prolongé et caressant de ses doigts délicats ni l'expression de ses yeux.

— Ils ont emmené les blessés dans d'autres chambres, répondit la femme avec la voix douce des femmes tecuhltlis qui, cependant, ne reflétait chez elles aucune douceur ni sérénité.

Quelques instants auparavant, Valeria avait vu cette même femme poignarder une femme xotalanca en pleine poitrine et écraser du talon les globes oculaires d'un blessé xotalanca.

— Ils vont transporter les corps de ceux qui sont morts dans les catacombes, ajouta-t-elle, afin que leurs esprits quittent les salles et demeurent là-bas.

— Croyez-vous aux esprits ? demanda Valeria.

— Je sais que l'esprit de Tolkemec hante les catacombes, répondit-elle avec un frisson. Un jour, je l'ai aperçu alors que j'étais agenouillée dans une crypte auprès des ossements d'une reine morte. Il est passé près de moi, sous la forme d'un vieillard à la barbe blanche, aux cheveux flottants, aux yeux lumineux, flamboyant dans les ténèbres. C'était Tolkemec ; je l'avais vu de son vivant, alors que j'étais encore une enfant, et il avait été torturé.

Sa voix se transforma en un chuchotement timide :

— Olmec peut se moquer de moi, mais je *sais* que l'esprit de Tolkemec demeure dans les catacombes ! Ils disent que ce sont les rats qui rongent la chair sur les os de ceux qui viennent de mourir... mais les esprits mangent la chair. Qui sait ce que...

Elle leva vivement les yeux comme une ombre se projetait sur la couche. Valeria leva la tête et aperçut Olmec qui la contemplait. Le prince avait nettoyé ses mains, son torse et sa barbe du sang qui les

avait maculés, mais il n'avait pas revêtu sa robe, et son grand corps et ses membres velus, à la peau brune, accentuaient l'impression de force bestiale que dégageait sa nature. Ses yeux sombres brûlaient d'un feu plus élémentaire encore, et ses doigts tremblaient légèrement comme ils tiraient sur son épaisse barbe noire.

Il regarda fixement la femme, et elle se leva pour se glisser hors de la pièce. Comme elle franchissait la porte, elle jeta un regard à Valeria par-dessus son épaule, un regard plein d'une dérision cynique et d'une obscène moquerie.

— Elle a mal travaillé, critiqua le prince, en s'approchant du divan et en se penchant sur le pansement. Laissez-moi regarder...

Avec une rapidité surprenante pour un homme de sa corpulence, il s'empara brusquement de l'épée et la jeta à travers la pièce. Son geste suivant fut de la prendre dans ses énormes bras.

Aussi rapide et inattendu que soit ce geste, elle lui répondit presque aussi rapidement ; sa dague apparut dans sa main et elle lui porta un coup mortel à la gorge. Plus par chance que par adresse, il réussit à lui saisir le poignet, et alors commença un sauvage corps à corps. Elle se battait contre lui avec ses poings, ses pieds, ses genoux, ses ongles et ses dents, de toute l'énergie de son corps splendide et avec toute la science du combat qu'elle avait acquise au cours de ses années de vagabondage et de luttes, sur terre comme sur mer. Cela ne lui servit à rien contre la force brutale. Elle perdit sa dague dès le début du corps à corps, et en conséquence se trouva impuissante à infliger une défaite à son gigantesque agresseur.

La flamme dans ses yeux étrangement sombres ne s'altérait pas, et leur expression emplissait Valeria de rage, battue en brèche par le sourire sardonique qui semblait gravé sur la bouche lippue. Ces yeux et ce sourire contenaient tout le cynisme cruel sous-jacent, prêt à exploser, d'une race corrompue et dégénérée, et pour la première fois de sa vie, Valeria eut peur en face d'un homme. C'était comme si elle luttait contre une prodigieuse force élémentaire. Ses bras de fer annihilèrent les efforts de la jeune femme avec une aisance qui l'emplissait de terreur. Il semblait immunisé contre tout mal qu'elle pourrait lui faire. Une seule fois, lorsqu'elle enfonça sauvagement ses dents blanches dans le poignet, faisant jaillir son sang, il eut une réaction. Et ce fut pour lui assener une claque brutale sur la joue, de sa paume ouverte, si fort que des étoiles jaillirent devant ses yeux et que sa tête roula sur ses épaules.

Sa chemise avait été déchirée durant la lutte, et avec une cruauté cynique, il frotta sa barbe contre ses seins nus, faisant apparaître le sang sur la peau claire, lui arrachant un cri de douleur et de colère

outragée. Sa résistance convulsive fut inutile, elle fut écrasée contre la couche, désarmée et haletante, ses yeux levés vers lui, brillant comme les yeux d'une tigresse prise au piège.

Un moment plus tard, il sortait en courant de la chambre, la portant dans ses bras. Elle n'offrait plus de résistance, mais la lueur de ses yeux montrait qu'elle ne se tenait pas pour battue, moralement du moins. Elle n'avait pas essayé de crier. Elle savait que Conan ne se trouvait pas à portée de voix, et il ne lui vint pas à l'esprit qu'un habitant de Tecuhtli oserait s'opposer à son prince. Mais elle remarqua qu'Olmec avançait furtivement, comme pour surprendre un bruit éventuel de poursuite, et il ne retournait pas vers la salle du trône. La portant toujours dans ses bras, il franchit une porte, traversa une autre pièce et se mit à longer un couloir.

Persuadée que quelqu'un pourrait s'opposer à son enlèvement, elle rejeta sa tête en arrière et hurla.

Elle en fut récompensée par un soufflet qui l'assomma à moitié, et Olmec pressa le pas.

Mais son cri s'était répercuté dans le couloir et, tournant la tête, Valeria, malgré les étoiles et les larmes qui l'aveuglaient en partie, vit Techotl courir derrière eux en boitant.

Olmec se retourna en montrant les dents et mit la jeune femme dans une position inconfortable et assurément indigne d'elle, en la prenant sous un de ses énormes bras, comme une enfant, bien qu'elle se tordît et se débattît en vain.

— Olmec ! protesta Techotl. Tu ne peux pas être un tel chien pour oser faire une telle chose ! Cette femme appartient à Conan ! Elle nous a aidés à exterminer les Xotalancas, et...

Sans un mot, Olmec serra sa main restée libre et de son énorme poing étendit le guerrier blessé sans connaissance à ses pieds. Se penchant, et aucunement gêné par les ruades et les imprécations de sa captive, il tira de son fourreau l'épée de Techotl et lui transperça la poitrine. Puis jetant l'arme, il s'enfuit dans le couloir, sans voir le visage brun d'une femme qui l'épiait, prudemment cachée derrière une tenture. Bientôt Techotl se mit à gémir et à remuer, puis, se relevant avec difficulté, il s'éloigna en chancelant comme un homme ivre en criant le nom de Conan.

Olmec descendit un escalier d'ivoire en colimaçon. Il longea plusieurs couloirs et s'arrêta enfin dans une vaste pièce dont les portes étaient voilées de lourdes tentures, à l'exception d'une seule... une puissante porte de bronze semblable à la porte de l'Aigle, à l'étage supérieur.

Il la désigna du doigt :

— C'est l'une des portes extérieures de Tecuhtli. Pour la première fois depuis cinquante ans elle n'est pas gardée. Nous n'avons plus besoin de gardes à présent, car Xotalanc n'est plus.

— Tu peux remercier Conan et moi-même pour cela, sale chien sanguinaire ! ironisa Valeria, tremblante de rage et de honte devant son impuissance physique. Tu n'es qu'un chien perfide ! Et Conan te tranchera la gorge pour cela !

Olmec ne se fatigua même pas à dire que pour lui la gorge de Conan avait déjà été tranchée, selon l'ordre qu'il avait donné à voix basse. Il était par trop cynique pour s'intéresser aux pensées et aux opinions des autres. Ses yeux brillants comme une flamme dévoraient les étendues de chair blanche et pure généreusement découvertes, là où la chemise et les culottes avaient été déchirées au cours de la lutte.

— Oublie Conan, dit-il d'une voix épaisse. Olmec est le seigneur de Xuchotl. Xotalanc n'est plus. Nous n'avons plus besoin de nous battre. Nous passerons notre temps, à boire et à nous aimer. Et d'abord nous allons boire !

Il s'assit sur une table d'ivoire et l'installa sur ses genoux, tel un satyre à la peau sombre tenant une blanche nymphe dans ses bras. Négligeant ses jurons qui ne ressemblaient en rien au parler d'une nymphe, il la réduisit à l'impuissance en passant un bras puissant autour de sa taille, pendant qu'il tendait l'autre au-dessus de la table pour s'emparer d'un vase de vin.

— Bois ! ordonna-t-il, le portant à ses lèvres.

Comme elle détournait la tête, le liquide se renversa, piquant ses lèvres et éclaboussant ses seins nus.

— Ton invitée ne semble guère apprécier ton vin, Olmec, fit une voix froide et sardonique.

Olmec se raidit ; la peur apparut dans ses yeux flamboyants. Lentement, il tourna sa lourde tête et fixa Tascela qui se tenait négligemment appuyée contre le chambranle de la porte tendue de rideaux, une main sur sa hanche lisse. Valeria se débattit contre l'étreinte d'acier, et lorsqu'elle rencontra le regard brûlant de Tascela, un frisson glacé parcourut son dos. Des sentiments nouveaux submergèrent l'âme fière de Valeria cette nuit-là. Elle avait récemment appris à avoir peur d'un homme ; maintenant elle savait ce que c'était que d'avoir peur d'une femme.

Olmec restait assis ; immobile, une pâleur grisâtre apparut sur sa peau basanée. Tascela sortit son autre main de derrière son dos et montra un petit récipient en or.

— J'ai eu peur qu'elle n'aime pas ton vin, Olmec, ronronna la princesse. Aussi, j'ai apporté le mien, celui que j'ai emmené avec moi,

il y a longtemps de cela, en quittant les rives du lac Zuad... tu me comprends, Olmec ?

Des gouttes de sueur apparurent brusquement sur le front d'Olmec. Ses muscles se relâchèrent et Valeria se dégagea, mettant la table entre eux deux. Mais bien que la raison lui conseillât de se précipiter hors de la pièce, une certaine fascination, qu'elle n'arrivait pas à comprendre, la forçait à rester là, figée, à observer la scène.

Tascela s'avança vers le prince assis, d'une démarche souple et ondulante, qui était une moquerie en soi. Sa voix était douce, odieusement caressante, mais ses yeux étincelaient. Ses doigts délicats caressèrent doucement la barbe.

— Tu es égoïste, Olmec, dit-elle d'une voix langoureuse. Tu voulais garder ta belle invitée pour toi tout seul, alors que tu savais que je désirais la recevoir chez moi. Tu es très fautif, Olmec !

Le masque tomba pendant un instant ; ses yeux étincelèrent, son visage se tordit et, faisant montre d'une force effrayante, sa main se referma sur la barbe et en arracha une pleine poignée. Cette force anormale était cependant moins terrifiante que la fugitive révélation de la rage démoniaque sous cette apparence aimable.

Olmec se dégagea d'une secousse avec un rugissement et il se mit debout, se balançant comme un ours, ses énormes mains se nouant et se dénouant.

— Chienne ! (Sa voix grondante retentit à travers la pièce.) Sorcière ! Diablesse ! Tecuhtli aurait dû t'égorger, il y a cinquante ans ! Va-t'en ! Je t'ai suffisamment supportée ! Cette fille à la peau blanche m'appartient ! Va-t'en d'ici avant que je te tue !

La princesse éclata de rire et frappa les sillons sanglants de son visage. Son rire était plus dur que le son du silex frappant l'acier.

— Autrefois, tu tenais un autre langage, Olmec, railla-t-elle. Autrefois, dans ta jeunesse, tu me disais des paroles d'amour. Oui, autrefois, il y a des années de cela, tu étais mon amant, et parce que tu m'aimais, tu dormais dans mes bras, sous le lotus enchanté... et ainsi tu plaçais entre mes mains les chaînes qui faisaient de toi mon esclave. Tu sais que tu ne peux pas me résister. Tu sais qu'il me suffit de te fixer dans les yeux, avec la force occulte que m'enseigne un prêtre de Stygie, voilà bien longtemps, pour que tu sois impuissant. Te souviens-tu des nuits passées sous le noir lotus qui frémissait au-dessus de nous, sans être agité par aucune brise terrestre ? Respires-tu à nouveau les parfums qui ne sont pas de cette terre, et qui se glissent et s'élèvent autour de toi comme un nuage pour t'asservir ? Tu ne peux pas lutter contre moi. Tu es mon esclave comme tu le fus ces nuits-là... comme tu le resteras aussi longtemps que tu vivras, Olmec de

Xuchotl !

Sa voix avait diminué, réduite à un murmure semblable au clapotis d'un ruisseau s'écoulant à travers la nuit éclairée par les étoiles. Elle s'approcha du prince et tendit ses longs doigts effilés sur la poitrine immense. Les yeux devinrent vitreux, les grandes mains retombèrent mollement.

Avec un sourire de malice cruelle, Tascela leva la coupe et la porta aux lèvres de l'homme.

— Bois !

Machinalement le prince obéit. Et à l'instant même l'éclat de ses yeux redevint normal et ils furent submergés par la rage, la raison et une peur terrible. Sa bouche s'ouvrit, mais aucun son n'en sortit. Pendant un instant, il tituba sur ses genoux hésitants, puis il s'effondra lourdement à terre en une masse inerte.

Cette chute sortit Valeria de sa paralysie. Elle bondit vers la porte, mais d'un mouvement qui en aurait remontré à une panthère, Tascela la devança. Valeria la frappa de son poing fermé, et toute la vigueur de son corps souple se trouvait derrière ce coup. Il aurait étendu à terre un homme sans connaissance. Mais d'une légère torsion du buste, Tascela l'évita et saisit le poignet de la pirate. L'instant d'après, la main gauche de Valeria était emprisonnée et, serrant ses deux poignets d'une seule main, Tascela les attacha tranquillement avec une corde qu'elle avait tirée de sa ceinture. Valeria croyait avoir subi l'humiliation extrême, plus tôt dans la nuit, mais sa honte d'avoir été maltraitée par Olmec n'était rien en comparaison des sentiments qu'elle éprouvait maintenant et qui secouaient sa fine silhouette. Valeria avait toujours eu tendance à mépriser les personnes de son sexe ; et il était accablant pour elle de se trouver en face d'une autre femme qui pouvait la manier comme un enfant. Elle n'offrit pratiquement aucune résistance lorsque Tascela la poussa dans un fauteuil et, tirant ses poignets liés, les attacha au bas du fauteuil, entre ses genoux.

Enjambant négligemment Olmec, Tascela se dirigea vers la porte de bronze et tira le verrou, puis elle l'ouvrit violemment, révélant un couloir de l'autre côté.

— Dans ce couloir, fit-elle, s'adressant à sa prisonnière pour la première fois, il y a une porte donnant sur une pièce qui, dans le temps, servait de chambre des tortures. Lorsque nous nous retirâmes à l'intérieur de Tecuhltli, nous emportâmes avec nous la plupart des instruments qui s'y trouvaient, mais il y avait un appareil trop lourd pour être déplacé. Il est toujours en parfait état de marche. Je pense qu'il convient au moment présent.

Une flamme de terreur grandit dans les yeux d'Olmec. Tascela revint vers lui rapidement, se pencha et le saisit par les cheveux.

— Il n'est paralysé que temporairement, remarqua-t-elle sur le ton de la conversation. Il peut entendre, penser et souffrir... oui, il peut parfaitement souffrir même !

Après cette sinistre observation, elle se dirigea vers la porte, en tirant le corps gigantesque avec une facilité qui fit s'écrouler les yeux de la pirate. Elle disparut bientôt avec son captif dans une pièce qui s'ouvrait un peu plus loin, d'où, peu après, monta le cliquetis de chaînes d'acier.

Valeria jura et se débattit en vain. Avec ses jambes attachées au fauteuil, les cordes qui l'immobilisaient étaient apparemment indéfaçables.

Tascela revint bientôt, seule ; derrière elle un gémissement étouffé parvint de la chambre. Elle referma la porte mais ne la verrouilla pas. Tascela avait dépassé le stade des habitudes, tout comme elle avait franchi la frontière normale et humaine des autres instincts et émotions.

Valeria resta silencieuse, regardant la femme qui tenait son sort entre ses mains délicates.

Tascela saisit les cheveux blonds de Valeria et força sa tête à se rejeter en arrière, abaissant un regard impersonnel sur son visage. Mais l'éclat de ses yeux noirs n'avait rien d'impersonnel.

— Je t'ai choisie pour un grand honneur, dit-elle. Tu vas rendre sa jeunesse à Tascela. Oh, tu ouvres de grands yeux en entendant cela ! Mon corps a l'apparence de la jeunesse, mais à travers mes veines se glisse le froid de la vieillesse proche, comme je l'ai déjà ressenti un millier de fois auparavant. Je suis vieille, si vieille que je ne me souviens même plus de mon enfance. Mais, jadis, j'ai été une jeune fille, et un prêtre de Stygie m'aima et me révéla le secret de l'immortalité et de la jeunesse éternelle. Il est mort... aidé par un certain poison. Mais j'ai continué à vivre dans mon palais, sur les rives du lac Zuad et les années ne m'atteignaient pas. Un roi de Stygie me désira enfin, et mon peuple se révolta et m'emmena dans ce pays. Olmec m'a appelée princesse. Mais je ne suis pas de sang royal. Je suis plus grande qu'une princesse. Je suis Tascela, qui va retrouver sa jeunesse grâce à ta propre jeunesse éclatante.

La langue de Valeria se colla à son palais. Elle sentait qu'elle se trouvait devant un mystère plus noir encore que la dégénérescence à laquelle elle s'était attendue.

Tascela détacha les poignets de l'Aquilonienne et la fit se mettre debout. Et ce n'était pas la peur devant la force singulière qui se

dissimulait chez la princesse qui faisait de Valeria une captive impuissante et tremblante entre ses mains. Non, c'étaient les yeux brûlants, magnétiques, terribles, de Tascela.

7.

Celui qui venait des ténèbres

— Eh bien ! je suis un Kushite !

Conan abaissa les yeux vers l'homme sur le chevalet de fer.

— Que fais-tu donc sur cette machine ?

Des sons incohérents s'élevèrent, étouffés par le bâillon. Conan se pencha pour le retirer, provoquant un beuglement terrifié chez le prisonnier ; car son geste avait fait brusquement descendre la boule de fer jusqu'à toucher presque sa large poitrine.

— Fais attention, pour l'amour de Set ! implora Olmec.

— Pour quelle raison ? demanda Conan. Crois-tu donc que je me soucie de ce qui peut t'arriver ? Je souhaiterais seulement avoir le temps de m'attarder ici et de regarder cette machine de fer te broyer les intestins. Mais je suis pressé. Où est Valeria ?

— Détache-moi ! le pressa Olmec. Je te dirai tout ce que tu veux !

— Dis-le-moi d'abord.

— Jamais !

Les puissantes mâchoires du prince se serrèrent obstinément.

— Très bien. (Conan s'assit sur un siège avoisinant.) Je la trouverai tout seul, après que tu auras été réduit en bouillie. Je crois pouvoir accélérer le processus en fouaillant le pourtour de ton oreille avec la pointe de mon épée, ajouta-t-il en tendant son arme pour faire un essai.

— Attends ! (Les mots sortirent précipitamment des lèvres cendreuse du prisonnier.) Tascela me l'a enlevée. Je n'ai jamais été autre chose qu'une marionnette entre les mains de Tascela.

— Tascela ? renifla Conan, et il cracha. Comment, cette obscène...

— Non, non ! s'exclama Olmec. C'est pire que ce que tu crois. Tascela est très vieille... vieille de siècles innombrables. Elle retrouve sa jeunesse et une vie nouvelle en sacrifiant de belles jeunes femmes. C'est l'une des raisons qui ont réduit le clan à sa condition présente. Elle va arracher l'essence de la vie de Valeria pour la faire passer dans son propre corps et renaître à une vigueur et à une beauté nouvelles.

— Les portes sont-elles verrouillées ? demanda Conan en tapotant le tranchant de sa lame.

— Oui ! Mais je connais le moyen d'entrer dans Tecuhtli. Nous sommes les seuls, Tascela et moi-même, à le connaître, et elle me croit réduit à l'impuissance, et toi éborgné. Libère-moi et je te jure que je t'aiderai à sauver Valeria. Sans mon aide, tu ne pourras jamais pénétrer dans Tecuhtli, car même si tu me torturais dans le but de me faire avouer ce secret, tu ne pourrais pas le mettre à profit. Détache-moi et nous entrerons secrètement dans Tecuhtli et nous tuerons Tascela avant qu'elle puisse mettre en œuvre sa magie... nous fixer de son regard. Un poignard lancé par-derrrière fera l'affaire. J'aurais dû la tuer il y a longtemps de cela, mais je craignais que, sans son aide, les Xotalancas ne l'emportent sur nous. Elle avait également besoin de mon aide ; c'est l'unique raison pour laquelle elle m'a laissé vivre si longtemps. À présent, nous n'avons plus besoin l'un de l'autre, et par conséquent l'un de nous deux doit mourir. Je jure que lorsque nous aurons éborgné cette sorcière, toi et Valeria pourrez partir en toute liberté. Mon peuple m'obéira si Tascela meurt.

Conan se pencha et trancha les liens qui retenaient le prince. Olmec se glissa avec précaution de dessous la grosse boule et se releva, secouant sa tête comme un taureau et grommelant des imprécations, comme il palpa son crâne lacéré. Se tenant ainsi épaule contre épaule, les deux hommes donnaient une formidable image de force primitive. Olmec était aussi grand que Conan, et plus puissant ; mais il y avait quelque chose de repoussant chez le Tlazitlan, quelque chose d'abyssal et de monstrueux qui contrastait défavorablement avec la rudesse compacte du Cimmérien. Conan avait enlevé les restes de sa chemise en lambeaux, imbibée de sang, et il se dressait ainsi avec sa remarquable et impressionnante charpente musclée. Ses puissantes épaules étaient aussi larges que celles d'Olmec, mais plus fines. Son immense poitrine décrivait une courbe encore plus impressionnante qui se terminait sur un ventre plat et dur qui faisait défaut à Olmec, quelque peu obèse. Il aurait pu être l'image même de la force primitive, sculptée dans le bronze. Olmec était plus brun, mais ce n'était pas l'effet du soleil. Si Conan était une figure sortie de l'aube des temps, Olmec était une forme sombre et lourde, sortie des ténèbres précédant l'aube des temps.

— Conduis-moi, ordonna Conan. Et reste devant moi. Je ne te fais guère confiance et je suis capable de terrasser un taureau en le prenant par la queue.

Le précédant, Olmec s'avança d'un pas raide, sa main se contractant légèrement comme il touchait sa barbe arrachée.

Olmec ne conduisit pas Conan vers la porte de bronze que le prince supposait avoir été verrouillée par Tascela, mais dans une

certaine salle qui se trouvait en bordure de Tecuhltli.

— Ce secret a été gardé pendant un demi-siècle, dit-il. Même notre propre clan n'en avait pas connaissance, et les Xotalancas ne l'ont jamais appris. C'est Tecuhltli lui-même qui fit construire ce passage secret ; après quoi, il fit égorger les esclaves qui avaient fait ce travail, car il redoutait de se voir chasser un jour de son royaume, la passion de Tascela pour lui s'étant vite transformée en haine. Mais elle découvrit le secret et lui ferma la porte secrète au nez, un jour qu'il revenait précipitamment d'un raid malheureux, et les Xotalancas le capturèrent et l'écorchèrent vif. Cependant, un jour que je l'espionnais, je la vis entrer dans Tecuhltli par ce chemin, et j'appris ainsi le secret.

Il appuya sur un ornement doré dans le mur et un panneau s'ouvrit, découvrant un escalier d'ivoire qui montait.

— Cet escalier est construit dans le mur, dit Olmec. Il conduit à une tour située au-dessus du toit, et, de celle-ci, d'autres escaliers descendent en serpentant vers les différentes salles. Dépêchons-nous !

— Après toi, camarade, lui renvoya Conan, sarcastique en agitant son épée à large lame.

Olmec haussa les épaules et commença à monter les marches. Conan le suivait de près, et la porte se referma derrière eux. Tout en haut, une grappe de gemmes de feu faisait de l'escalier un puits éclairé par des yeux de dragons au sombre éclat.

Ils montèrent un certain nombre de marches et Conan estima qu'ils se trouvaient au-dessus du quatrième. Alors, ils débouchèrent dans une tour cylindrique. Dans la voûte en forme de coupole étaient enchâssées les grappes de gemmes de feu qui éclairaient l'escalier. À travers des fenêtres aux barreaux d'or, et aux panneaux de cristal, les premières fenêtres qu'il voyait dans Xuchotl, Conan eut un bref aperçu de flèches élevées, de coupoles et de tours, se profilant entre les étoiles. Il voyait les toits de Xuchotl.

Sans regarder par les fenêtres, Olmec s'engagea rapidement dans l'un des nombreux escaliers qui descendaient de la tour. Très vite, cet escalier se changea en un couloir étroit qui serpentait d'une manière tortueuse sur une certaine distance. Il s'arrêtait devant un escalier escarpé qui menait vers le bas. Là Olmec s'arrêta.

S'élevant d'en bas, assourdi, mais aisément reconnaissable, jaillit un hurlement de femme, exprimant l'épouvante, la rage et la honte. Conan reconnut la voix de Valeria.

Distract par une rage soudaine, Conan, se demandant quel péril pouvait arracher un hurlement si perçant des lèvres de Valeria la téméraire, ne fit plus attention à Olmec. Il le dépassa et se précipita au

bas des marches. Son instinct le fit se retourner cependant, juste comme Olmec le frappait de son énorme poing comme avec un maillet. Le coup, féroce et silencieux, visait la nuque de Conan. Mais le Cimmérien se retourna à temps pour recevoir le coup de poing sur le dos. Le choc aurait rompu net les vertèbres d'un homme autre que lui. Conan chancela, lâcha son épée, inutile dans un tel corps à corps, et agrippa le bras tendu d'Olmec, entraînant le prince dans sa chute. Ils tombèrent au bas des marches, accrochés en un tourbillon de membres, de têtes et de corps. Et comme ils tombaient, les doigts de fer de Conan trouvèrent la gorge de taureau d'Olmec et se refermèrent sur elle.

Le corps et l'épaule du barbare étaient engourdis à la suite du coup, véritable marteau d'enclume, assené par le poing énorme d'Olmec, propulsé par le puissant avant-bras, l'épais triceps et la large épaule. Mais cela n'affecta nullement sa férocité. Comme un bouledogue, il s'accrocha farouchement, secoué, battu, heurtant à plusieurs reprises les marches dans cette chute, jusqu'à ce qu'ils roulent tous deux contre une porte aux panneaux d'ivoire, tout en bas, avec une telle force qu'ils la firent voler en éclats et passèrent à travers les débris. Mais Olmec était déjà mort, car les doigts de fer de Conan avaient brisé son cou et achevé le cours de sa vie alors même qu'ils tombaient au bas des marches.

Conan se releva en secouant les éclats de bois de ses puissantes épaules et en essuyant le sang et la poussière de ses yeux.

Il se trouvait dans la grande salle du trône. Quinze personnes se trouvaient dans cette salle. La première qu'il vit fut Valeria. Un curieux autel noir s'élevait devant l'estrade du trône. Disposées autour de celui-ci, sept bougies noires dans des chandeliers d'or envoyaient de lourdes spirales de fumée verte et épaisse, au parfum incommodant. Les volutes se rejoignaient près de la voûte, formant un nuage, une arche de fumée. Sur cet autel était étendue Valeria, entièrement nue, sa chair blanche étincelante formant un contraste violent avec la pierre d'ébène luisante. Elle n'était pas attachée mais complètement allongée sur le dos, ses bras tendus en arrière de sa tête dans toute leur longueur. À une extrémité de l'autel était agenouillé un jeune homme qui tenait fermement ses poignets. Une jeune femme était agenouillée en face, maintenant ses chevilles. De cette façon, elle ne pouvait ni bouger ni se redresser.

Onze hommes et femmes de Tecuhltli, agenouillés en un demi-cercle silencieux, observaient la scène avec des yeux brûlants et lubriques.

Tascela était accoudée nonchalamment au trône d'ivoire. Des

coupes de bronze contenant des encens lançaient leurs volutes autour d'elle ; les mèches de fumée se tordaient autour de ses membres nus, la caressant comme des doigts. Elle ne pouvait rester en place ; elle se mouvait avec un voluptueux abandon, comme si elle éprouvait du plaisir au contact de l'ivoire lisse sur sa chair nue.

Le vacarme de la porte volant en éclats sous le choc des corps ne modifia pas la scène. Les hommes et les femmes agenouillés tournèrent simplement la tête vers le corps de leur prince et l'homme qui se relevait parmi les vestiges de la porte, puis ils regardèrent à nouveau avidement la forme blanche qui se tordait sur l'autel noir. Tascela le regarda insolemment et se renversa sur son siège avec un rire moqueur.

— Chienne !

Conan vit rouge. Ses mains se joignirent, tel un marteau d'acier, comme il avançait vers elle. Au premier pas qu'il fit, il se produisit un cliquetis et l'acier mordit sauvagement sa jambe. Il chancela et faillit tomber, entravé dans sa marche rapide. Les mâchoires d'un piège d'acier s'étaient refermées sur sa jambe ; les dents s'enfoncèrent profondément. Seuls les muscles saillants de son mollet empêchèrent l'os de se briser. L'abominable piège avait jailli sans prévenir du sol aux dalles flamboyantes. Il voyait les fentes, à présent, entre les dalles, là où les griffes d'acier étaient parfaitement dissimulées.

— Imbécile ! dit Tascela en éclatant de rire. Pensais-tu que je ne me tiendrais pas sur mes gardes, dans l'hypothèse de ton retour ? Toutes les portes donnant accès à cette salle sont protégées par de tels pièges. Tiens-toi bien tranquille à présent et regarde pendant que je m'occupe du sort de ta belle amie ! Ensuite je statuerai sur le tien.

La main de Conan se porta instinctivement à son ceinturon, mais elle ne rencontra qu'un fourreau vide. Son épée se trouvait sur les marches derrière lui. Son poignard était resté là-bas dans la forêt, à l'endroit où le dragon l'avait arraché de sa gueule. Les dents d'acier enfoncées dans sa jambe étaient comme des charbons ardents, mais la douleur n'était pas aussi sauvage que la rage qui tempêtait en lui. Il était pris au piège, comme un loup. S'il avait eu son épée, il se serait tranché la jambe et aurait rampé sur le sol pour égorger Tascela. Les yeux de Valeria se tournaient vers lui en un appel muet et sa propre impuissance envoyait des ondes rouges de folie à travers son cerveau.

Se laissant tomber sur son genou libre, il essaya de glisser ses doigts entre les mâchoires du piège pour les écarter avec sa seule force. Du sang apparut de dessous ses ongles, mais les mâchoires restèrent serrées autour de sa jambe, formant un cercle dont les segments se joignaient parfaitement, de sorte qu'il n'y avait aucun

espace entre sa chair déchirée et les dents d'acier. La vue du corps nu de Valeria attisa le feu de sa rage.

Sans lui prêter attention, Tascela se redressa d'une façon languissante sur son siège. Elle parcourut du regard les rangs de ses sujets et demanda :

— Où sont Xamec, Zlanath et Tachic ?

— Ils ne sont pas remontés des catacombes, princesse, répondit un homme. Comme nous tous, ils ont porté les corps des morts dans les cryptes, mais ils ne sont pas revenus. Peut-être ont-ils été surpris par le fantôme de Tolkemec.

— Tais-toi, imbécile ! ordonna-t-elle durement. Ce fantôme n'existe que dans ton imagination.

Elle descendit de son trône tout en jouant avec une fine dague à la garde dorée. Ses yeux brûlaient d'une intensité nulle part égalée de ce côté-ci de l'enfer. Elle s'arrêta devant l'autel et sa voix s'éleva dans le silence tendu.

— Ta vie va me rendre ma jeunesse, femme blanche, dit-elle. Je vais me pencher sur ton sein et poser mes lèvres sur les tiennes, et lentement – ah, lentement ! – enfoncer cette lame dans ton cœur, afin que ta vie, abandonnant ton corps raidi, pénètre dans mon corps, faisant à nouveau reflourir en moi la jeunesse et la vie éternelles.

Lentement, comme un serpent se lovant au-dessus de sa victime, elle se pencha à travers les volutes de fumée, approcha son visage de la femme à présent immobile qui regardait fixement ses yeux sombres et ardents... des yeux qui s'agrandissaient et s'approfondissaient, flamboyant comme des lunes sombres dans la fumée qui se tordait.

Les gens de Tecuhtli, agenouillés, les mains crispées, retenaient leur respiration, et le seul bruit qu'on entendait était le farouche halètement de Conan qui essayait d'arracher sa jambe à l'étreinte du piège.

Tous les yeux étaient fixés sur l'autel et la blanche silhouette étendue sur celui-ci, et le fracas de la foudre n'aurait sans doute pas réussi à rompre le charme. Pourtant ce fut seulement un faible cri qui brisa la fixité de la scène, faisant se tourner toutes les têtes... un faible cri à faire se dresser les cheveux sur les têtes. Ils regardèrent et ils virent.

Se profilant sur le seuil de la porte à la gauche du trône, se dressait une forme de cauchemar. C'était un homme avec des cheveux blancs en broussaille et une barbe blanche enchevêtrée qui tombait sur sa poitrine. Des guenilles dissimulaient imparfaitement son corps décharné, découvrant des membres à demi nus, à l'aspect étrangement anormal. Sa peau ne ressemblait pas à celle d'un humain ordinaire. Il

y avait en elle une suggestion de *nature écaillée*, comme si l'homme qui avait une telle peau avait longtemps vécu dans des conditions presque contraires à celles qui sont nécessaires au développement d'une vie ordinaire. Et il n'y avait absolument rien d'humain dans les yeux qui flamboyaient sous ses cheveux blancs enchevêtrés. C'étaient de grands disques étincelants, fixes, lumineux, blanchâtres, qui ne reflétaient aucune émotion humaine, aucune raison. La bouche béait, mais aucune phrase cohérente n'en sortait... seulement un ricanement suraigu.

— Tolkemec ! dit dans un souffle Tascela, livide, tandis que les autres se recroquevillaient, saisis d'horreur. Ce n'était pas un mythe, alors, il ne s'agissait pas d'un fantôme ! Set ! Tu as vécu pendant douze ans dans les ténèbres ! Douze ans parmi les ossements des morts ! Quelle effroyable nourriture as-tu trouvée ? Quelle folle parodie de vie as-tu bien pu vivre, dans l'obscurité totale de cette nuit éternelle ? Je comprends à présent pourquoi Xamec, Zlanath et Tachic ne sont pas revenus des catacombes... et ne reviendront jamais. Mais pourquoi as-tu attendu si longtemps pour frapper ? Recherchais-tu quelque chose dans les fosses ? Une arme secrète que tu savais cachée là-bas ? Et l'as-tu enfin trouvée ?

Le hideux ricanement fut la seule réponse de Tolkemec comme il bondissait à l'intérieur de la salle, par-dessus le piège secret, placé devant la porte... par hasard, ou bien se souvint-il vaguement des mœurs de Xuchotl. Il n'était pas fou comme un homme peut l'être. Il avait vécu si longtemps séparé des siens qu'il n'était plus humain depuis de nombreuses années. Seul un lambeau intact de souvenir s'était transformé en haine et le désir de vengeance l'avait rattaché au groupe dont il avait été exclu, le maintenant à proximité du peuple qu'il haïssait. Seul ce fil ténu l'avait empêché de se jeter à corps perdu dans les sombres couloirs et dans les vastes étendues du monde souterrain qu'il avait découverts, il y avait très longtemps de cela.

— Tu cherchais quelque chose de caché ! chuchota Tascela en reculant. Et tu l'as trouvé ! Tu t'es souvenu de la discorde ! Après toutes ces années passées dans les ténèbres, tu t'es souvenu !

Car la maigre main de Tolkemec brandissait à présent une curieuse baguette vert de jade, terminée par une protubérance rouge qui avait la forme d'une grenade. Tascela se jeta de côté lorsqu'il pointa cette baguette dans sa direction. Un rayon de feu rouge jaillit de la grenade. Il manqua Tascela, mais la femme qui maintenait les chevilles de Valeria se trouvait sur son trajet. Le rayon l'atteignit entre les épaules. Il y eut un crépitement et le rayon de feu jaillit de son sein et frappa l'autel, produisant une pluie de petites étincelles bleues. La

femme s'effondra, se desséchant comme une momie.

Valeria roula de l'autre côté de l'autel et s'élança à quatre pattes vers le mur opposé. Car l'enfer venait de se déchaîner dans la salle du trône du défunt Olmec.

L'homme qui avait maintenu les mains de Valeria fut le suivant à mourir. Il se détourna pour fuir, mais avant qu'il ait pu faire une demi-douzaine de pas, Tolkemec, avec une agilité effrayante pour un tel corps, bondit pour lui barrer le chemin. De nouveau le rayon de feu rouge jaillit et le Tecuhltli roula à terre, sans vie, alors que le rayon achevait sa course dans une explosion d'étincelles bleues en frappant l'autel.

Alors commença le massacre. Hurlant comme des déments, les gens voulurent sortir précipitamment de la salle, se bousculant entre eux, et trébuchant. Et Tolkemec bondissait et gambadait parmi eux, apportant la mort. Ils ne purent s'échapper par les portes ; car, apparemment, le métal des portails servit, comme l'autel à la pierre veinée de métal, à compléter le circuit. La puissance infernale jaillissait de la baguette magique que l'ancien brandissait dans sa main. Lorsqu'il tenait un homme ou une femme entre lui et une porte ou l'autel, celui-ci ou celle-ci mourait à l'instant même. Il ne choisissait pas de victimes en particulier. Il les frappait comme elles se présentaient ; ses guenilles flottaient sur ses membres emportés dans un tourbillon sauvage et les échos sonores de son ricanement à travers la pièce couvraient les hurlements. Les corps tombaient comme des feuilles mortes autour de l'autel et devant les portes. De désespoir, un guerrier se précipita sur lui en brandissant un poignard, et s'effondra avant d'avoir pu frapper. Les autres ressemblaient à un troupeau devenu fou furieux, ne songeant même pas à résister, sans aucune chance d'en réchapper.

Le dernier Tecuhltli, à l'exception de Tascela, était tombé lorsque la princesse accourut vers le Cimmérien et la jeune fille qui s'était réfugiée auprès de lui. Tascela se baissa et toucha le sol, appuyant sur un dessin qui s'y trouvait. Aussitôt les mâchoires de fer relâchèrent le membre qui saignait et se renfoncèrent dans le sol.

— Tue-le si tu le peux ! souffla-t-elle, lui plaçant un lourd poignard dans la main. Je ne peux lui opposer aucune magie !

Avec un grognement, il dépassa la femme d'un bond, sans se soucier de sa jambe déchirée dans son désir ardent de se battre. Tolkemec arrivait dans sa direction, ses étranges yeux en feu, mais il hésita en voyant le reflet du poignard dans la main de Conan. Alors commença un jeu cruel. Tolkemec cherchait à tourner autour de Conan et à tenir le barbare entre lui et l'autel, ou une porte de métal,

pendant que Conan cherchait à lui échapper et à enfoncer son poignard droit au but. Les femmes observaient la scène, tendues, retenant leur souffle.

Il n'y avait plus aucun bruit, à l'exception du frémissement et du frottement des pieds se déplaçant rapidement. Tolkemec ne faisait plus de bonds et de cabrioles. Il voyait qu'il se trouvait confronté à un adversaire qui n'avait rien de commun avec les gens qui étaient morts en hurlant et en s'enfuyant. Dans la flamme primitive des yeux du barbare, il lisait une intention mortelle, semblable à la sienne. Ils se déplaçaient d'avant en arrière et lorsque l'un bougeait, l'autre bougeait également, comme si des fils invisibles les liaient l'un à l'autre. Mais insensiblement Conan se rapprochait de son adversaire. Déjà les muscles noueux de ses cuisses commençaient à se fléchir pour un bond, lorsque Valeria poussa un cri. Pendant un court instant, une porte de bronze se trouva dans le prolongement du corps en mouvement. La ligne rouge jaillit, brûlant le flanc de Conan comme il se jetait sur le côté, et alors même qu'il bondissait, il lança son poignard. Le vieux Tolkemec s'effondra, touché pour de bon enfin, la garde du poignard saillant de sa poitrine, encore vibrante.

Tascela bondit... non pas vers Conan, mais vers la baguette qui brillait faiblement sur le sol, telle une chose vivante. Mais comme elle s'élançait, Valeria fit de même, avec à la main une dague prise sur le cadavre d'un homme ; et la lame, enfoncée de toute la force des muscles de la femme pirate, empala la princesse de Tecuhltli de sorte que la pointe ressortit entre ses seins. Tascela ne poussa qu'un seul cri et s'écroula, morte. Valeria repoussa le corps du talon.

— Je devais absolument accomplir ce geste, pour le respect de moi-même ! haleta Valeria en enjambant le corps flasque.

— Eh bien ! Ceci met fin à la discorde des deux clans, grommela-t-il. Nous avons eu une nuit infernale ! Où ces gens peuvent-ils bien garder leur nourriture ? Je suis affamé.

— Ta jambe a besoin d'être soignée.

Valeria déchira une longueur de tissu à une tenture et la noua autour de sa taille, puis elle confectionna des bandes plus petites qu'elle attacha efficacement autour du membre blessé.

— Je peux marcher avec cette jambe, l'assura-t-il. Allons-nous-en. C'est l'aube à l'extérieur de cette ville infernale. J'en ai assez de Xuchotl. C'est une bonne chose que cette race soit exterminée. Je n'ai plus aucune envie de leurs maudits joyaux. Ils pourraient être hantés.

— Il y a suffisamment de butin de par le vaste monde pour toi et moi, dit-elle en se redressant, grande et splendide, devant lui.

La vieille flamme réapparut dans les yeux de Conan, et cette fois

elle ne résista pas comme il la prenait violemment dans ses bras.

— Il y a un long chemin d'ici jusqu'à la côte, dit-elle bientôt, retirant ses lèvres des siennes.

— Quelle importance ? dit-il en éclatant de rire. Il n'y a rien que nous ne puissions conquérir. Nous nous trouverons sur le pont d'un navire avant que les Stygiens n'ouvrent leurs ports aux vaisseaux marchands. Et alors nous montrerons au monde ce que piller veut dire !

Les bijoux de Gwahlur

(La liaison nouée entre Conan et Valeria ne dure pas longtemps ; peut-être est-ce dû au fait que chacun d'eux insiste pour être le « patron ». Quoi qu'il en soit, ils se séparent : Valeria s'en retourne vers la mer, et Conan part tenter sa chance dans les royaumes noirs. Apprenant l'existence des « Dents de Gwahlur », une fortune inestimable en bijoux anciens, cachés quelque part dans le royaume de Keshan, il vend ses services à l'irascible roi de Keshan, entraînant ses armées et les préparant à la guerre contre le royaume voisin de Punt.)

1.

Les chemins de l'intrigue

Les falaises s'élevaient à pic au-dessus de la jungle, véritables remparts de pierre se dressant vers le soleil levant, brillant de reflets bleu de jade et rouge sombre, s'infléchissant au loin, vers l'est et l'ouest, au-dessus de l'océan mouvant, vert émeraude, de ramures et de feuillages. Elle semblait infranchissable, cette barrière gigantesque avec ses murailles escarpées de roches dures dans lesquelles de petits morceaux de quartz scintillaient d'une manière éclatante dans la lumière du soleil. Mais l'homme qui tentait cette escalade dangereuse était déjà parvenu à mi-course du sommet.

Il faisait partie d'une race d'hommes des collines, habitués à escalader les massifs réputés imprenables, et c'était un homme d'une force et d'une agilité inhabituelles. Il portait pour seul vêtement des culottes de soie rouge, courtes, et ses sandales étaient suspendues dans son dos, pour ne pas le gêner, tout comme l'étaient son épée et son poignard.

L'homme, puissamment bâti, avait la souplesse d'une panthère. Sa peau était bronzée par le soleil, sa chevelure noire retenue par un bandeau d'argent passé autour de ses tempes. Ses muscles de fer, ses yeux vifs et ses pieds assurés lui étaient d'un grand secours ici, car c'était le moment ou jamais d'éprouver ces qualités au cours de cette escalade. À une distance égale au-dessus de lui le rebord des falaises se profilait sur le ciel matinal.

Il s'activait comme quelqu'un qui doit faire vite ; pourtant il était obligé d'aller à la vitesse d'un escargot sur un mur. Ses mains et ses pieds trouvaient à tâtons des niches et des saillies rocheuses, au mieux des prises précaires, et parfois, il n'était plus accroché que par les ongles. Cependant, il continuait à monter, se tendant, se tordant et luttant pour chaque pouce. Par instants, il s'arrêtait pour reposer ses muscles endoloris et, essuyant la sueur de ses yeux, il tournait sa tête pour contempler d'un œil perçant la jungle qu'il dominait, examinant avec minutie l'étendue verte, à la recherche d'un indice de mouvement ou de vie humaine.

Le sommet n'était plus très éloigné au-dessus de lui à présent et il aperçut, à quelques pieds à peine au-dessus de sa tête, une ouverture

dans la pierre nue. Un instant plus tard, il l'avait atteinte... c'était une petite anfractuosité, à peine creusée dans la roche. Comme sa tête s'élevait à sa hauteur, il grogna. Il se cramponna, prenant appui des coudes sur le rebord. La caverne était si étroite qu'elle formait à peine une niche, mais elle était suffisante pour contenir un occupant. Une momie brune et ratatinée, les jambes croisées et les bras pliés sur sa poitrine desséchée, la tête ridée inclinée, était assise dans la petite caverne. Les membres étaient maintenus en place par de grossières lanières qui étaient devenues de simples filaments pourris. Si la momie avait jamais eu des vêtements, les ravages du temps les avaient réduits depuis longtemps à l'état de poussière. Mais, serré entre les bras croisés et la poitrine desséchée, il y avait un rouleau de parchemin, jauni par le temps, qui avait pris la couleur du vieil ivoire.

Le grimpeur allongea le bras et prit le cylindre. Sans le regarder, il le glissa dans sa ceinture et se hissa jusqu'à ce qu'il se tienne debout à l'entrée de la niche. Un saut à la verticale et il agrippa le rebord de la falaise, puis il se hissa une nouvelle fois vers le haut, escaladant le rebord presque d'un même mouvement.

Là, il s'arrêta un instant pour se reposer, haletant, et il regarda au bas de l'autre versant.

C'était comme s'il regardait à l'intérieur d'un immense bol, bordé par un mur circulaire de pierre. Le fond de ce bol était couvert d'arbres et de végétation touffue, bien qu'en aucun endroit elle n'atteignît la densité de la jungle qui se trouvait de l'autre côté. Les falaises couraient tout autour de ce bol, sans une seule faille, à la même hauteur. C'était un caprice de la nature qui ne devait sans doute pas avoir son pareil dans le monde : un vaste amphithéâtre naturel, un fragment de plaine circulaire recouverte par la forêt, de trois ou quatre milles de diamètre, séparé du reste du monde, confiné à l'intérieur de cet anneau de falaises-murailles.

Mais l'homme au sommet des falaises ne perdit pas de temps à s'émerveiller devant cette curiosité topographique. Avec une ardeur intense, il fouilla du regard le faîte des arbres au-dessous de lui et laissa échapper un profond soupir lorsqu'il aperçut le reflet lumineux des coupes de marbre au milieu du feuillage vert scintillant. Ainsi, ce n'était pas un mythe ; là en bas se trouvait le palais fabuleux et abandonné d'Alkmeenon.

Conan le Cimmérien, qui avait récemment hanté les îles Baracha, la Côte Noire et de nombreuses autres contrées où la vie était violente et sauvage, était venu dans le royaume de Keshan, attiré par l'appât d'un trésor fabuleux qui éclipsait même les richesses accumulées des rois de Turan.

Keshan était un royaume barbare qui se trouvait aux confins orientaux de Kush, là où les vastes prairies se perdent dans des forêts s'étendant depuis le sud. Ses habitants appartenaient à une race mélangée, dont la noblesse de couleur foncée régnait sur une population composée pour la plupart de Noirs purs. Les dirigeants – princes et grands-prêtres – prétendaient descendre d'une race blanche qui, au cours d'un âge mythique, avait régné sur un royaume dont la capitale était Alkmeenon. Des légendes, se contredisant entre elles, cherchaient à expliquer la disparition finale de cette race et l'abandon de la ville par les survivants. Tout aussi imprécis étaient les récits concernant les Dents de Gwahlur, le trésor d'Alkmeenon. Mais ces légendes brumeuses avaient suffi pour que Conan vienne à Keshan, parcourant des distances considérables de plaines, de jungles traversées de rivières et de montagnes.

Il avait rallié Keshan, lui-même considéré comme un royaume mythique par de nombreuses nations nordiques et occidentales, et il en avait suffisamment appris pour que soient confirmées les rumeurs de ce fameux trésor que l'on appelait les Dents de Gwahlur. Quant à leur cachette, il n'avait pu l'apprendre et il avait dû faire face à la nécessité d'expliquer sa présence à Keshan. Les étrangers n'étaient pas très bien accueillis ici.

Mais il ne fut pas embarrassé pour si peu. Avec une froide assurance, il fit ses offres aux grands seigneurs, infatués d'eux-mêmes, couverts de plumes et méfiants à l'égard de cette cour à la magnificence barbare. Il était un mercenaire. Il était venu à Keshan à la recherche d'un emploi. Pour un salaire donné, il entraînerait les armées et les mènerait contre Punt, leur ennemi héréditaire, dont les récents succès sur les champs de bataille avaient provoqué la colère du roi de Keshan.

Cette proposition n'était pas aussi audacieuse qu'elle pouvait paraître. La renommée de Conan l'avait précédé, parvenant même jusqu'à la lointaine Keshan ; ses exploits de capitaine des corsaires noirs, ces loups des côtes septentrionales, avaient fait connaître, admirer et redouter son nom d'un bout à l'autre des royaumes noirs. Il ne refusa pas de passer les épreuves imaginées par les seigneurs à la peau brune. Les escarmouches incessantes, le long de la frontière, fournirent au Cimmérien de nombreuses occasions de prouver son habileté dans les corps à corps. Sa férocité téméraire fit impression sur les seigneurs de Keshan, déjà instruits de sa réputation de meneur d'hommes et l'avenir s'annonçait favorablement. Tout ce que Conan désirait en secret, c'était de pouvoir demeurer à Keshan assez longtemps pour trouver l'endroit où étaient cachées les Dents de

Gwahlur. C'est alors que Thutmekri se présenta à Keshan à la tête d'une ambassade du royaume de Zembabwei.

Thutmekri était un Stygien, aventurier et fripon, dont l'habileté l'avait recommandé aux deux rois du grand royaume hybride marchand qui se trouvait à de nombreux jours de marche vers l'est. Lui et le Cimmérien se connaissaient depuis longtemps et ne s'aimaient pas. Thutmekri avait fait une proposition identique au roi de Keshan et elle concernait également la conquête de Punt... lequel royaume, se trouvant à l'est de Keshan, comme par hasard, avait récemment expulsé les marchands zembabwans et incendié leurs forteresses.

Son offre l'emporta, même sur le prestige de Conan. Il s'engageait à envahir Punt par l'est, avec une armée de lanciers noirs, d'archers shémites et de mercenaires, et à aider le roi de Keshan à annexer le royaume adverse. Les généreux rois de Zembabwei souhaitaient seulement avoir le monopole des marchés commerciaux sur Keshan et ses royaumes vassaux... et, en gage de bonne foi, quelques-unes des Dents de Gwahlur. Celles-ci ne seraient aucunement employées à un bas usage, s'empressa d'expliquer Thutmekri aux chefs méfiants : elles seraient placées dans le temple de Zembabwei, auprès des idoles d'or accroupies de Dagon et de Derketo, hôtes sacrés du sanctuaire inviolable du royaume, afin de sceller l'accord entre Keshan et Zembabwei. Cet exposé amena un rictus sur les lèvres cruelles de Conan.

Le Cimmérien n'essaya pas de rivaliser avec les ruses et les intrigues de Thutmekri et de son associé shémite, Zargheba. Il savait que si Thutmekri arrivait à ses fins il exigerait le bannissement de son rival sur l'heure. Il ne lui restait plus qu'une seule chose à faire : trouver les bijoux avant que le roi de Keshan ne se décide à déguerpir avec. Mais dans l'intervalle, Conan acquit la conviction que les bijoux n'étaient pas cachés dans Keshia, la cité royale, qui était un essaim de huttes recouvertes de chaume, entourant un rempart de boue qui délimitait un palais de pierre, de boue séchée et de bambou.

Alors qu'il fulminait, impatient et nerveux, le grand-prêtre Gorulga annonça que, avant de prendre toute décision, ils devaient consulter la volonté des dieux au sujet de l'alliance proposée avec Zembabwei et du gage des bijoux considérés depuis longtemps comme sacrés et inviolables. L'oracle d'Alkmeenon devait être interrogé.

Cette déclaration fit sensation et les langues allèrent bon train dans le palais et dans les huttes en forme de ruches. Car les prêtres ne s'étaient pas rendus à la cité silencieuse depuis plus d'un siècle. L'oracle, racontait-on, était la princesse Yelaya, dernière dirigeante

d'Alkmeenon, qui était morte dans le plein éclat de la jeunesse et de la beauté et dont le corps était miraculeusement resté intact à travers les siècles. Autrefois, les prêtres se rendaient périodiquement dans la ville morte, et elle leur enseignait la sagesse. Le dernier prêtre à être allé consulter l'oracle était un homme pervers qui avait voulu dérober les pierres curieusement taillées, appelées les Dents de Gwahlur. Mais un destin fatal s'était abattu sur lui dans le palais abandonné, d'où ses serviteurs s'étaient enfuis pour raconter des histoires terrifiantes qui avaient, pendant plus d'un siècle, tenu les prêtres terrifiés à l'écart de la cité et de l'oracle.

Mais Gorulga, l'actuel grand-prêtre, confiant dans sa propre intégrité, annonça qu'il se rendrait à Alkmeenon avec une poignée de fidèles pour renouer avec l'antique tradition. Dans l'excitation, les langues se délièrent imprudemment et Conan surprit le renseignement qu'il avait cherché à découvrir depuis des semaines... Le bavardage entendu par hasard d'un prêtre de rang inférieur amena le Cimmérien à se glisser furtivement hors de Keshia, la nuit précédant le jour où les prêtres se mettraient en route pour Alkmeenon.

Galopant aussi rapidement qu'il le pouvait pendant une nuit et un jour, puis une autre nuit, il parvint, à l'aube naissante, au pied des falaises d'Alkmeenon qui se dressaient dans la partie sud-ouest du royaume, au milieu de jungles désertes, qui étaient tabous pour le commun des mortels. Seuls les prêtres osaient approcher la vallée morte à moins de quelques milles. Et aucun prêtre n'était entré dans Alkmeenon depuis un siècle.

Aucun homme n'avait jamais gravi les falaises, disaient les légendes, et seuls les prêtres connaissaient l'entrée secrète qui conduisait à la vallée. Conan ne perdit pas son temps à la chercher. Les pentes escarpées qui effrayaient tant les peuplades des contrées noires, cavaliers et habitants des plaines et des forêts plates, n'étaient pas inaccessibles pour un homme né dans les collines déchiquetées de Cimmérie.

À présent, du haut des falaises, il regardait au fond de la vallée circulaire et se demandait quel fléau, guerre ou superstition, avait poussé les membres de cette antique race blanche à désertir leur place forte pour se mêler aux tribus noires qui les environnaient et pour être absorbés par elles.

Cette vallée avait été leur citadelle. Là-bas s'élevait le palais, dans lequel seules demeuraient la famille royale et sa cour. La véritable cité se trouvait en dehors des falaises. Les masses mouvantes de la jungle verte en cachaient les ruines. Mais les coupoles qui brillaient au milieu des feuillages au-dessous de lui étaient les flèches intactes du palais

royal d'Alkmeenon qui avait défié les siècles corrodants.

Balançant une jambe par-dessus le rebord, il se mit à descendre rapidement le versant intérieur. La paroi de la falaise de ce côté-ci était plus accidentée, mais beaucoup moins escarpée. En moins de la moitié du temps qu'il avait mis pour gravir la paroi externe, il se laissa glisser jusqu'au fond de la vallée couverte de végétation.

Une main posée sur son épée, il regarda autour de lui. Il n'y avait aucune raison de supposer que les hommes mentaient lorsqu'ils disaient qu'Alkmeenon était abandonnée et déserte, seulement habitée par les fantômes du passé révolu. Mais Conan était méfiant par nature et il resta sur ses gardes. Le silence était celui des origines ; pas une feuille ne tremblait sur sa branche. Lorsqu'il se pencha pour regarder prudemment en dessous des arbres, il n'aperçut que les alignements des troncs, dressés au loin dans l'obscurité bleutée des bois profonds.

Néanmoins, il s'avança avec circonspection, l'épée à la main, les yeux constamment en mouvement scrutant les ombres de chaque côté, d'un pas souple, ne faisant aucun bruit sur le tapis de verdure. Il apercevait tout autour de lui les vestiges d'une civilisation antique ; des fontaines de marbre, silencieuses et tombant en ruine, s'élevaient au milieu de bosquets d'arbres élancés dont la disposition était trop symétrique pour être le résultat d'un hasard de la nature. La végétation de la forêt et les broussailles avaient envahi les bosquets au tracé régulier, mais leurs contours étaient encore visibles. De larges allées fuyaient sous les arbres, l'herbe poussait à travers les dalles brisées. Il entrevit des murs aux faîtes décorés, des pans de mur sculptés qui avaient dû soutenir autrefois des pavillons de plaisir.

Devant lui, parmi les arbres, les dômes étincelaient et les contours de l'édifice qui les supportait devinrent plus distincts comme il avançait. Se frayant bientôt un chemin à travers un rideau de vigne sauvage entrelacée, il déboucha dans un espace relativement découvert, où les arbres étaient plus dispersés et non recouverts par la végétation. Et il aperçut alors devant lui le vaste portique du palais, soutenu par des colonnes.

Comme il gravissait les larges marches de marbre, il remarqua que le bâtiment était bien mieux conservé que les constructions mineures qu'il avait entrevues.

Les murs épais et les piliers massifs semblaient trop solides pour s'écrouler sous les assauts du temps et des éléments. Le même calme enchanté recouvrait tout l'édifice. Le bruit de ses pieds sandalés sur le sol, aussi léger que la course furtive d'un chat, résonnait étonnamment au milieu du silence.

Quelque part dans ce palais se trouvait l'effigie ou la statue qui,

dans le passé, avait servi d'oracle aux prêtres de Keshan. Et quelque part dans ce palais, à moins que ce prêtre imprudent n'ait raconté des mensonges, était caché le trésor des rois oubliés d'Alkmeenon.

Conan pénétra dans une large et haute salle bordée d'immenses colonnes entre lesquelles s'ouvraient des arches dont les portes avaient depuis longtemps disparu, rongées par l'érosion. Il traversa cette salle plongée dans la pénombre et à l'autre extrémité franchit une grande porte de bronze à double battant qui était entrebâillée, comme elle avait dû le rester pendant des siècles. Il déboucha dans une vaste salle au toit en coupole qui avait dû servir de salle d'audience aux rois d'Alkmeenon.

Elle était de forme octogonale et la grande coupole vers laquelle s'infléchissait le haut plafond avait manifestement été éventrée, car la salle était beaucoup plus éclairée que le couloir qui y conduisait. À l'autre bout s'élevait une estrade aux larges marches de lapis-lazuli et sur cette estrade se dressait un fauteuil imposant avec des bras décorés et un haut dossier qui autrefois devait sans doute supporter un baldaquin tendu d'or. Conan poussa un grognement sonore et ses yeux s'allumèrent. Le trône d'or d'Alkmeenon, mentionné par les légendes immémorials ! Il l'estima d'un œil expert. Le trône représentait une fortune par lui-même, à la condition qu'il puisse être déplacé. Son imagination s'enflamma et brûla d'impatience. Ses doigts le démangeaient, désireux de se plonger parmi les gemmes décrites par les conteurs sur les places du marché de Keshia, qui ne faisaient que répéter des histoires transmises de bouche à oreille à travers les siècles... Des bijoux qui n'avaient pas leurs pareils dans le monde entier, des rubis, des émeraudes, des diamants, des sanguines, des opales, des saphirs, tout le butin de l'ancien monde.

Il s'était attendu à trouver l'effigie-oracle installée sur le trône, mais comme elle n'y était pas, elle devait se trouver dans une autre partie du palais, si elle existait vraiment. Mais, depuis qu'il était arrivé à Keshan, tant de mythes s'étaient révélés être des réalités qu'il ne doutait plus de trouver une effigie ou une statue, sous quelque forme que ce soit.

Derrière le trône se trouvait une étroite entrée voûtée qui devait avoir été dissimulée par des tentures du temps de la splendeur d'Alkmeenon. Il y jeta un coup d'œil et vit que ce passage conduisait à une alcôve, vide, dans laquelle donnait un couloir étroit qui partait à angle droit. Il alla reconnaître une autre entrée à la gauche du dais. Celle-là, à la différence des autres, était pourvue d'une porte. Et ce n'était pas une porte ordinaire. Les battants étaient du même riche métal que le trône, ciselé de curieuses arabesques.

Quand il la toucha, elle s'ouvrit si facilement que ses gonds auraient pu avoir été huilés récemment. Il regarda fixement devant lui.

La pièce était carrée, de petites dimensions, et ses murs de marbre s'élevaient jusqu'à un plafond décoré, marqueté d'or. Des frises dorées couraient du bas des murs jusqu'au plafond et il n'existait pas d'autre porte que celle par où il était entré. Mais il ne fit qu'enregistrer tous ces détails. Car toute son attention se concentrait sur la forme étendue sur une estrade d'ivoire devant lui.

Il s'était attendu à trouver une statue, sculptée avec tout le savoir-faire d'un art oublié. Mais aucun artiste n'aurait pu reproduire la perfection qui se trouvait devant lui.

Ce n'était pas une effigie de pierre, de métal ou d'ivoire. C'était un véritable corps de femme et Conan ne pouvait même pas deviner par quel art mystérieux les anciens avaient préservé pendant tant de siècles ce corps des atteintes du temps. Même les vêtements dont elle était revêtue étaient intacts... Et Conan se renfrogna en notant ce détail, vaguement mal à l'aise au fond de lui-même. Les artifices qui avaient conservé le corps n'auraient pas dû faire de même pour les vêtements. Pourtant c'était bien le cas... Des plaques pectorales d'or incrustées de petites pierres précieuses en cercles concentriques, des sandales dorées, et une courte tunique de soie retenue par une ceinture ornée de gemmes. Ni les vêtements, ni le métal précieux ne présentaient le moindre signe de décadence.

Yelaya était d'une froide beauté, même dans la mort. Son corps ressemblait à de l'albâtre, mince et encore voluptueux ; une grosse gemme rouge étincelait au milieu du sombre flot de ses cheveux.

Conan resta debout, les sourcils froncés à contempler le corps, puis il frappa l'estrade de son épée. L'éventualité d'une cachette contenant le trésor lui était venue à l'idée, mais il n'obtint qu'un son plein. Il se retourna et arpenta la pièce, indécis. Où devait-il chercher en premier, avec le temps limité dont il disposait ? Selon le prêtre dont il avait surpris le bavardage auprès d'un courtisan, le trésor était caché dans le palais. Mais celui-ci était immense. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux de se cacher jusqu'à ce que les prêtres soient venus puis repartis, pour ensuite reprendre ses recherches. Mais il y avait de grandes chances pour qu'ils emmènent les bijoux avec eux lorsqu'ils s'en retourneraient à Keshia. Car il était convaincu que Thutmekri avait corrompu Gorulga.

Connaissant l'homme, Conan pouvait prévoir les plans de Thutmekri. Il savait parfaitement que c'était lui qui avait proposé la conquête de Punt aux rois de Zembabwei, mais aussi que cette

conquête n'était qu'une première approche de leur véritable but : s'emparer des Dents de Gwahlur. Ces rois avisés voulaient avoir la preuve que le trésor existait vraiment avant de faire un seul mouvement. Les bijoux que Thutmekri demandait en gage l'apporteraient.

Une fois en possession de cette preuve, les rois de Zembabwei se manifesteraient. Punt serait envahi à la fois par l'est et par l'ouest, mais les Zembabwans veilleraient à ce que les Keshani fassent les plus grands frais de cette guerre et ensuite, lorsque Punt et Keshan seraient épuisés par les combats, les Zembabwans écraseraient les deux peuples, pilleraient Keshan et prendraient le trésor de force, même s'ils devaient détruire chaque maison et torturer chaque être humain du royaume.

Mais il y avait une autre possibilité : si Thutmekri arrivait à s'emparer du magot caché, il pourrait bien tromper ses employeurs, voler les bijoux pour son propre compte et décamper en laissant les émissaires Zembabwans se débrouiller seuls.

Conan estimait que cette consultation de l'oracle n'était qu'une ruse afin d'amener le roi de Keshan à accepter la demande de Thutmekri... Car il n'avait jamais douté un seul instant que Gorulga était aussi perfide et retors que tous les autres filous mêlés à cette gigantesque escroquerie. Conan n'avait pas approché le grand-prêtre lui-même, parce que dans ce petit jeu de la corruption il n'aurait eu aucune chance contre Thutmekri, et essayer de le corrompre aurait été faire directement le jeu du Stygien. Gorulga pouvait dénoncer le Cimmérien au peuple, se faire une réputation d'homme intègre et du même coup débarrasser Thutmekri de son rival. Il se demanda par quel moyen Thutmekri avait soudoyé le grand-prêtre et, à vrai dire, quel pot-de-vin pouvait être offert à un homme qui avait à sa portée le plus grand trésor existant au monde.

En tout cas, il était sûr que l'oracle dirait que, selon la volonté des dieux, Keshan devrait accéder aux demandes de Thutmekri et il était sûr, également, que l'oracle glisserait quelques remarques acérées sur son compte personnel. Après cela, Keshia deviendrait une ville trop brûlante pour le Cimmérien et, pour cette raison, Conan n'avait pas prévu de revenir lorsqu'il avait quitté la ville de nuit.

La salle aux oracles ne renfermait aucun indice susceptible de le guider. Il revint vers la grande salle du trône et toucha celui-ci de la main. Il était lourd, mais il parvint à le renverser. Le sol en dessous, une estrade de marbre, ne contenait aucune cache. À nouveau il examina l'alcôve. Il s'en tenait à l'idée d'une crypte secrète près de la chambre aux oracles. Il se mit à sonder méthodiquement les murs et

bientôt l'une des parois rendit un son creux à ses coups, face à l'ouverture de l'étroit couloir. Regardant attentivement, il s'aperçut que l'écart entre la plaque de marbre à cet endroit et la suivante était plus large que les autres. Il inséra la pointe de son poignard et força.

Silencieusement le panneau s'ouvrit, ne démasquant qu'une niche dans le mur. Il lança un juron de colère. La niche était vide et elle n'avait pas l'air d'avoir servi de crypte pour le trésor. Se penchant à l'intérieur, il aperçut un certain nombre de petits trous dans le mur, au niveau de la bouche d'un homme d'une taille normale. Il regarda à travers et grogna en connaissance de cause. C'était le mur de cloison qui séparait l'alcôve de la salle aux oracles. Ces trous n'étaient pas visibles de la salle aux oracles. Conan ricana. Cela expliquait le mystère, mais c'était encore plus simple qu'il ne l'avait pensé. Gorulga allait se dissimuler derrière cette niche, ou bien y poster un homme de confiance, puis parlerait à travers les trous, et les prêtres crédules, tous des Noirs, seraient persuadés que c'était la voix même de Yelaya.

Se souvenant d'une chose, le Cimmérien tira de sa ceinture le rouleau de parchemin qu'il avait pris à la momie et il le déroula avec précaution, car il semblait sur le point de tomber en miettes avec le temps. Il se renfrogna en apercevant les caractères mystérieux dont il était couvert. Au cours de ses errances à travers le monde, l'aventurier gigantesque avait amassé une énorme quantité de connaissances, en particulier en ce qui concernait le parler et la lecture de nombreuses langues étrangères. Plus d'un érudit retiré dans son ermitage aurait été stupéfait par les connaissances linguistiques du Cimmérien, car il avait été entraîné dans de nombreuses aventures où la connaissance d'un idiome étranger était une question de vie ou de mort.

Ces caractères étaient intrigants, à la fois familiers et inintelligibles. Il en découvrit bientôt la raison. Il s'agissait de pelishtic archaïque qui présentait de nombreuses différences avec le pelishtic moderne qui lui était familier. Trois siècles auparavant cette langue avait été modifiée à la suite de la conquête du pays par une tribu nomade. Cette écriture, plus ancienne et plus pure, le déconcerta. Il déchiffra finalement un mot qui revenait de temps en temps et qu'il reconnut comme étant un nom propre : Bît-Yakin. Il supposa que c'était le nom de celui qui avait écrit le texte du parchemin.

Les sourcils froncés, remuant inconsciemment les lèvres, il tâtonnait, trouvant la plus grande partie du texte obscure.

Il en arriva à la conclusion que l'écrivain, le mystérieux Bît-Yakin, était venu de loin avec ses serviteurs et qu'il avait pénétré dans la vallée d'Alkmeenon. Une grande partie de ce qui suivait était incompréhensible, parsemée qu'elle était de tournures et de caractères

qu'il ne connaissait pas. D'après ce qu'il parvint à traduire, le texte semblait indiquer qu'une très longue période de temps s'était écoulée. Le nom de Yelaya était fréquemment répété et vers la fin du manuscrit, il devenait évident que Bît-Yakin savait qu'il allait mourir. La momie de la caverne devait être la dépouille mortelle de celui qui avait rédigé ce manuscrit, le mystérieux Pelishtic, Bît-Yakin. L'homme était mort, ainsi qu'il l'avait prophétisé, et ses serviteurs, manifestement, l'avaient placé dans cette crypte à ciel ouvert, au faite des falaises, selon les instructions qu'il leur avait données avant sa mort.

Il était étrange que Bît-Yakin ne soit mentionné dans aucune des légendes d'Alkmeenon. Manifestement il était venu dans la vallée après que celle-ci fut désertée par ses premiers habitants – le manuscrit l'indiquait clairement – mais il semblait étrange que les prêtres qui étaient venus consulter l'oracle dans les premiers temps n'aient pas vu l'homme ni ses serviteurs. Conan était sûr que la momie et ce parchemin dataient de plus d'un siècle. Bît-Yakin vivait dans la vallée lorsque les prêtres étaient venus saluer la dépouille de Yelaya. Pourtant les légendes étaient muettes à son sujet et ne parlaient que d'une cité abandonnée, habitée par les seuls morts.

Pourquoi l'homme avait-il vécu en ce lieu désolé et vers quelle destination inconnue ses serviteurs étaient-ils partis après avoir disposé le corps de leur maître défunt, selon ses désirs ?

Conan haussa les épaules et remit le parchemin dans sa ceinture... Alors il sursauta et ses poils se hérissèrent. Saisissant, horrible dans ce calme lénifiant, venait de retentir le son profond d'un gong !

Se ramassant sur lui-même comme un grand chat, l'épée à la main, il dirigea son regard vers le fond de l'étroit couloir d'où le son avait paru venir. Les prêtres de Keshia étaient-ils arrivés ? C'était improbable ; ils n'avaient pas eu le temps d'arriver à la vallée. Mais ce gong était la preuve indiscutable d'une présence humaine.

Fondamentalement, Conan était un partisan de l'action directe. Sa finesse, il l'avait acquise au contact de races plus perverses. S'il était pris de court par un événement inattendu, il revenait instinctivement à son caractère fondamental. Ainsi, maintenant, au lieu de se cacher ou de se glisser furtivement dans la direction opposée, comme un homme ordinaire l'aurait fait, il s'élança dans le couloir vers l'origine du bruit. Ses sandales ne faisaient pas plus de bruit que n'en aurait fait une panthère ; ses yeux étaient réduits à des fentes, ses lèvres entrouvertes inconsciemment. Cette vibration inattendue l'avait momentanément surpris et la colère noire du primitif, excitée par la

menace du péril, était toujours sous-jacente chez le Cimmérien.

Le couloir sinueux déboucha dans une petite cour à ciel ouvert. Un objet brillant au soleil accrocha son regard. C'était le gong, un grand disque doré, pendu à un bras d'or qui saillait du mur en ruine. Un maillet de cuivre jaune était posé à côté, mais il n'y avait aucun signe – aucun bruit – de vie humaine. Les arches avoisinantes béaient, vides. Conan resta ramassé sur lui-même sur le seuil du couloir, pendant ce qui lui parut être un long moment. Aucun bruit, aucun mouvement ne s'éleva dans l'immense palais. Il finit par perdre patience et, se glissant dans la cour, en fit le tour, regardant par les arches, prêt à bondir à la vitesse de l'éclair, ou à frapper à gauche ou à droite, tel un cobra.

Parvenu devant le gong, il regarda sous l'arche la plus proche. Il ne vit qu'une chambre faiblement éclairée, jonchée de débris de maçonnerie. Sous le gong, les dalles de marbre lisse ne montraient aucune empreinte de pas, mais il y avait une odeur dans l'air... Une odeur légèrement fétide qu'il ne put reconnaître et ses narines se dilatèrent comme celles d'une bête sauvage alors qu'il cherchait en vain à l'identifier.

Il se dirigea vers l'arche... Avec une soudaineté terrifiante les dalles apparemment solides s'ouvrirent et cédèrent sous ses pieds. Alors même qu'il tombait, il écarta largement les bras et se rattrapa aux arêtes de la fosse qui s'ouvrait sous lui. Les rebords s'effritèrent sous ses doigts qui s'agrippaient. Et il tomba dans une obscurité complète, plongé dans une eau sombre et glacée qui le saisit et l'emporta en tourbillonnant, à une vitesse stupéfiante.

2.

Le réveil de la déesse

Le Cimmérien ne fit d'abord aucun effort pour lutter contre le courant qui l'entraînait dans la nuit sombre. Il se maintenait hors de l'eau, serrant son épée, qu'il n'avait pas lâchée, entre ses dents, même au cours de sa chute et il ne chercha même pas à deviner quelle destinée l'attendait. Mais brusquement, un rayon de lumière traversa les ténèbres devant lui. Il aperçut le flot qui faisait écumer la surface noire des eaux comme si elle était dérangée par quelque monstre des profondeurs et il vit les murs droits du chenal de pierre qui s'infléchissaient vers le haut pour former une voûte au-dessus de sa tête. De chaque côté, courait une étroite corniche, juste au-dessous de la toiture voûtée, mais elle se trouvait hors d'atteinte. À un endroit, la voûte était crevée, probablement à demi éboulée, et la lumière du jour s'écoulait par l'ouverture. Au-delà de ce trait lumineux, c'était l'obscurité la plus noire et la panique s'empara du Cimmérien lorsqu'il vit qu'il allait être emporté loin de cette tache de lumière, au sein de ténèbres inconnues.

Soudain il aperçut des échelles de bronze descendant des parois du chenal vers la surface de l'eau à intervalles réguliers et il y en avait justement une qui apparaissait devant lui. Aussitôt, il se débattit pour la saisir, luttant contre le courant qui le maintenait au milieu. Le flot le retenait comme avec des mains tangibles, animées, visqueuses, mais il lutta avec l'énergie du désespoir et se rapprocha peu à peu de la terre ferme, luttant furieusement pouce après pouce. Il arriva bientôt à la hauteur de l'échelle et d'un élan farouche il agrippa l'échelon du bas et s'y pendit, à bout de souffle.

Quelques secondes plus tard, il sortait à grand-peine de l'eau bouillonnante, posant le pied avec précaution sur les échelons corrodés. Ils fléchirent et se plièrent, mais résistèrent, et il grimpa jusqu'au rebord étroit qui courait le long du mur, à peine à hauteur d'homme du toit incurvé. L'immense Cimmérien fut forcé de baisser la tête comme il se redressait. Une puissante porte de bronze se découpait dans la pierre à la hauteur de l'échelle, mais elle ne céda pas sous les assauts de Conan. Il retira son épée de ses dents et la remit dans son fourreau, crachant du sang... Car la lame avait entaillé

ses lèvres au cours de sa lutte féroce avec la rivière... Et il porta son attention vers la toiture affaissée.

Il pouvait passer ses bras à travers la crevasse et saisir le rebord et une prudente tentative lui apprit qu'il supporterait son poids. Un instant plus tard, il s'était hissé à travers le trou et se retrouvait dans une vaste chambre au délabrement extrême. La plus grande partie de la toiture s'était effondrée, de même qu'une grande section du sol qui formait la voûte de la rivière souterraine. Des arches brisées s'ouvraient sur d'autres salles et couloirs et Conan en conclut qu'il se trouvait toujours dans le gigantesque palais. Il se demanda avec inquiétude combien de pièces du palais étaient bâties sur la rivière souterraine et si les antiques dalles ou carreaux allaient céder à nouveau sous ses pas et le précipiter dans le courant d'où il venait de sortir si péniblement.

Dans quelle mesure d'ailleurs sa chute avait-elle bien été un accident ? Ces dalles corrodées avaient-elles simplement cédé fortuitement sous son poids, ou bien y avait-il une explication plus sinistre ? Une chose au moins était évidente : il n'était pas le seul être vivant dans le palais. Ce gong n'avait pas retenti tout seul, que ce bruit ait eu ou non pour but de l'attirer vers sa mort. Le silence du palais devint brusquement lugubre, chargé d'une sourde menace.

Se pouvait-il qu'il s'agisse de quelqu'un venu dans le palais dans le même dessein que lui ? Une idée lui vint comme il se souvenait du mystérieux Bît-Yakin. N'était-il pas possible que cet homme ait trouvé les Dents de Gwahlur au cours de son séjour prolongé à Alkmeenon... et que ses serviteurs les aient emportées avec eux en partant ? La possibilité qu'il soit en train de chasser une ombre rendit furieux le Cimmérien.

Choisissant un couloir qu'il estima conduire vers la partie du palais qu'il avait visitée la première fois, il s'y engagea avec précaution en pensant à la sombre rivière qui bouillonnait et écumait quelque part sous ses pieds.

Sa pensée revenait périodiquement sur la salle aux oracles et sa mystérieuse occupante. Quelque part, non loin de cet endroit, se trouvait certainement un indice qui devait éclairer le mystère du trésor ; si, il est vrai, celui-ci se trouvait toujours dans sa cachette depuis des temps immémoriaux.

Le silence régnait sur le grand palais comme toujours, seulement troublé par le léger frottement de ses pieds sandalés. Les salles et les couloirs qu'il traversa tombaient en ruine, mais comme il avançait, les ravages du temps devinrent moins apparents. Il se demanda un instant dans quel but les échelles avaient été fixées le long du chenal de la

rivière souterraine, puis il chassa cette question avec un haussement d'épaules. Il était peu intéressé par des problèmes qui ne pouvaient rien lui rapporter et qui dataient de l'Antiquité.

Il n'était pas sûr de l'emplacement de la salle aux oracles par rapport à l'endroit où il se tenait actuellement, mais il trouva bientôt un couloir qui le ramena vers la grande salle du trône par l'une des arches. Il avait pris une décision : il était inutile d'errer dans tout le palais à la recherche du trésor caché, sans avoir de piste. Il allait se cacher par ici, attendre l'arrivée des prêtres de Keshan et ensuite, une fois terminée leur farce de la consultation de l'oracle, il les suivrait jusqu'à la cachette des bijoux, où ils se rendraient certainement. Il se contenterait de ceux qu'ils laisseraient.

Poussé par une fascination morbide, il entra à nouveau dans la chambre aux oracles et regarda la forme sans vie de la princesse qui était vénérée comme une déesse. Il était fasciné par sa beauté figée. Quel mystérieux secret était contenu dans ce corps merveilleusement modelé ?

Soudain il sursauta. Une exclamation siffla d'entre ses dents et ses cheveux se hérissèrent sur sa nuque. Le corps reposait toujours comme il l'avait vu la première fois, silencieux, immobile, avec ses plaques pectorales d'or ornées de gemmes, ses sandales dorées et sa tunique de soie. Mais il y avait une subtile différence. Les membres délicats n'étaient plus rigides, les joues avaient le teint de la pêche, les lèvres étaient rouges...

Avec un juron effrayé, Conan tira violemment son épée.

Crom ! Elle est vivante !

À ces mots les longs cils noirs frémirent ; les yeux s'ouvrirent et se levèrent sur lui et le fixèrent, impénétrables, mystérieux, brillants, énigmatiques. Il la regarda, plongé dans un mutisme glacé.

Elle se redressa avec souplesse, gardant son regard toujours fixe et ensorceleur.

Il humecta ses lèvres desséchées puis retrouva sa voix.

— Vous... êtes... êtes-vous Yelaya ? balbutia-t-il.

— Je suis Yelaya ! (La voix était riche et musicale et il la regarda avec un nouvel émerveillement.) N'aie pas peur. Je ne te ferai aucun mal si tu obéis à mes ordres.

— Comment une femme morte peut-elle revenir à la vie après tous ces siècles ? demanda-t-il, comme s'il se montrait sceptique envers ce que ses sens lui montraient.

Une curieuse lueur se mit à briller dans les yeux de la femme. Elle leva les bras en un geste mystérieux.

— Je suis une déesse. Il y a un millier d'années, s'abattit sur moi

la malédiction des dieux supérieurs, les dieux des ténèbres qui demeurent au-delà des frontières de la lumière. La partie mortelle en moi périt, mais la partie divine ne peut mourir. Je dois rester étendue ici pour l'éternité et m'éveiller chaque nuit au coucher du soleil et tenir ma cour comme au temps jadis, auprès de fantômes surgis des ténèbres du passé. Mortel, si tu ne veux pas contempler ce qui damnera ton âme pour l'éternité, va-t'en loin d'ici, vite ! Je te l'ordonne ! Va-t'en !

La voix se fit impérieuse et un bras délicat se leva et se tendit.

Conan, ses yeux devenus des fentes, remit lentement son épée dans son fourreau, mais il n'obéit nullement à cet ordre. Il fit un pas en avant comme mû par une puissante fascination... Et sans le moindre avertissement il la redressa, la prenant en une étreinte semblable à celle d'un ours. Elle poussa un cri qui ne ressemblait en rien au cri qu'aurait dû pousser une déesse et il y eut un bruit de soie déchirée, comme d'un geste violent il arrachait sa tunique sur le côté.

— Une déesse ! Ha ! (Son aboiement contenait un mépris furieux. Il ignore les ruades éperdues de sa captive.) J'avais trouvé étrange qu'une princesse d'Alkmeenon s'exprime avec un accent corinthien ! Aussitôt que j'ai retrouvé mes esprits, j'ai compris que je t'avais déjà vue quelque part. Tu es Muriela, la danseuse corinthienne de Zargheba. Cette tache de naissance en forme de croissant sur ta hanche le prouve. Je l'ai vue autrefois, alors que Zargheba était en train de te donner le fouet. Une déesse ! Bah !

Il assena, de sa paume ouverte, avec mépris, une claque retentissante sur la hanche révélatrice et la fille poussa un glapisement pitoyable.

Toute son arrogance l'avait abandonnée. Elle n'était plus une silhouette mystérieuse surgie des temps anciens, mais une danseuse terrifiée et humiliée, comme on pouvait en acheter sur n'importe quel marché d'esclaves de Shem. Elle éleva la voix et se mit à pleurer sans vergogne. Son ravisseur abaissa son regard vers elle avec une lueur de triomphe courroucé.

— Une déesse ! Ha ! Ainsi tu étais l'une des femmes voilées que Zargheba avait amenées avec lui à Keshia. Tu pensais vraiment pouvoir m'abuser, petite idiote ? Il y a un an que je t'ai vue à Akbitana avec ce porc de Zargheba et je n'oublie jamais un visage – ni un corps de femme. Je crois que je vais...

Se dégageant de son étreinte, elle lança ses bras gracieux autour de son cou puissant, s'abandonnant à la terreur ; des larmes coulaient le long de ses joues et elle était agitée par des sanglots qui contenaient une note d'hystérie.

— Oh, je t'en prie, ne me fais pas de mal ! Je t'en supplie ! J'étais forcée de faire cela ! Zargheba m'a amenée ici pour tenir le rôle de l'oracle !

— Comment ! Espèce de petite friponne sacrilège ! gronda Conan. Ne crains-tu pas les dieux ? Crom ! L'honnêteté n'existe donc nulle part !

— Oh, je t'en prie ! implora-t-elle, frissonnant d'une terreur abjecte. Je ne pouvais désobéir à Zargheba. Oh, que vais-je devenir ? Je vais être maudite par tous ces dieux barbares !

— Que crois-tu donc que les prêtres te feront s'ils découvrent ton imposture ? demanda-t-il.

À cette pensée, ses jambes refusèrent de la supporter plus longtemps et elle s'effondra en un tas frémissant, étreignant les genoux de Conan et se confondant en justifications incohérentes, implorant pardon et protection, avec de pitoyables protestations de son innocence et de son intention de ne faire aucun mal. Son attitude était loin de celle de la princesse antique qu'elle avait affichée tout à l'heure, mais cela n'avait rien de surprenant. La peur qui lui avait donné des forces précédemment la perdait à présent.

— Où est Zargheba ? demanda-t-il. Arrête de pleurnicher, par l'enfer, et réponds-moi.

— À l'extérieur du palais, répondit-elle en sanglotant. Il attend les prêtres.

— Combien d'hommes a-t-il avec lui ?

— Aucun. Nous sommes venus seuls.

— Ha ! (Cela ressembla fort au grognement satisfait d'un lion en train de chasser.) Vous avez dû quitter Keshia quelques heures après moi. Avez-vous escaladé les falaises ?

Elle secoua la tête, trop étouffée par ses larmes pour pouvoir parler d'une manière cohérente. Avec un juron impatient, il l'attrapa par ses délicates épaules et la secoua jusqu'à ce qu'elle perde le souffle.

— Vas-tu cesser de pleurer comme un veau et me répondre ? Comment êtes-vous entrés dans la vallée ?

— Zargheba connaissait l'entrée secrète, dit-elle en un souffle. Le prêtre Gwarunga la lui a révélée, ainsi qu'à Thutmekri. Du côté sud de la vallée il y a un grand étang au pied des falaises. Sous la surface de l'eau se trouve l'entrée d'une grotte, qui n'est pas visible si l'on ne regarde pas attentivement. Nous avons plongé sous l'eau et sommes entrés dans la grotte. Celle-ci remonte très rapidement hors de l'eau et se prolonge à travers les falaises. L'ouverture du côté de la vallée est dissimulée par d'épais fourrés.

— J'ai gravi les falaises du côté est, murmura-t-il. Bon, et ensuite ?

— Nous sommes allés vers le palais et Zargheba m'a cachée parmi les arbres pendant qu'il partait à la recherche de la salle aux oracles. Je ne pense pas qu'il fasse entièrement confiance à Gwarunga. En son absence, j'ai cru entendre le bruit d'un gong, mais je n'en suis pas certaine. Puis Zargheba est revenu et il m'a conduite jusqu'à cette salle, où la déesse Yelaya était étendue sur cette estrade. Il l'a déshabillée et m'a fait revêtir ces habits et ces parures. Ensuite, il est parti dissimuler le corps et attendre l'arrivée des prêtres. J'avais très peur. Lorsque tu es entré, j'ai voulu me relever et te supplier de m'emmener loin de cet endroit, mais j'avais peur de Zargheba. Lorsque tu as découvert que j'étais vivante, j'ai pensé pouvoir t'effrayer et te faire partir.

— Quel oracle devais-tu prononcer ? demanda-t-il.

— Je devais ordonner aux prêtres de prendre les Dents de Gwahlur et d'en donner une partie à Thutmekri, en gage, comme il le désirait, et de porter ensuite les autres jusqu'au palais de Keshia. Je devais leur dire qu'un sort terrible menaçait Keshan s'ils n'acceptaient pas les propositions de Thutmekri. Et, oh oui ! je devais leur dire que tu devais être écorché vif sur-le-champ.

— Thutmekri souhaitait que le trésor soit placé dans un endroit où il – lui ou les Zembabwans – pourrait facilement mettre la main dessus, murmura Conan, négligeant la remarque qui le concernait. Je vais lui arracher le foie... Gorulga est au courant de toute cette farce, bien sûr ?

— Non. Il croit en ses dieux et il est incorruptible. Il ne sait rien de tout ceci. Il obéira à l'oracle. C'était là tout le plan de Thutmekri. Sachant que les Keshani iraient consulter l'oracle, il a dit à Zargheba de m'amener avec l'ambassade venue de Zembabwei, en me tenant à l'écart, étroitement voilée.

— Eh bien, que je sois damné ! grogna Conan. Un prêtre qui croit en toute honnêteté à son oracle et que l'on ne peut pas corrompre. Crom ! Je me demande si c'est bien Zargheba qui a frappé sur ce gong. Savait-il que j'étais ici ? Pouvait-il être au courant de ces dalles disloquées ? Où se trouve-t-il à présent, ma fille ?

— Il est caché dans un bosquet d'arbres-lotus, près de l'ancienne avenue qui allait de la paroi sud des falaises jusqu'au palais, répondit-elle. (Puis elle renouvela ses prières.) Oh, Conan, aie pitié de moi ! J'ai si peur dans ce palais antique et maudit. Je suis sûre d'avoir entendu des pas furtifs autour de moi... Oh, Conan, emmène-moi avec toi ! Zargheba me tuera lorsque j'aurai servi ses desseins ici... Je le sais !

Les prêtres, eux aussi, me tueront s'ils découvrent ma supercherie.

» C'est un démon. Il m'acheta à un marchand d'esclaves qui m'avait enlevée, alors que je me trouvais dans une caravane voyageant à travers les régions septentrionales de Kush et il a fait de moi l'instrument de ses intrigues depuis lors. Emmène-moi loin de lui ! Tu ne peux pas être aussi cruel que lui. Ne m'abandonne pas ici, alors que je vais être égorgée ! Je t'en prie ! Je t'en prie !

Elle était à genoux et s'accrochait à Conan, hystérique, son beau visage souillé de larmes tourné vers lui, ses noirs cheveux soyeux répandus en désordre sur ses blanches épaules. Conan la fit se relever et la mit sur ses genoux.

— Ecoute-moi. Je vais te protéger de Zargheba. Les prêtres ne sauront rien de ta perfidie. Mais tu dois faire ce que je vais te dire.

Elle balbutia des promesses d'obéissance formelle, étreignant son cou puissant comme si elle recherchait la sécurité à ce contact.

— Bien. Lorsque les prêtres arriveront, tu joueras le rôle de Yelaya, ainsi que Zargheba l'avait prévu. Il fera noir et à la lumière des torches ils ne s'apercevront pas de la différence. Mais voilà ce que tu vas leur dire : « Les dieux veulent que le Stygien et ses chiens shémites soient chassés de Keshan. Ce sont des menteurs et des traîtres qui projettent de voler les dieux. Que les Dents de Gwahlur soient placées entre les mains du général Conan. Qu'il lui soit également confié les armées de Keshan. Il est chéri par les dieux. »

Elle frissonna, avec une expression de désespoir, mais acquiesça.

— Et Zargheba ? s'écria-t-elle. Il me tuera !

— Ne t'inquiète pas pour Zargheba, grogna-t-il. Je vais prendre soin de ce chien. Tu vas faire ce que je viens de te dire. Allons, arrange ta coiffure. Elle est tout en désordre sur tes épaules. Et la pierre précieuse n'est plus à sa place.

Il replaça lui-même la grosse pierre éclatante, exprimant son approbation de la tête.

— Elle vaut à elle seule une pièce remplie d'esclaves. Là, rajuste ta tunique. Elle est déchirée sur le côté, mais les prêtres ne remarqueront rien. Essuie ton visage. Une déesse ne pleure pas comme une écolière battue. Par Crom, tu ressembles *vraiment* à Yelaya, le visage, les cheveux, la silhouette et tout ! Si tu tiens ton rôle de déesse devant les prêtres aussi bien que tu l'as tenu avec moi, tu feras facilement illusion.

— Je vais essayer, dit-elle en frissonnant.

— Bon. Je pars à la recherche de Zargheba.

À ces mots, elle fut saisie de panique une nouvelle fois.

— Non ! Ne me laisse pas toute seule ! Ce palais est hanté !

— Il ne peut rien t'arriver de mal, l'assura-t-il, sur un ton impatient. Il n'y a que Zargheba et je pars à sa recherche. Je serai vite revenu. Et je me tiendrai tout près, je te surveillerai, au cas où quelque chose se déroulerait de travers durant la cérémonie, mais si tu joues ton rôle convenablement, tout se passera bien.

Et se détournant, il sortit rapidement de la salle aux oracles ; derrière lui Muriela poussa un petit cri pitoyable en le voyant s'en aller.

Le crépuscule était tombé. Les grandes salles et les couloirs étaient plongés dans l'ombre ; les frises de cuivre luisaient d'un éclat sombre à travers la pénombre. Conan marchait en silence, tel un fantôme, à travers les longs couloirs, avec la sensation d'être épié par les esprits invisibles du passé, aux aguets dans les coins sombres. Il n'était pas étonnant que la fille soit si nerveuse dans un tel décor.

Il descendit furtivement les marches de marbre, comme une panthère se mettant en chasse, son épée à la main. Le silence régnait sur toute la vallée et, au-dessus du faite des falaises, les étoiles scintillaient. Si les prêtres de Keshia avaient déjà pénétré dans la vallée, aucun bruit, aucun mouvement dans le sous-bois ne les trahissaient. Il avança le long de l'antique avenue aux dalles brisées qui conduisait vers le sud, perdue au milieu des feuillages enchevêtrés et des fourrés épais. Il marcha avec circonspection, suivant le liseré du dallage, là où les arbustes projetaient leurs ombres les plus profondes, jusqu'à ce qu'il distingue devant lui, assez confusément avec le crépuscule, le bosquet des arbres-lotus, cette étrange fleur particulière aux contrées noires de Kush. Zargheba devait se tenir aux aguets, à cet endroit, selon la fille. Conan se fondit dans les fourrés, telle une ombre aux pieds de velours.

Il se rapprocha du bosquet de lotus par un mouvement circulaire et c'est à peine si le frémissement d'une feuille signala son passage. Il s'arrêta brusquement à la lisière des arbres, se ramassant sur lui-même comme une panthère méfiante au milieu des épais fourrés. Devant lui, au sein des denses feuillages, apparaissait un pâle ovale, indistinct dans la lumière incertaine. Cela aurait pu être l'une des grandes fleurs blanches qui brillaient parmi les branches. Mais c'était un visage d'homme. Et il était tourné vers lui. Il recula, se fondant rapidement dans l'ombre. Zargheba l'avait-il aperçu ? L'homme regardait directement vers lui. Les secondes s'écoulèrent. Le visage mal discernable n'avait pas bougé. Conan pouvait apercevoir la sombre touffe sous le visage que faisait la courte barbe noire.

Et brusquement, Conan sentit qu'il y avait quelque chose d'anormal. Zargheba, il le savait, n'était pas très grand. S'il s'était tenu

sur la pointe des pieds, sa tête serait à peine arrivée à la hauteur de l'épaule du Cimmérien ; pourtant le visage était au même niveau que le sien. L'homme était-il monté sur un appui ? Conan se baissa et regarda vers le sol au-dessous de la tête, mais les broussailles et les gros troncs d'arbres gênaient la vue. Mais il aperçut quelque chose d'autre et il se figea. À travers une éclaircie dans les broussailles, il pouvait apercevoir le tronc de l'arbre sous lequel, apparemment, se tenait Zargheba. Le visage se trouvait bien à la hauteur de cet arbre. Et Conan aurait dû voir en dessous du visage, non pas le tronc de l'arbre mais le corps de Zargheba... Et pourtant il n'y avait pas de corps.

Brusquement, plus tendu que le tigre avançant vers sa proie, Conan se glissa dans le bosquet et un moment plus tard il écarta une branche feuillue et regarda le visage qui n'avait pas bougé. Et qui ne bougerait jamais plus, de lui-même. Il regardait la tête tranchée de Zargheba, accrochée à une branche de l'arbre par ses longs cheveux noirs.

3.

La réponse de l'oracle

Conan se retourna, parcourant les ténèbres épaisses d'un regard farouche et interrogateur. Il n'aperçut nulle part le corps de l'homme assassiné ; seulement, un peu plus loin, l'herbe luxuriante était piétinée et foulée et le tapis de verdure souillé de taches sombres et humides. Conan retint son souffle en écoutant intensément le silence. Les arbres et les fourrés avec leurs grandes fleurs pâles se dressaient, sombres, immobiles et sinistres, se profilant sur l'ombre qui s'épaississait.

L'esprit de Conan fut empli de craintes primitives. Était-ce là l'œuvre des prêtres de Keshan ? Si c'était bien cela, où étaient-ils ? Était-ce bien Zargheba, après tout, qui avait frappé sur le gong ? À nouveau, le souvenir de Bît-Yakin et de ses mystérieux serviteurs monta en lui. Bît-Yakin était mort, réduit à l'état de carcasse ridée au cuir tanné, de momie ratatinée dans sa crypte, au flanc de la falaise, pour saluer éternellement le lever du soleil. Mais les serviteurs de Bît-Yakin n'étaient pas compris dans tout cela. *Il n'y avait aucune preuve qu'ils aient jamais quitté la vallée.*

Conan pensa à la jeune fille, à Muriela, seule et sans défense, dans cet immense palais peuplé d'ombres. Il fit demi-tour et parcourut en sens inverse l'allée obscure, courant comme une panthère méfiante, prêt même en pleine course à se tourner à gauche et à droite et à porter des bottes mortelles.

Le palais apparut à travers les arbres, et il aperçut autre chose... des lueurs rouges se reflétant sur le marbre lisse. Il se jeta dans les fourrés qui bordaient l'avenue en ruine et se glissa à travers la végétation dense jusqu'à la lisière de l'espace découvert devant le portique. Des voix parvinrent jusqu'à lui ; des torches étaient agitées et leur lumière vacillante brillait sur des épaules d'ébène luisantes. Les prêtres de Keshan étaient arrivés.

Ils n'avaient pas emprunté la large avenue envahie par la végétation, ainsi que Zargheba l'avait prévu. Manifestement, il y avait plus d'un passage secret pour accéder à la vallée d'Alkmeenon.

Ils montaient à la file les larges marches de marbre, brandissant leurs torches. Gorulga était en tête de la procession, profil sculpté

dans le cuivre qui se découpait sur l'éclat des torches. Les autres étaient des acolytes, des Noirs gigantesques dont la peau luisait sous les torches brillantes. À la queue du cortège, là-bas, s'avavançait d'un pas fier un énorme Noir, l'air étonnamment méchant. Conan se renfrogna. C'était Gwarunga, qui, d'après Muriela, avait révélé à Zargheba l'entrée secrète, par l'étang. Conan se demanda jusqu'à quel point l'homme était au courant des intrigues du Stygien.

Il se hâta vers le portique, contournant l'espace découvert pour rester dans l'ombre à la lisière des fourrés. Il ne restait personne de garde à l'entrée. Les torches avançaient en oscillant, à intervalles réguliers, le long du grand couloir sombre. Avant qu'ils aient atteint la porte à double battant à l'autre extrémité, Conan avait gravi l'escalier extérieur et se trouvait dans le vestibule derrière eux. Se glissant rapidement le long du mur bordé de colonnes, il arriva à la grande porte comme ils traversaient l'immense salle du trône, chassant les ténèbres avec leurs torches. Ils ne regardèrent pas une seule fois derrière eux. En une seule file, leurs plumes d'autruche s'agitant, leurs tuniques en peau de léopard contrastant étrangement avec le marbre et les arabesques de métal de l'antique palais, ils traversèrent la vaste salle et s'arrêtèrent un instant devant la porte d'or qui se trouvait à la gauche de l'estrade.

La voix de Gorulga s'éleva, étrange et caverneuse, dans cet immense espace vide, débitant des phrases sonores, inintelligibles à celui qui écoutait, caché ; puis le grand-prêtre écarta les doubles battants et entra, en se courbant jusqu'à la taille à plusieurs reprises et, derrière lui, les torches s'abaissèrent et se relevèrent, faisant pleuvoir des flammèches, comme les adorateurs imitaient leur maître. La porte d'or se referma derrière eux, empêchant Conan de voir et d'entendre, et celui-ci s'élança à travers la salle du trône et entra dans l'alcôve qui se trouvait derrière l'estrade. Il fit moins de bruit qu'une brise légère soufflant à travers la salle.

De minces rayons lumineux passèrent à travers les trous dans le mur, quand il ouvrit le panneau secret. Se glissant à l'intérieur de la niche, il regarda à travers la cloison. Muriela était assise, toute raide, sur l'estrade, ses bras repliés, sa tête appuyée contre le mur, à quelques pouces seulement des yeux de Conan. Le délicat parfum de ses cheveux abondants envahit les narines du guerrier. Il ne pouvait pas voir son visage, bien sûr, mais elle avait l'air de contempler quelque gouffre lointain dans l'espace au-dessus et au-delà des têtes rasées des géants noirs agenouillés devant elle. Conan eut un rictus satisfait. « Cette petite catin est une grande comédienne », se dit-il. Il savait qu'elle était morte de peur, mais elle ne le montrait pas. Dans la

lumière incertaine et vacillante des torches, elle ressemblait trait pour trait à la déesse qu'il avait vue, étendue sur le même dais, si l'on arrivait à s'imaginer cette déesse revenant à la vie.

Gorulga était en train de psalmodier un chant en une langue qui n'était pas familière à Conan, et qui était sans doute une invocation dans l'antique langue d'Alkmeenon, transmise de génération en génération par les grands-prêtres. Cela semblait interminable. Conan commença à s'impatisser. Plus longtemps la chose durerait, et plus terrifiante serait la tension s'exerçant sur Muriela. Si elle craquait... Il prépara sa dague et son épée. Il ne pourrait supporter de voir cette petite catin torturée et égorgée par ces Noirs.

Mais le chant – profond, grave et indescriptiblement sinistre – se termina enfin, et une acclamation poussée par les acolytes marqua son point final. Relevant la tête et tendant les bras vers la forme immobile sur le dais, Gorulga lança d'une voix profonde et étoffée, qui était l'attribut naturel des prêtres de Keshan :

— Ô grande déesse, toi qui demeures auprès du Grand Dieu des Ténèbres, que ton cœur soit touché, et accorde que tes lèvres s'ouvrent pour parler aux oreilles de ton esclave dont la tête gît dans la poussière à tes pieds ! Parle, grande déesse de la vallée sacrée ! Tu connais les sentiers que nous allons emprunter ; les ténèbres qui nous affligent sont comme la lumière du soleil au milieu de sa course pour toi. Répands la splendeur de ta sagesse sur le sentier suivi par tes serviteurs ! Dis-nous, ô toi qui portes la parole des dieux : quelle est leur volonté concernant Thutmekri le Stygien ?

La masse brune et abondante des cheveux tombant en flots, qui accrochaient la lumière des torches en des rayons de bronze sombre, frissonna légèrement. Une exclamation bruyante s'éleva des Noirs, moitié respect, moitié terreur. La voix de Muriela parvint clairement aux oreilles de Conan dans le silence de mort, et elle parut froide, détachée et impersonnelle, bien qu'il sourcillât devant l'accent corinthien.

— Il est de la volonté des dieux que le Stygien et ses chiens shémites soient chassés de Keshan ! (Elle répétait ses paroles mêmes.) Ce sont des voleurs et des traîtres qui projettent de voler les dieux. Que les Dents de Gwahlur soient remises entre les mains du général Conan. Qu'il soit placé à la tête des armées de Keshan. Il est chéri par les dieux !

Sa voix trembla comme elle terminait, et Conan se mit à transpirer, croyant qu'elle était sur le point de s'effondrer, prise d'hystérie. Mais les Noirs ne remarquèrent rien, pas plus qu'ils ne notèrent l'accent corinthien, qu'ils ne connaissaient d'ailleurs pas. Ils

frappèrent doucement leurs paumes l'une contre l'autre et un murmure d'émerveillement et de crainte respectueuse s'éleva de leurs bouches. Les yeux de Gorulga brillèrent d'un éclat fanatique à la lueur des torches.

— Yelaya a parlé ! s'écria-t-il d'une voix exaltée. Telle est la volonté des dieux ! Il y a longtemps de cela, durant les temps où vécurent nos ancêtres, elles ont été faites tabous et cachées sur l'ordre des dieux, qui les avaient arrachées des redoutables mâchoires de Gwahlur, le roi des ténèbres, à la naissance du monde. Sur l'ordre des dieux, les Dents de Gwahlur avaient été cachées ; sur leur ordre, elles vont être à nouveau exposées à la lumière du jour. Ô déesse, toi qui naquis des étoiles, donne-nous la permission de nous rendre à la cachette secrète des Dents pour les mettre en sûreté entre les mains de celui qui est aimé par les dieux !

— Vous avez ma permission pour vous retirer ! répondit la fausse déesse d'un geste impérieux qui fit à nouveau ricaner Conan, et les prêtres sortirent à reculons, les plumes d'autruche et les torches se levant et s'abaissant au rythme de leurs gémissements.

La porte d'or se referma et avec un gémissement la déesse retomba en arrière, mollement, sur le daïs.

— Conan ! pleurnicha-t-elle faiblement. Conan !

— Chuut ! siffla-t-il à travers les trous de la cloison et, se retournant, il se glissa hors de la niche et referma le panneau.

Un coup d'œil jeté depuis le seuil de la porte sculptée lui montra les torches retraversant la grande salle du trône, mais il fut en même temps conscient d'un éclat qui ne provenait pas des torches. Il fut surpris, mais la solution se présenta d'elle-même aussitôt. Une lune précoce s'était levée et sa lumière tombait en oblique à travers la coupole fissurée, ce qui, par quelque artifice étrange, augmentait la lumière. Le dôme brillant d'Alkmeenon n'était donc pas une fable. Sa voûte intérieure était sans doute constituée de ce curieux cristal au pâle éclat que l'on ne rencontrait que dans les collines des contrées noires. La lumière inondait la salle du trône et se répandait dans les salles immédiatement adjacentes.

Mais alors que Conan se dirigeait vers la porte qui conduisait à la salle du trône, il fut amené à se retourner brusquement, en entendant un bruit qui semblait provenir du passage qui partait de l'alcôve. Il se tapit sur le seuil et regarda à l'intérieur, se souvenant du coup de gong qui avait retenti de cet endroit et l'avait attiré dans un piège. La lumière tombant du dôme ne filtrait que très légèrement dans cet étroit couloir, révélant une perspective vide. Cependant il aurait juré avoir entendu un bruit de pas furtifs.

Alors qu'il hésitait, il fut électrisé par un cri étranglé de femme derrière lui. Franchissant d'un bond la porte qui se trouvait derrière le trône, il vit un spectacle inattendu à la lumière du cristal.

Les torches des prêtres avaient disparu à l'extérieur de la grande salle... mais un prêtre se trouvait encore dans le palais : Gwarunga. Ses traits pervers étaient déformés par la fureur, et il avait attrapé par la gorge la pauvre Muriela terrifiée. Il l'empêchait de crier et d'implorer en la secouant brutalement.

— Traîtresse ! (Entre ses épaisses lèvres rouges, sa voix sifflait comme celle d'un cobra.) À quel jeu joues-tu ? Zargheba ne t'avait-il pas appris l'oracle que tu devais prononcer ? Si, je le sais par Thutmekri ! Es-tu en train de trahir ton maître, ou bien trahit-il ses amis par ton intermédiaire ? Chienne ! Je vais tordre ta tête hypocrite... mais d'abord je vais te...

L'écarquillement des yeux adorables de la captive, comme elle regardait par-dessus son épaule, avertit l'énorme Noir. Il la lâcha et se retourna juste comme l'épée de Conan s'abattait sur lui. Le choc l'assomma et il s'écroula sur le sol de marbre, où il resta étendu en se tordant, son sang ruisselant d'une blessure au cuir chevelu.

Conan avança vers lui pour terminer le travail – car il savait que le mouvement brusque du Noir avait dévié son coup, et qu'il l'avait frappé seulement du plat de sa lame – mais Muriela l'enlaça éperdument.

— J'ai fait comme tu me l'avais ordonné, s'exclama-t-elle, hystérique. Emmène-moi ! Oh, je t'en prie, emmène-moi, loin d'ici !

— Nous ne pouvons pas encore partir, grogna-t-il. Je dois suivre les prêtres et voir où ils vont chercher les bijoux. Il peut y avoir un autre butin intéressant, dissimulé là-bas. Mais tu peux venir avec moi. Où est cette gemme que tu portais dans tes cheveux ?

— Elle a dû rouler sur l'estrade, balbutia-t-elle en portant la main à ses cheveux. J'étais tellement effrayée... Lorsque les prêtres sont partis, je me suis précipitée dehors pour te retrouver, et cette grande brute était restée en arrière. Alors il m'a attrapée et...

— Bon, va la chercher pendant que je m'occupe de sa carcasse, ordonna-t-il. Allez ! Cette gemme vaut une fortune à elle seule.

Elle hésita, comme si elle répugnait à retourner dans cette chambre mystérieuse ; puis, comme il saisissait Gwarunga par la ceinture et le traînait vers l'alcôve, elle fit demi-tour et pénétra dans la salle aux oracles.

Conan jeta le corps du Noir sans connaissance sur le sol, et leva son épée. Le Cimmérien avait vécu trop longtemps dans les endroits les plus sauvages du monde pour nourrir encore des illusions sur la

clémence. Le seul ennemi sûr était un ennemi décapité. Mais avant qu'il ait pu frapper, un cri saisissant arrêta sa lame brandie dans les airs. Le cri venait de la salle aux oracles.

— Conan ! Conan ! *Elle est revenue !*

Le cri s'acheva en un gargouillement, suivi d'un bruit de lutte.

Avec un juron, Conan se rua hors de l'alcôve, passa derrière l'estrade du trône et se précipita dans la salle aux oracles, presque avant que le bruit ait cessé. Là il s'arrêta, déconcerté. Selon toutes les apparences, Muriela reposait placidement sur l'estrade, les yeux fermés comme si elle était endormie.

— Que fais-tu ainsi, par la foudre ? demanda-t-il sur un ton acide. Tu crois que c'est le moment de plaisanter...

Sa voix mourut. Son regard descendit le long de la cuisse d'ivoire moulée par l'étroite tunique de soie. Cette tunique aurait dû être déchirée de la ceinture jusqu'à l'ourlet. Il savait, puisque c'était sa propre main qui l'avait déchirée, comment il avait arraché impitoyablement le vêtement du corps de la danseuse qui se débattait. Mais la chemise ne présentait aucune déchirure. Une seule grande enjambée l'amena jusqu'à l'estrade et il posa sa main sur le corps d'ivoire... et la retira vivement, comme si elle avait touché du fer brûlant, au lieu de la froide immobilité de la mort.

— Crom ! murmura-t-il, ses yeux devenant soudain des fentes brillantes comme des feux d'alarme. Ce n'est pas Muriela ! C'est Yelaya !

Il comprenait maintenant le cri éperdu qui avait jailli des lèvres de Muriela lorsqu'elle était entrée dans la chambre. La déesse était revenue. Le corps avait été déshabillé par Zargheba, afin de donner des vêtements trompeurs à celle qui devait prendre sa place. Cependant, maintenant, elle était parée de soie et de bijoux, comme Conan l'avait vue la première fois. Un singulier picotement parcourut les poils de la nuque de Conan.

— Muriela ! s'écria-t-il brusquement. *Muriela !* Où es-tu, par l'enfer !

Les murs renvoyèrent l'écho de sa voix, comme s'ils se moquaient de lui. À sa connaissance, il n'y avait pas d'autre entrée que la porte d'or et personne n'avait pu entrer ou repartir par celle-ci sans qu'il le voie. Ce fait étrange était indiscutable : Yelaya avait été remise à sa place sur l'estrade durant les quelques instants qui s'étaient écoulés depuis que Muriela avait quitté la chambre la première fois, pour être empoignée par Gwarunga. Ses oreilles tintaient encore des échos du hurlement de Muriela, cependant la jeune Corinthienne s'était comme évanouie dans l'air. Il ne restait qu'une explication, s'il rejetait

l'hypothèse plus noire qui conduisait au surnaturel... Quelque part dans la chambre, il y avait une entrée secrète. Et alors même que cette pensée traversait son esprit, il la vit.

Dans ce qui avait paru être une paroi de marbre pleine, une légère fissure perpendiculaire apparaissait, et dans cette fissure était accroché un morceau de soie. En un instant, il était penché dessus. Ce morceau de tissu provenait de la tunique déchirée de Muriela. On ne pouvait se méprendre sur ce que cela signifiait. La soie avait été prise dans la porte qui se refermait et arrachée alors que Muriela franchissait l'ouverture, enlevée par ses ravisseurs, les dieux seuls savaient de quels êtres cruels il pouvait s'agir. Le lambeau de vêtement avait empêché la porte de se refermer parfaitement.

Introduisant la pointe de son poignard dans la fissure, Conan exerça une pression de son avant-bras musclé. La lame plia, mais elle était faite de l'acier incassable d'Akbitan. La porte de marbre s'ouvrit. Conan leva son épée tout en regardant dans le couloir qui s'ouvrait au-delà, mais aucune forme menaçante ne vint à sa rencontre. La lumière filtrant dans la chambre aux oracles lui révéla une courte suite de marches taillées dans le marbre. Ouvrant complètement la porte, il enfonça sa dague dans une fente du sol, de façon à maintenir cette entrée ouverte. Puis il s'élança au bas de l'escalier sans hésiter. Il ne vit et n'entendit rien. Une douzaine de marches plus bas, l'escalier se terminait sur un étroit couloir qui s'enfonçait tout droit dans les ténèbres.

Il s'arrêta brusquement, figé comme une statue au bas de l'escalier, et dirigea son regard vers les peintures qui couvraient les murs, rendues visibles grâce à la faible lumière qui provenait d'en haut. Le style était indéniablement pelishtic ; il avait vu des fresques identiques sur les murs d'Asgalun. Mais les scènes décrites n'avaient aucun rapport avec quoi que ce soit de pelishtic, à l'exception d'une silhouette humaine, qui revenait fréquemment : un vieil homme décharné à la barbe blanche, aux traits raciaux indéniables. Les dessins semblaient représenter diverses parties de l'étage supérieur du palais. Nombre d'entre eux figuraient une pièce qu'il reconnut comme étant la chambre aux oracles, avec le corps de Yelaya reposant sur l'estrade d'ivoire, et d'énormes Noirs agenouillés devant elle. Et là-bas, derrière la cloison, dans la niche, se dissimulait le vieillard Pelishtic. Et il y avait d'autres silhouettes, également... des silhouettes qui allaient à travers le palais abandonné, exécutant les ordres du Pelishtic et retirant des choses innombrables de la rivière souterraine. Durant quelques instants, Conan resta glacé, des phrases jusqu'ici incompréhensibles du manuscrit en parchemin devinrent alors dans

son esprit d'une clarté effrayante. Les petits morceaux sans suite du manuscrit s'assemblèrent et le mystère de Bît-Yakin n'en fut plus un dorénavant, pas plus que l'énigme de ses serviteurs.

Conan se retourna et scruta les ténèbres, un doigt glacé descendant le long de sa colonne vertébrale. Puis il s'avança dans le couloir, aussi silencieux qu'un chat, et, sans hésiter, s'enfonça plus profondément dans les ténèbres loin de l'escalier. L'odeur qu'il avait sentie dans la cour du gong emplissait l'air.

Alors, dans l'obscurité complète, il entendit un bruit devant lui... un piétinement de pas nus, ou un bruissement de vêtements soyeux frôlant la pierre, il n'aurait pu le dire exactement. Mais un instant plus tard, sa main tendue devant lui rencontrait un obstacle qu'il identifia comme étant une lourde porte de métal sculpté. Il la poussa vainement, et la pointe de son épée ne trouva aucune fente. La porte s'adaptait parfaitement à son appui et aux montants, comme si elle était fondue dedans. Il mit en œuvre toute sa force, ses pieds s'accrochant au sol, les veines se gonflant sur ses tempes. Ce fut inutile ; une charge d'éléphants aurait à peine ébranlé ce portail titanique.

Comme il était ainsi arc-bouté contre la porte, il surprit un bruit de l'autre côté que ses oreilles identifièrent aussitôt... c'était le grincement aigu de fer rouillé, comme un levier crissant dans sa mortaise. Instinctivement, l'action suivit cette identification, si spontanément que le son, l'impulsion et sa réaction furent pratiquement simultanés. Et comme il se rejetait en arrière d'un bond prodigieux, il se produisit la chute d'une énorme masse, et un fracas de tonnerre emplit le tunnel de sourdes vibrations. Des éclats l'atteignirent... un énorme bloc de pierre, il le reconnut d'après le bruit, venait de s'écraser à l'endroit qu'il venait de quitter. Une pensée ou un geste un peu plus lent et il était écrasé comme une fourmi.

Conan recula. Quelque part de l'autre côté de cette porte de métal, Muriela était captive, si elle était toujours en vie. Mais il ne pouvait forcer cette porte et s'il restait dans ce tunnel, un autre bloc de rocher pouvait s'abattre, et il pouvait être moins chanceux. Cela ne profiterait en rien à la jeune fille s'il était réduit à l'état de pulpe sanglante. Il ne pouvait continuer ses recherches dans cette direction. Il fallait remonter et trouver un autre moyen d'accès.

Il fit demi-tour et se dirigea rapidement vers l'escalier. Avec un soupir de soulagement il arriva vers une lumière relative. Mais, comme il posait le pied sur la première marche, la lumière fut voilée et, au-dessus de lui, la porte de marbre se referma violemment, lançant des échos sonores.

Un sentiment qui ressemblait à la panique s'empara alors du Cimmérien, pris au piège dans ce tunnel sombre, et il se retourna, levant son épée avec un regard meurtrier vers les ténèbres derrière lui, s'attendant à une charge d'assaillants vampires. Mais aucun bruit ne s'éleva du fond du tunnel. Les hommes derrière la porte – si *c'étaient* des hommes – pensaient-ils que son sort avait été réglé par la chute du rocher de la voûte, libéré sans doute par quelque mécanisme ?

Mais alors pourquoi la porte avait-elle été refermée au-dessus de lui ? Abandonnant toute spéculation, Conan monta les marches à tâtons, sa peau frémissant comme s'il s'attendait à chaque pas à recevoir un coup de couteau dans le dos, aspirant vivement à noyer sa semi-panique dans une barbare effusion de sang.

Il heurta la porte de l'épaule, en haut de l'escalier, et jura de tout son être en voyant qu'elle ne cédait pas devant ses efforts. Puis, comme il levait son épée de la main droite pour l'abattre sur le marbre, sa main gauche rencontra un verrou de métal qui, manifestement, s'était remis dans son loquet lorsque la porte avait été fermée si violemment. En un instant, il avait repoussé ce verrou et la porte s'ouvrit alors sous sa poussée. Il bondit dans la chambre, véritable incarnation de la fureur, les yeux fendus, montrant les dents, féroce désireux d'en venir aux mains avec tout ennemi, quel qu'il fût, qui entraverait sa course.

La dague n'était plus fichée dans le sol. La pièce était vide, de même que l'estrade. Yelaya avait à nouveau disparu.

— Par Crom ! murmura le Cimmérien. Serait-elle vivante, après tout ?

Il entra à grands pas dans la salle du trône, frustré ; puis, frappé par une idée subite, il se dirigea derrière l'estrade du trône et regarda dans l'alcôve. Le marbre lisse était taché de sang, là où il avait jeté le corps sans connaissance de Gwarunga... c'était tout. Le Noir avait disparu, aussi complètement que Yelaya.

4.

Les Dents de Gwahlur

Un sentiment de colère et de frustration envahit l'esprit de Conan le Cimmérien. Il ne savait plus comment faire pour retrouver Muriela, pas plus qu'il n'avait su comment faire pour retrouver les Dents de Gwahlur. Une seule idée se présenta à lui... suivre les prêtres. Peut-être découvrirait-il une piste près de l'emplacement secret du trésor. C'était une chance plutôt mince, mais cela valait mieux que d'errer sans but.

Comme il traversait rapidement la grande salle plongée dans les ténèbres qui donnait sur le portique, il s'attendait à ce que les ombres qui rôdaient autour de lui reviennent à la vie et se jettent sur lui, avec des crocs et des serres pour le déchirer. Mais seul le battement rapide de son cœur l'accompagna jusqu'au clair de lune qui tachetait le marbre luisant faiblement.

Au pied des larges marches, il chercha sous la vive clarté lunaire un signe qui lui indiquerait la direction à suivre. Et il le trouva... des pétales répandus sur le tapis de verdure lui apprirent qu'un bras ou un vêtement avait effleuré une branche chargée de fleurs... L'herbe avait été foulée par des pas pesants. Conan, qui avait suivi des loups à la trace dans ses collines natales, n'éprouva aucune difficulté à suivre la piste des prêtres keshani.

Elle s'éloignait du palais, à travers des bosquets touffus aux parfums exotiques ; de grandes fleurs pâles déployaient leurs pétales luisants, des buissons verdoyants, entrelacés, faisaient pleuvoir des feuilles sur son passage ; il arriva enfin devant un énorme piton rocheux qui saillait, tel un château de Titans, au flanc des collines, à un endroit qui n'était pas très éloigné du palais, bien que presque entièrement dissimulé à la vue par des arbres couverts de vigne sauvage. Manifestement ce prêtre bavard de Keshan s'était trompé en disant que les Dents étaient cachées dans le palais. Cette piste l'avait éloigné de l'endroit où Muriela avait disparu, mais une conviction était en train de grandir en lui : toute la vallée était reliée au palais par des passages souterrains.

Tapi dans les ombres profondes, noires comme le velours des fourrés, il examina le grand rocher qui se découpait insolemment sur

la clarté lunaire. Il était couvert d'étranges et grotesques sculptures, représentant des hommes et des animaux, et des créatures à demi bestiales qui devaient être des dieux ou des démons. Le style de ces sculptures différait d'une manière tellement frappante des autres frises du palais que Conan se demanda si elles n'étaient pas le fait d'un âge et d'une race différents et si elles n'étaient pas elles-mêmes les reliques d'une époque disparue et oubliée, située dans un passé incommensurable, que les habitants d'Alkmeenon avaient découvertes à leur arrivée dans la vallée.

Une grande porte s'ouvrait dans la paroi verticale de la falaise et une gigantesque tête de dragon était ciselée sur le fronton de telle sorte que l'ouverture de la porte était comme la gueule ouverte du dragon. La porte elle-même était de bronze ciselé et devait peser plusieurs tonnes. Il ne vit aucune serrure, mais une série de verrous en travers du portail massif ouvert lui apprit qu'il y avait un système d'ouverture et de fermeture... Un système sans doute connu des seuls prêtres de Keshan.

La piste montrait que Gorulga et ses acolytes avaient franchi cette porte. Mais Conan hésita. Attendre qu'ils ressortent signifierait probablement voir la porte se refermer sous son nez et il ne parviendrait jamais à trouver le mécanisme d'ouverture. D'un autre côté, s'il les suivait à l'intérieur, ils pourraient ressortir et l'enfermer dans la caverne.

Abandonnant toute prudence, il se glissa à travers le grand portail. Quelque part dans la caverne se trouvaient les prêtres, les Dents de Gwahlur et peut-être également une piste qui le renseignerait sur le sort de Muriela. Les risques personnels ne l'avaient encore jamais fait reculer.

La clarté lunaire éclairait, sur plusieurs pieds, le large tunnel dans lequel il s'était engagé. Quelque part devant lui, il aperçut une faible lueur et il entendit l'écho d'un chant étrange. Les prêtres n'étaient pas aussi loin devant lui qu'il l'avait pensé. Le tunnel débouchait sur une vaste salle où n'entrait pas la clarté lunaire ; une caverne vide, de petites dimensions, mais dont la voûte haute et incurvée brillait d'une lueur phosphorescente, qui était, Conan le savait, un phénomène commun dans cette partie du monde. Dans une demi-lumière spectrale il put distinguer une idole bestiale, accroupie devant un autel, et les noirs orifices de six ou sept tunnels partant de la salle. S'engageant dans le plus large de ceux-ci – qui se trouvait immédiatement derrière la statue accroupie tournée vers l'entrée extérieure – il aperçut la lueur vacillante des torches, alors que celle de la voûte phosphorescente était fixe, et le chant augmenta de volume.

Bientôt il put regarder discrètement vers l'intérieur d'une caverne, plus grande que celle qu'il venait juste de quitter. Là, il n'y avait plus de phosphore, mais la lueur des torches tombait sur un autel plus large et un dieu encore plus obscène et répugnant était accroupi comme un crapaud au-dessus de lui. Devant cette hideuse divinité, Gorulga et ses dix acolytes s'agenouillèrent et frappèrent le sol de leurs têtes, tandis qu'ils psalmodiaient leur chant monotone. Conan comprit pourquoi leur progression avait été si lente. Apparemment, pénétrer dans la crypte secrète des Dents exigeait un rituel long et compliqué.

Impatient et nerveux, il attendit la fin du chant et des saluts et bientôt ils se relevèrent et s'enfoncèrent dans le tunnel qui s'ouvrait derrière l'idole. Leurs torches disparurent en oscillant sous la voûte obscure et il les suivit. Il ne courait pas un grand danger d'être découvert. Il se glissa derrière les ombres comme une créature de la nuit et les prêtres noirs étaient totalement absorbés dans leur grotesque cérémonial. Apparemment, ils n'avaient même pas remarqué l'absence de Gwarunga.

Dans une caverne aux dimensions gigantesques, aux parois incurvées vers le haut, où couraient des corniches qui ressemblaient à des galeries, sur plusieurs étages, ils recommencèrent une nouvelle fois leurs révérences devant un autel encore plus grand et une idole encore plus repoussante que ce qu'ils avaient adoré jusqu'ici.

Conan se tapit dans le sombre orifice du tunnel pour examiner les parois rocheuses qui réfléchissaient la lueur blafarde des torches. Il aperçut un escalier sculpté dans la pierre qui montait, d'étage en étage, reliant les galeries entre elles. La voûte se perdait dans les ténèbres.

Soudain il sursauta et les chants cessèrent brusquement comme les Noirs agenouillés relevaient la tête. Une voix inhumaine venait de retentir au-dessus d'eux. Ils se figèrent sur les genoux, leurs visages levés prenant une teinte bleu pâle dans la soudaine et étrange lumière qui apparut, aveuglante, près de la voûte altière, et qui se mit à projeter des lueurs crépitantes. Cette lumière éclaira une galerie et un cri jaillit de la bouche du grand-prêtre, répété comme un écho par ses acolytes frissonnants. Là-haut venait de se révéler brièvement à eux une mince forme blanche, dressée dans un chatolement de soie et d'or incrusté de bijoux. Puis la flamme se mit à brûler, scintillante et animée de pulsations, et plus rien ne fut distinct, la mince silhouette ne fut plus qu'une tache d'ivoire luisant faiblement.

— *Yelaya !* hurla Gorulga, ses traits bruns devenant couleur de cendre. Pourquoi nous as-tu suivis ? Quelle est ta volonté ?

L'étrange voix inhumaine s'abattit de la voûte, se répercutant dans l'immense caverne qui l'augmentait et l'altérait, la rendant absolument méconnaissable.

— Malheur aux incroyants ! Malheur aux enfants hypocrites de Keshia ! Que la malédiction s'abatte sur ceux qui renient leur divinité !

Un cri d'horreur s'éleva de la troupe des prêtres. Gorulga ressembla à un vautour offensé à la lueur des torches.

— Je ne comprends pas ! balbutia-t-il. Nous sommes de bonne foi. Dans la chambre aux oracles tu nous as dit...

— N'accorde aucune attention à ce que tu as entendu dans la chambre aux oracles ! roula la terrible voix, multipliée à tel point qu'une myriade de voix sembla tonner et lancer le même avertissement. Prends garde aux faux prophètes et aux faux dieux ! Un démon ayant pris ma ressemblance t'a parlé dans le palais, te donnant une fausse prophétie. À présent, écoute et obéis, car moi seule suis la vraie déesse ! Je te donne une chance d'échapper à la malédiction !

» Prends les Dents de Gwahlur dans la crypte où elles ont été placées, il y a très longtemps de cela. Alkmeenon n'est plus sacrée, car elle a été profanée par des blasphémateurs. Remets les Dents de Gwahlur entre les mains de Thutmekri, le Stygien, afin qu'il les porte dans le temple de Dagon et de Derketo. Seul ce geste peut sauver Keshan du sort que les démons de la nuit ont conçu pour elle. Prends les Dents de Gwahlur et va-t'en ; repars aussitôt pour Keshia ; là-bas remets les bijoux à Thutmekri et saisis-toi de ce démon étranger, Conan. Qu'il soit écorché vif sur la place publique !

Aucune hésitation ne suivit cet ordre. Claquant des dents de terreur, les prêtres avancèrent à quatre pattes et coururent vers la porte qui s'ouvrait derrière le dieu bestial. Gorulga conduisait cette débandade. Ils se pressèrent un instant, se battant pour franchir le premier la porte, glapissant, les torches remuées frénétiquement effleuraient les corps noirs, puis ils parvinrent enfin à franchir tous le seuil et le bruit de leur course diminua au loin dans le tunnel.

Conan ne les suivit pas. Il brûlait du furieux désir de connaître la vérité sur cette fantastique affaire. Était-ce vraiment Yelaya, comme la sueur glacée couvrant le dos de ses mains le lui affirmait, ou bien était-ce cette petite catin de Muriela, qui venait de trahir une nouvelle fois, après tout ? Si c'était...

Avant que la dernière torche ait disparu dans le sombre tunnel, il avait bondi, l'air vengeur, vers l'escalier de pierre. La lueur bleue était en train de mourir, mais il discernait toujours la silhouette d'ivoire, immobile sur la galerie. Son sang se glaça dans ses veines comme il approchait, mais il n'eut aucune hésitation. Il s'avança, l'épée brandie,

et s'éleva comme une menace de mort au-dessus de la forme indistincte.

— Yelaya ! grogna-t-il. Morte, comme elle l'a toujours été depuis un millier d'années ! *Ha !*

De la sombre bouche d'un tunnel derrière lui une forme sombre se précipita sur Conan. Mais la course soudaine et mortelle de pieds nus était parvenue aux oreilles attentives du Cimmérien. Il se retourna avec l'agilité d'un chat et esqua le coup qui visait son dos. Comme le glaive étincelant dans la main noire passait à côté de lui en sifflant, il frappa à son tour avec la rage d'un python que l'on a provoqué et la longue lame droite empala son assaillant et ressortit d'un pied et demi entre ses épaules.

— Voilà !

Conan libéra son épée comme sa victime s'effondrait à terre en laissant échapper un gargouillement. L'homme se tordit en de brèves convulsions puis se raidit. À la lumière mourante, Conan vit un corps noir et un visage d'ébène, horrible sous la lueur bleutée. Il venait de tuer Gwarunga.

Conan se détourna du corps pour revenir vers la déesse. Des lanières passées autour de ses genoux et de sa poitrine la maintenaient debout contre un pilier de pierre et la volumineuse chevelure de Yelaya, nouée autour de la colonne, maintenait sa tête dressée. À quelques pas de distance, ces liens n'étaient plus visibles dans la lumière incertaine.

« Il est probablement venu après que je suis descendu dans le tunnel, songea Conan. Il a dû se douter que je me trouvais en bas. Alors il a retiré le poignard. » Conan se baissa et arracha son arme des doigts raidis par la mort, la regarda puis la glissa dans sa propre ceinture. « Et il a refermé la porte. Ensuite, il a emporté Yelaya dans l'intention de tromper ses idiots de frères. C'est lui qui a parlé, tout à l'heure. On ne pouvait reconnaître sa voix, avec cette voûte sonore. Et cette flamme bleue qui a jailli... Cela m'avait paru familier. C'est un tour utilisé par les prêtres stygiens. Thutmekri avait dû donner un peu de cette poudre à Gwarunga. »

L'homme avait pu arriver facilement dans la caverne avant ses compagnons. Familier du tracé des cavernes, par oui-dire ou par des plans transmis de génération en génération par le clergé, il était entré dans le souterrain après les autres, portant la déesse, avait suivi un chemin détourné à travers les tunnels et les chambres et s'était dissimulé avec son fardeau sur la corniche, pendant que Gorulga et les autres acolytes étaient absorbés dans leur rituel interminable.

La flamme bleue avait disparu, mais à présent, Conan était

conscient d'une autre flamme qui provenait de l'ouverture de l'un des couloirs s'ouvrant sur la saillie rocheuse. Quelque part au fond de ce couloir, il y avait une autre couche de phosphore, car il reconnaissait la légère brillance fixe. Le couloir conduisait dans la direction prise par les prêtres et il décida de le suivre, plutôt que de redescendre dans les ténèbres de la grande caverne du bas. Ce corridor devait rejoindre une autre galerie conduisant dans une nouvelle salle, qui devait être la destination des prêtres. Il se dépêcha, la lueur devenant plus intense à mesure qu'il avançait, jusqu'au moment où il put discerner le sol et les parois du tunnel. Devant lui et en dessous, il pouvait entendre les prêtres qui avaient repris leur chant.

Brusquement, une ouverture dans la paroi gauche se découpa dans la lueur phosphorescente et le bruit d'un sanglot doux et hystérique parvint à ses oreilles. Il vit par l'embrasure de la porte une salle taillée dans la roche pleine, qui n'était donc pas une caverne naturelle comme les autres. La voûte en dôme brillait dans la lumière, recouverte d'arabesques en or battu.

Près du mur opposé, assis sur un trône de granit, fixant pour l'éternité le seuil voûté, se trouvait la monstrueuse et obscène effigie de Pteor, le dieu des Pelishtic, taillée dans le cuivre jaune, avec ses attributs exagérés qui reflétaient la grossièreté de son culte. Et sur son giron gisait une blanche silhouette effondrée.

— Eh bien, que je sois damné ! murmura Conan.

Il parcourut la chambre d'un regard méfiant et, n'apercevant aucune autre entrée, ni aucune présence, il s'avança sans bruit et regarda la jeune fille dont les fines épaules étaient secouées par les sanglots d'une terreur abjecte, son visage caché entre ses bras. Partant de gros bracelets d'or fixés sur les bras de l'idole, de fines chaînettes d'or couraient jusqu'à d'autres bracelets, plus petits, passés autour des poignets de la jeune fille. Il posa une main sur son épaule nue et elle sursauta avec un hurlement, puis elle tourna vers lui son visage souillé de larmes.

— *Conan !*

Elle fit un effort désespéré pour se redresser, mais ses chaînes l'en empêchèrent. Il découpa l'or fin aussi près que possible de ses poignets en grognant :

— Tu devras porter ces bracelets jusqu'à ce que je trouve un ciseau ou une lime. Lâche-moi, malédiction ! Pour une comédienne, tu es beaucoup trop émotive ! Mais dis-moi, que t'est-il arrivé ?

— Lorsque je suis revenue dans la chambre aux oracles, pleurnicha-t-elle, j'ai vu la déesse étendue sur le dais comme je l'avais vue la première fois. Je t'ai appelé et je me suis mise à courir vers la

porte... Alors quelque chose m'a attrapée par-derrière. Une main s'est refermée sur ma bouche et j'ai été emportée à travers un panneau dans le mur, puis au bas d'un court escalier et ensuite dans un couloir sombre. Je ne pouvais voir celui qui m'avait enlevée et me portait, jusqu'au moment où nous avons franchi une grande porte de métal, débouchant dans un tunnel dont la voûte était éclairée comme cette salle.

» Oh, je me suis presque évanouie en les voyant ! Ce ne sont pas des humains ! Ce sont des démons gris et velus qui marchent comme des êtres humains et qui parlent une sorte de langage caquetant qu'aucun homme ne peut comprendre. Ils restaient là et semblaient attendre et à un moment, j'ai cru entendre quelqu'un forcer la porte. Alors l'une de ces *choses* a tiré sur un levier de métal dans le mur et quelque chose s'est écrasé à terre de l'autre côté de la porte.

» Ensuite ils m'ont portée à travers des tunnels sinueux et fait monter des escaliers jusqu'à cette salle où ils m'ont enchaînée aux genoux de cette abominable idole, et ils sont repartis. Oh, Conan, qui sont-ils ?

— Les serviteurs de Bît-Yakin, grogna-t-il. J'ai trouvé un manuscrit qui m'a révélé un certain nombre de choses et ensuite je suis tombé sur certaines fresques qui m'ont raconté le reste. Bît-Yakin était un Pelishtic qui vint dans la vallée avec ses serviteurs après que les habitants d'Alkmeenon l'eurent abandonnée. Il trouva le corps de la princesse Yelaya et découvrit que les prêtres revenaient de temps en temps pour lui faire des offrandes, car même alors elle était vénérée comme une déesse.

» Il lui fit rendre des oracles et il était la voix prononçant les oracles, depuis une niche qu'il avait creusée dans la cloison derrière l'estrade. Les prêtres ne soupçonnèrent jamais rien et ils ne le virent jamais non plus, ni lui ni ses serviteurs, car ils se cachaient toujours lors de leur venue. Bît-Yakin vécut et mourut ici sans jamais être découvert. Crom seul sait combien de temps il vécut ici, mais ce fut certainement pendant des siècles. Les savants pelishtic ont découvert le moyen de prolonger la durée de leur vie pendant des centaines d'années. Moi-même, j'en ai vu certains. Pourquoi vécut-il ici seul et pourquoi joua-t-il ce rôle d'oracle, aucun être humain, doué de raison, ne saurait le dire. Mais je pense que le but de ces oracles était de maintenir cette cité inviolée et sacrée ; ainsi, il pouvait rester sans être inquiété. Il mangeait la nourriture que les prêtres apportaient en offrande à Yelaya et ses serviteurs consommaient d'autres mets... J'ai toujours su qu'il existait une rivière souterraine qui partait du lac où les peuplades des hauts plateaux de Punt jettent leurs morts. Cette

rivière coule sous le palais. Ils avaient fixé des échelles descendant dans celle-ci, d'où ils pouvaient accrocher et pêcher les cadavres qui passaient en flottant. Bît-Yakin a rapporté tout ceci dans son manuscrit et sur ses fresques murales.

» Mais il finit par mourir et ses serviteurs le momifièrent selon les instructions qu'il leur avait laissées avant sa mort et ils l'installèrent au creux d'une caverne, dans le flanc des falaises. Le reste est facile à deviner. Ses serviteurs, qui étaient encore plus près de l'immortalité que lui, continuèrent à vivre ici, mais lorsque la fois suivante, un grand-prêtre vint consulter l'oracle, n'ayant plus de maître pour les retenir, ils le mirent en pièces. Et c'est ainsi que depuis lors – jusqu'à Gorulga – personne ne vint jamais plus consulter l'oracle.

» Il est évident qu'ils renouvelaient périodiquement les vêtements et les parures de la déesse, comme ils avaient vu Bît-Yakin le faire. Sans aucun doute, il y a quelque part une chambre fermée où les soieries sont préservées des atteintes du temps. Ils ont habillé la déesse et l'ont ramenée dans la chambre aux oracles après que Zargheba l'eut dépouillée de ses parures. Et, oh ! à propos, ils ont décapité Zargheba et suspendu sa tête à une branche d'arbre.

Elle eut un frisson, mais poussa en même temps un soupir de soulagement.

— Il ne me fouettera jamais plus.

— Pas de ce côté-ci de l'enfer, reconnut Conan. Mais partons, à présent. Gwarunga a ruiné mes projets avec sa ruse de voler la déesse et de la faire parler. Je vais suivre les prêtres et tenter ma chance de leur voler le butin, une fois qu'ils l'auront retiré de sa cachette. Et tu restes à côté de moi. Je ne peux pas passer mon temps à te chercher.

— Mais les serviteurs de Bît-Yakin ! chuchota-t-elle, terrifiée.

— Nous allons tenter notre chance, grommela-t-il. Je ne sais pas ce qui se trame dans leurs esprits, mais ils ne semblent montrer aucune disposition à sortir et à se battre à ciel ouvert. Viens.

Saisissant son poignet, il la conduisit hors de la chambre dans le couloir. Comme ils avançaient, ils entendirent le chant psalmodié des prêtres et, se mêlant à lui, le sourd grondement des eaux tumultueuses. La lumière devint plus intense au-dessus d'eux comme ils émergeaient sur une galerie élevée qui dominait une immense caverne. En bas, une scène étrange et fantastique se déroulait.

Au-dessus d'eux étincelait la voûte phosphorescente ; à une centaine de pieds au-dessous d'eux s'étendait le sol plat de la caverne. De l'autre côté, le sol était traversé par un cours d'eau profond et étroit qui remplissait jusqu'au bord son chenal creusé dans la pierre. Jaillissant des ténèbres impénétrables, il serpentait à travers la

caverne et se perdait à nouveau dans les ténèbres. La surface visible réfléchissait la lumière provenant d'en haut, les eaux sombres et bouillonnantes brillaient comme parsemées de bijoux éclatants, lançant des chatoiements sans cesse changeants de bleu glacé, de rouge sombre et de vert scintillant.

Conan et sa compagne se tenaient sur l'une des galeries qui longeaient la haute paroi incurvée et de cette corniche un pont naturel formé de roches se jetait en un arc vertigineux au-dessus du vaste gouffre de la caverne pour rejoindre, par-delà la rivière, une corniche beaucoup plus étroite de l'autre côté. Dix pieds au-dessous de ce premier pont, un second, plus large, traversait la caverne. Sur les deux parois, un escalier découpé dans la roche réunissait les extrémités de ces deux arcs vertigineux.

Conan, suivant la courbe de l'arche qui prenait son essor depuis la corniche où ils se trouvaient, aperçut une clarté qui n'était pas le phosphore blême de la caverne. Sur l'étroite saillie rocheuse qui leur faisait face de l'autre côté de la caverne, il y avait une ouverture dans la paroi rocheuse par où brillaient les étoiles.

Mais toute son attention fut bientôt attirée par la scène qui se déroulait au-dessous d'eux. Les prêtres avaient atteint leur destination. Dans un coin de la paroi de la caverne se dressait un autel de pierre, mais il n'y avait aucune idole. Ou s'il y en avait une derrière, Conan ne pouvait la voir, car par suite d'un jeu de lumière, ou de la longue courbe de la muraille, l'espace derrière l'autel était laissé dans les ténèbres absolues.

Les prêtres avaient planté leurs torches dans des trous du sol rocheux, formant un demi-cercle de feu devant l'autel. Puis les prêtres se groupèrent à l'intérieur du croissant formé par les torches et Gorulga, après avoir élevé les bras en un geste d'invocation, profondément incliné, s'avança vers l'autel et y posa ses mains. L'autel se souleva et s'ouvrit, pivotant sur son arête, comme le couvercle d'un coffre, démasquant une petite niche.

Tendant un bras à l'intérieur de la cachette, Gorulga en ressortit un petit coffret de cuivre jaune. Ayant remis l'autel en place, il posa le coffret sur celui-ci et en souleva le couvercle. Pour les observateurs avides, postés sur la haute corniche, ce fut comme si ce geste avait libéré un jet de flammes provenant d'un feu éclatant, qui puisait et frissonnait tout autour du coffret ouvert. Le cœur de Conan bondit et sa main se porta à la poignée de son épée. Les Dents de Gwahlur, enfin ! Le trésor qui ferait de celui qui le posséderait l'homme le plus riche du monde ! Son souffle se fit plus court entre ses dents serrées.

Puis il comprit brusquement qu'un nouvel élément venait de

surgir sous les lumières des torches et de la voûte phosphorescente, se substituant à elles. Les ténèbres se glissaient tout autour de l'autel, à l'exception de la tache lumineuse engendrée par l'éclat pervers des Dents de Gwahlur qui augmentait sans cesse. Les Noirs se transformèrent en statues de basalte figées, leurs ombres s'allongèrent derrière eux, grotesques et démesurées.

L'autel baignait à présent dans l'éclat des bijoux et les traits de Gorulga se détachaient avec un relief saisissant. Puis l'espace plongé dans l'ombre derrière l'autel fut bientôt inondé par la clarté qui s'étendait. Et peu à peu, avec la lumière qui se diffusait, des formes devinrent visibles, comme des silhouettes engendrées par la nuit et le silence.

Au début, elles ressemblèrent à des statues de pierre grise, formes immobiles, velues, ressemblant à des hommes, bien que d'une horrible humanité, mais leurs yeux étaient vivants, de froides étincelles de feu glacé et gris. Et comme l'étrange lueur des bijoux illuminait leurs traits bestiaux, Gorulga poussa un hurlement et se rejeta en arrière, ses grands bras levés en un geste d'horreur éperdu.

Mais un bras, plus long encore, jaillit par-dessus l'autel et une main innommable se referma sur sa gorge. Hurlant et se débattant, le grand-prêtre fut attiré vers l'autel ; un poing semblable à un marteau s'abattit et les hurlements de Gorulga cessèrent. Flasque et brisé, il s'affaissa en travers de l'autel, sa cervelle jaillissant de son crâne broyé. Alors les serviteurs de Bît-Yakin surgirent comme un torrent faisant irruption de l'enfer et se jetèrent sur les prêtres noirs qui restaient là, figés comme des statues, pétrifiés d'horreur.

Ainsi commença le massacre, féroce et épouvantable.

Conan vit des corps noirs agités dans les airs comme des fétus par les mains inhumaines des tueurs ; les poignards et les épées des prêtres furent inutiles. Il vit des hommes soulevés du sol et leurs têtes fracassées sur l'autel de pierre. Il vit une torche flamboyante, tenue par une main monstrueuse, enfoncée inexorablement dans la gorge d'un malheureux qui se débattait en vain contre ceux qui le maintenaient. Il vit un homme déchiré en deux comme un poulet et les deux tronçons sanglants lancés à travers la caverne. Le massacre fut aussi bref et dévastateur que la trombe d'un ouragan. Dans une explosion de férocité sanglante et abyssale, tout fut rapidement terminé, à l'exception d'un malheureux qui s'enfuit en hurlant par où étaient venus les prêtres, poursuivi par l'essaim des formes d'horreur, barbouillées de sang, qui tendaient leurs mains rouges vers lui. Fugitif et poursuivants disparurent dans le sombre tunnel et les hurlements de l'homme parvinrent, assourdis par la distance.

Muriela, à genoux, griffait les jambes de Conan ; son visage était caché et elle fermait les yeux avec force. Elle n'était plus qu'une forme tremblante, grelottant d'une terreur abjecte. Mais Conan était galvanisé. Un regard rapide vers l'ouverture par laquelle brillaient les étoiles, un autre regard en bas vers le coffret qui brillait, toujours ouvert, sur l'autel souillé de sang, et il entrevit la chance inespérée qui s'offrait à lui.

— Je vais chercher ce coffret ! grinça-t-il. Reste ici !

— Oh, Mitra, non ! (Dans un accès d'épouvante, elle tomba à terre et saisit ses sandales.) N'y va pas ! N'y va pas ! Ne me laisse pas !

— Reste ici et tais-toi ! trancha-t-il d'un ton sec en se dégageant de son étreinte éperdue.

Dédaignant l'escalier sinueux, il se laissa glisser de corniche en corniche avec une hâte intrépide. Il n'aperçut aucun signe de présence des monstres comme ses pieds heurtaient le sol. Quelques torches brillaient encore, fichées en terre, la lueur phosphorescente vacillait et tremblait et la rivière s'écoulait, avec un murmure presque articulé, scintillant de lueurs impossibles. L'éclat qui avait annoncé l'apparition des serviteurs avait disparu avec eux. Seul scintillait et frissonnait le feu des bijoux dans le coffret de cuivre.

Il s'en empara, jetant sur son contenu un regard plein de convoitise... C'étaient des pierres étranges, curieusement taillées, qui brûlaient d'un feu glacé, non terrestre. Il referma violemment le couvercle, glissa le coffret sous son bras et remonta les marches en courant. Il n'avait aucune envie de rencontrer les servants infernaux de Bît-Yakin. La brève vision qu'il en avait eue, alors qu'ils étaient en pleine action, avait dissipé toute illusion au sujet de leur valeur au combat. Pourquoi avaient-ils attendu si longtemps avant de s'abattre sur les intrus ? Il aurait été incapable de le dire. Quel être humain aurait pu deviner les pensées ou les raisons qui faisaient agir ces monstruosité ? Ils possédaient une ruse et une intelligence égales à celles de l'humanité, ils l'avaient démontré. Et là-bas sur le sol de la caverne gisaient les preuves sanglantes de leur férocité bestiale.

La jeune Corinthienne était toujours affaissée sur la galerie, là même où il l'avait laissée. Il saisit son poignet et la força à se lever, en grognant :

— Je pense qu'il est temps de s'en aller !

Trop hébétée par la terreur pour avoir pleinement conscience de ce qui se passait, la jeune fille se laissa conduire sur l'arche vertigineuse. Ce n'est que lorsqu'ils passèrent en équilibre au-dessus des eaux tumultueuses qu'elle regarda en bas. Elle poussa un glapissement épouvanté et elle serait tombée sans le bras puissant de

Conan pour la retenir. Grondant une réprimande à son oreille, il l'empoigna sous son bras resté libre et la souleva. L'emportant à travers l'arche, les bras et les jambes ballants, il se dirigea vers l'ouverture à l'autre extrémité. Sans s'arrêter pour la poser à terre, il se hâta dans le court tunnel où donnait cette ouverture. Un instant plus tard, ils émergeaient sur l'étroite corniche dominant la paroi extérieure des falaises qui entouraient la vallée. À moins d'une centaine de pieds en dessous d'eux, la jungle s'agitait doucement sous la lumière des étoiles.

En regardant en bas, Conan poussa un profond soupir de soulagement. Il pensait pouvoir s'accommoder de la descente, même avec la charge que représentaient les bijoux et la jeune fille, bien qu'il doutât pouvoir escalader les falaises à cet endroit, même libre de ses mouvements. Il posa sur la corniche le coffret, encore souillé du sang de Gorulga et couvert des caillots coagulés de sa cervelle, et il allait retirer sa ceinture dans l'intention de fixer le coffret à son dos, lorsqu'il entendit un bruit derrière lui, un bruit sinistre sur lequel il ne pouvait se méprendre.

— Reste ici ! dit-il d'un ton sec à la jeune Corinthienne éperdue. Et ne bouge pas !

Puis, dégainant son épée, il se glissa dans le tunnel pour regarder à nouveau à l'intérieur de la caverne.

À mi-chemin sur le pont naturel le plus élevé, il aperçut une horrible silhouette grise. L'un des serviteurs de Bît-Yakin était sur leur piste. Sans doute possible, la brute les avait aperçus et les suivait. Conan n'hésita pas un seul instant. Il lui aurait été aisé de défendre l'entrée du tunnel, mais ce duel devait être terminé rapidement avant l'arrivée des autres serviteurs.

Il sortit du tunnel et, courant sur l'arche naturelle, se jeta sur le monstre qui arrivait. Ce n'était pas un singe, mais ce n'était pas un homme non plus. C'était une horreur au pas lourd et traînant, engendrée dans les jungles mystérieuses et sans nom, où une vie étrange est fécondée au milieu de la pourriture et des miasmes, en dehors de toute domination humaine, et où des tambours retentissent dans des temples que n'a jamais foulés le pied humain. Comment l'ancien Pelishtic avait-il acquis son pouvoir sur eux ?... C'était une énigme monstrueuse – de même que la raison de son éternel bannissement du reste de l'humanité – au sujet de laquelle Conan n'avait nullement l'intention de s'interroger, même s'il en avait eu l'opportunité.

L'homme et le monstre. Ils s'affrontèrent sur l'arche la plus élevée de la caverne où, une centaine de pieds plus bas, se précipitaient les

eaux sombres et furieuses. Comme la forme hideuse avec son corps gris de lèpre et ses traits d'idole sculptée inhumaine s'élevait au-dessus de lui, Conan frappa comme frappe un tigre blessé et derrière ce coup il y avait toute la force de ses muscles et de sa fureur. Ce coup d'épée aurait coupé en deux un corps humain, mais les os du serviteur de Bît-Yakin étaient semblables à de l'acier trempé. Pourtant, même l'acier trempé n'aurait pu résister victorieusement à cette estocade furieuse. Des côtes et l'os de l'épaule cédèrent et du sang jaillit de l'énorme blessure.

Conan n'eut pas le temps de porter un second coup. Avant qu'il puisse lever sa lame à nouveau ou se dégager d'un bond, la longue courbe d'un bras gigantesque le heurtait, le faisant tomber de l'arche, comme l'on fait tomber d'un coup sec une mouche d'un mur. Comme il plongeait vers le bas, la course tumultueuse de la rivière retentit comme un glas à ses oreilles, mais son corps, en se contorsionnant, réussit à tomber, à mi-course, sur l'arche inférieure. Il resta en équilibre précaire, pendant un instant à glacer le sang, puis ses doigts s'accrochèrent au bord opposé de l'arche et, d'un puissant rétablissement, il réussit à se hisser, toujours son épée dans l'autre main.

Comme il se relevait d'un bond, il vit le monstre, qui perdait son sang affreusement, se ruer vers la paroi de la falaise, à l'extrémité du pont, manifestement dans l'intention de descendre l'escalier qui reliait les deux arches, pour recommencer le duel. À l'extrême bord, la brute s'arrêta dans sa course et Conan aperçut la même chose... Muriela, le coffret aux bijoux sous son bras, se tenait, l'air égaré, à l'entrée du tunnel.

Avec un rugissement de triomphe, le monstre la prit sous un bras, saisit le coffret aux gemmes de l'autre main comme elle le laissait tomber et, faisant volte-face, se traîna lourdement sur le pont en sens inverse. Conan lança un juron retentissant et s'élança également de l'autre côté. Il se demanda s'il parviendrait à gravir l'escalier jusqu'à la plus haute arche, à temps pour rejoindre la brute avant qu'elle puisse s'enfoncer dans le labyrinthe de tunnels creusés dans la paroi rocheuse.

Mais le monstre ralentissait sa course, de plus en plus affaibli. Le sang ruisselait de son horrible blessure à la poitrine et il faisait des embardées, comme un homme ivre, d'un bord à l'autre de l'arche. Soudain, il trébucha, vacilla et tomba par-dessus bord, plongeant la tête la première vers le bas. La fille et le coffret aux bijoux glissèrent de ses mains devenues sans force et le hurlement de Muriela résonna horriblement, dominant le grondement des eaux furieuses en dessous.

Conan se trouvait pratiquement sous le point de chute de la créature. Le monstre heurta légèrement l'arche inférieure en tombant et poursuivit sa chute, mais la forme de la jeune fille qui se débattait heurta le pont et s'y accrocha, tandis que le coffret heurtait le rebord de l'arche près d'elle. L'un était tombé à la gauche de Conan, l'autre à sa droite. Les deux étaient à portée de bras ; pendant un très court instant, le coffret oscilla sur le rebord du pont, se balançant en équilibre instable, et Muriela resta accrochée par un seul bras, tournant désespérément vers Conan ses yeux dilatés par la peur de mourir et ses lèvres s'ouvrant sur un hurlement de désespoir.

Conan n'hésita pas un seul instant, ne jetant même pas un regard vers le coffret qui contenait toutes les richesses d'un monde. Avec une rapidité qui aurait ridiculisé le bond d'un jaguar affamé, il s'élança, saisit le bras de la jeune fille juste comme ses doigts glissaient sur la pierre lisse et d'une formidable traction la hissa sur l'arche. Le coffret bascula et tomba, heurtant l'eau quatre-vingt-dix pieds plus bas, là où le corps du serviteur de Bît-Yakin avait déjà disparu. Une éclaboussure, un jet d'écume montant vers les airs, marqua l'endroit où les Dents de Gwahlur avaient disparu à jamais du regard de l'homme.

Conan regarda à peine vers le bas. Il s'élança comme une flèche à travers le pont et gravit en courant l'escalier dans la falaise, avec l'agilité d'un chat, portant le corps inerte de la jeune fille comme s'il s'agissait d'un enfant. Un hurlement hideux l'amena à regarder par-dessus son épaule comme il atteignait l'arche supérieure et il vit les autres serviteurs pénétrant à nouveau dans la caverne tout en bas, du sang dégouttant de leurs crocs découverts. Ils s'élancèrent vers l'escalier qui serpentait d'étage en étage, avec des rugissements de vengeance ; alors il jeta la jeune fille, sans plus de façon, sur son épaule et s'engouffra dans le tunnel pour descendre ensuite les falaises comme un véritable singe, se laissant glisser et bondissant de prise en prise avec une témérité intrépide. Lorsque les farouches silhouettes regardèrent depuis la corniche d'en haut, ce fut pour voir le Cimmérien et la jeune fille disparaître dans la forêt qui entourait les falaises.

— Eh bien, dit Conan, remettant la jeune fille sur ses pieds, une fois parvenus au sein des fourrés protecteurs. Nous pouvons prendre notre temps à présent. Je ne crois pas que ces brutes sortiront de la vallée pour nous poursuivre. De toute façon, j'ai laissé mon cheval attaché près d'un trou d'eau, non loin d'ici. Espérons que les lions ne l'aient pas dévoré ! Par tous les démons de Crom ! Pourquoi pleures-tu *maintenant* ?

Elle cacha son visage souillé de larmes dans ses mains et ses délicates épaules furent secouées de sanglots.

— C'est à cause de moi que tu as perdu les bijoux, gémit-elle misérablement. C'est ma faute. Si je t'avais obéi et étais restée sur la corniche, dehors, cette brute ne m'aurait jamais vue. Tu aurais dû rattraper le coffret aux gemmes et me laisser me noyer !

— Oui, je suppose que c'est ce que j'aurais dû faire, reconnut-il. Mais oublions cela. Il ne faut jamais s'inquiéter du passé. Et arrête de pleurer, veux-tu ? C'est mieux ainsi. Allons-nous-en.

— Tu veux dire que tu vas me garder ? M'emmener avec toi ? demanda-t-elle, pleine d'espoir.

— Qu'est-ce que je pourrais bien faire d'autre avec toi, à ton avis ? (Il parcourut sa silhouette d'un regard approbateur et eut un rictus en apercevant la tunique déchirée qui laissait voir de généreuses et séduisantes courbes au teint d'ivoire.) Tes talents de comédienne pourraient bien me servir. Rien ne m'oblige à retourner à Keshia maintenant, puisqu'elle ne contient plus rien que je désire. Nous allons nous diriger vers Punt. Les habitants de Punt vénèrent une femme au corps d'ivoire et ils lui apportent des paniers remplis de l'or qu'ils trouvent dans leurs rivières. Je leur dirai que Keshan intrigue avec Thutmekri pour les réduire en esclavage – ce qui est la vérité – et que les dieux m'ont envoyé pour les protéger – pour, disons, environ une maison remplie d'or... Et si je peux m'arranger pour t'introduire, à leur insu, dans leur temple, afin que tu prennes la place de leur déesse d'ivoire, nous les aurons complètement tondus avant d'en avoir terminé avec eux !

Au-delà de la rivière Noire

(Se dirigeant vers Punt avec Muriela, Conan met à exécution son plan pour soulager les adorateurs de la déesse d'ivoire d'une partie de leur or qu'ils ont en abondance. Il continue ensuite sa route vers Zembabwei. Dans la cité des deux rois, il se joint à une caravane de marchands qu'il escorte vers le nord, longeant les confins du désert – confins où règnent en maîtres les « maraudeurs » zuagirs, dont il fut le chef autrefois –, et amène à bon port jusqu'à Shem. Il poursuit vers le nord, traversant les royaumes hyboriens, pour retrouver sa froide patrie. Conan approche à présent de la quarantaine, mais les ans écoulés ne le marquent pas, si ce n'est une propension encore plus marquée à courir les filles et à rechercher les ennuis. De retour en Cimmérie, il trouve les fils de ses compagnons élevant une famille à leur tour et tempérant leur rudesse nordique par des manières de vivre plus douces qui leur viennent de régions hyboriennes plus tempérées. Cependant, même ainsi, aucun colon hyborien n'a plus jamais franchi les frontières de Cimmérie depuis la destruction de Venarium, voilà plus de deux décennies. À présent, pourtant, les Aquiloniens s'étendent vers l'ouest, à travers les Marches Bossoniennes, pénétrant aux lisières du sauvage pays des Picts. C'est donc là que se rend Conan, cherchant de l'ouvrage pour son épée. Il s'enrôle comme éclaireur à Fort Tuscelan, le dernier avant-poste aquilonien sur la rive est de la rivière Noire, profondément enfoncé à l'intérieur du territoire pict. Là-bas se prépare une farouche guerre tribale avec les Picts.)

1.

Conan lance sa hache

Le silence de la piste forestière était si primitif que le bruit des pas, produit par ses bottes souples, dérangeait étrangement. Du moins, c'est ce qu'il semblait au voyageur, bien qu'il avançât le long du sentier avec toute la prudence que devait déployer celui qui s'aventurait au-delà de la rivière de la Foudre. C'était un jeune homme de taille moyenne, avec un visage ouvert et une masse de cheveux fauves en broussaille que ne retenait aucune toque ni aucun casque. Ses vêtements étaient assez communs dans cette région – une tunique grossière, retenue par une ceinture à la taille, de courtes culottes de cuir et des bottes souples en peau de daim qui lui arrivaient près du genou. La garde d'un poignard saillait du revers de l'une de ses bottes. Le large ceinturon de cuir soutenait une épée courte et massive et une petite giberne en peau de daim. Il n'y avait aucune inquiétude dans ses yeux qui examinaient avec soin les murailles vertes bordant la piste. Bien qu'il ne soit pas de haute taille, il était bien bâti et ses bras, que les manches courtes mais amples de sa tunique laissaient nus, étaient robustes et pourvus de muscles cordés.

Il avançait d'un pas tranquille. Et cependant la dernière cabane de colons se trouvait à des milles derrière lui et chaque pas le rapprochait davantage du danger farouche qui était suspendu comme une ombre menaçante au-dessus de la forêt primitive.

On ne l'entendait pas autant qu'il lui paraissait, bien qu'il sût parfaitement que le léger bruit de ses pieds bottés serait comme un tocsin d'alarme pour les féroces oreilles qui pouvaient être aux aguets dans la perfide forteresse verte. Son air insouciant n'était qu'apparent ; ses yeux et ses oreilles étaient sur le qui-vive, surtout ses oreilles, car le regard ne pouvait pas pénétrer l'écran de verdure à plus de quelques pieds de chaque côté.

Mais ce fut son instinct, plus que ses sens, qui l'avertit soudain. Il porta la main à son épée, immobile au milieu de la piste, retenant sa respiration inconsciemment, s'interrogeant sur le bruit qu'il avait entendu et se demandant même s'il avait vraiment entendu quelque chose. Le silence semblait absolu. Pas un écureuil ne s'agitait dans les branches, pas un oiseau ne gazouillait. Puis son regard se fixa sur un

taillis, au bord de la piste, à quelques mètres devant lui. Il n'y avait aucune brise, pourtant il avait vu un branchage remuer. Les poils de sa nuque le picotèrent et il resta un instant indécis, certain qu'un mouvement pour s'enfuir dans l'autre direction ferait s'abattre la mort sur lui.

Un fort craquement retentit derrière les feuilles. Les fourrés furent violemment secoués et en même temps que ce bruit, une flèche décrivit une course incertaine et disparut entre les arbres près de la piste. Le voyageur l'entrevit comme il faisait un bond éperdu vers un refuge.

À l'abri derrière un gros tronc, son épée tremblant entre ses doigts, il vit s'ouvrir les fourrés et une haute silhouette s'avancer sans hâte vers la piste. Le voyageur ouvrit de grands yeux sous l'effet de la surprise. L'étranger portait des vêtements identiques aux siens, en ce qui concernait les bottes et les culottes, bien que ces dernières soient en soie et non en cuir. Mais il portait un haubert sans manches, sombre, à la place d'une tunique, et un casque juché sur sa noire crinière. Ce casque attira le regard de l'autre, car il n'avait pas de cimier et était orné de deux courtes cornes de taureau. Aucune main civilisée n'aurait jamais forgé ce casque. Et le visage au-dessous du casque n'était pas non plus celui d'un homme civilisé : bruni, couvert de cicatrices, avec des yeux bleus flamboyants. C'était un visage aussi insoumis que la forêt primitive sur laquelle il se profilait. L'homme tenait une épée à large lame dans sa main droite et le tranchant était couvert de taches cramoisies.

— Sors et approche, lança-t-il avec un accent qui était inconnu au voyageur. Il n'y a plus de danger à présent. Ce chien était seul. Allons, sors.

L'autre sortit de derrière son abri, méfiant, et fixa l'étranger. Il se sentit curieusement sans défense et ridicule devant les proportions de l'homme de la forêt... La puissante poitrine bardée de fer et le bras qui portait l'épée rougie, brûlé par le soleil et sillonné de muscles cordés. Il se déplaçait avec la dangereuse aisance d'une panthère ; il était d'une souplesse trop grande pour être le produit de la civilisation, même de cette frange de civilisation que représentaient les frontières extérieures.

Faisant demi-tour, il se dirigea vers les fourrés et les repoussa. Encore incertain de ce qui s'était passé, le voyageur venu de l'est s'avança et regarda. Un homme gisait là, un homme de petite taille, à la peau foncée, aux muscles puissants. Il était nu à l'exception d'un pagne, d'un collier de dents humaines et d'un bracelet de cuivre jaune. Une courte épée était passée dans la ceinture qui retenait le pagne et

une main étreignait encore un puissant arc sombre. L'homme portait de longs cheveux noirs ; ce fut à peu près tout ce que le voyageur put distinguer de sa tête, car ses traits étaient une bouillie sanglante de cervelle écrasée. Son crâne avait été ouvert en deux jusqu'aux dents.

— Un Pict, par tous les dieux ! s'exclama le voyageur.

Les yeux au bleu intense se tournèrent vers lui.

— Cela t'étonne ?

— Eh bien, ils m'avaient prévenu à Velitrium et une autre fois aux cabanes des colons, au bord de la route, que ces démons se glissaient parfois au-delà de la frontière, mais je ne m'attendais pas à en rencontrer un aussi loin à l'intérieur du pays.

— Tu es seulement à quatre milles à l'est de la rivière Noire, le renseigne l'étranger. Certains ont été massacrés à moins d'un mille de Velitrium. Aucun colon se trouvant entre la rivière de la Foudre et Fort Tuscelan n'est vraiment en sécurité. J'ai trouvé la piste de ce chien à trois milles au sud du fort, ce matin, et je l'ai suivie depuis. Je suis arrivé derrière lui juste comme il allait tirer une flèche sur toi. Un instant plus tard et il y aurait eu un étranger en enfer. Mais je lui ai fait rater sa cible.

Le voyageur regardait, les yeux écarquillés, l'homme qui le dominait, abasourdi à l'idée que celui-ci avait en fait suivi la trace de l'un de ces démons de la forêt et l'avait tué, par surprise. Ce qui impliquait une connaissance de la forêt inimaginable, même pour Conajohara.

— Vous faites partie de la garnison du fort ? demanda-t-il.

— Je ne suis pas un soldat. Je touche la solde et les rations d'un officier de ligne, mais je fais mon travail dans les bois. Valannus sait que je suis beaucoup plus utile à patrouiller le long de la rivière qu'à rester enfermé, comme dans un poulailler, dans le fort.

D'un air détaché il poussa du pied dans les fourrés l'homme qu'il venait de tuer, puis s'en retourna vers la piste. L'autre le suivit.

— Mon nom est Balthus, se présenta-t-il. Je me trouvais à Velitrium la nuit dernière. Je ne sais pas encore si je vais prendre un lopin de terre par ici, ou bien m'enrôler dans la garnison du fort.

— Les meilleures terres près de la rivière de la Foudre ont déjà été prises, grogna le tueur. Il y a beaucoup de bonnes terres entre la crique du Scalp – tu l'as traversée, il y a quelques milles – et le fort, mais elles se trouvent diablement trop près de la rivière. Les Picts la franchissent pour tuer et incendier... Comme faisait celui-là. Ils ne viennent pas toujours seuls. Un jour, ils essayeront de chasser tous les colons hors de Conajohara. Et ils peuvent y réussir... Probablement y réussiront-ils. De toute façon, cette colonisation est insensée. Il y a

beaucoup de bonnes terres à l'est des marches bossoniennes. Si les Aquiloniens voulaient bien retirer à leurs barons quelques-unes de leurs grandes propriétés et semer du blé là où, pour le moment, ne gambadent que des daims, ils n'auraient pas besoin de franchir la frontière pour voler la terre des Picts.

— Voilà un langage singulier de la part d'un homme au service du gouvernement de Conajohara, fit remarquer Balthus.

— Il n'est rien à mes yeux, répliqua l'autre. Je suis un mercenaire. Je vends mon épée au plus offrant. Je n'ai jamais semé de blé et n'en sèmerai jamais aussi longtemps qu'il y aura d'autres récoltes pouvant être moissonnées avec l'épée. Mais vous autres, Hyboriens, vous vous êtes étendus aussi loin que vous le pouviez. Vous avez franchi les Marches, brûlé quelques villages, exterminé un certain nombre de clans et repoussé la frontière jusqu'à la rivière Noire ; mais je doute que vous soyez jamais à même de garder ce que vous avez conquis et vous ne repousserez jamais la frontière encore plus à l'ouest. Votre stupide roi ne connaît rien de la situation actuelle dans ce pays. Il ne vous enverra jamais suffisamment de renforts et les colons sont trop peu nombreux pour pouvoir résister au choc d'une attaque concertée, venant de l'autre côté de la rivière.

— Mais les Picts sont divisés en très petits clans, insista Balthus. Ils ne parviendront jamais à s'unir. Et nous pouvons repousser les attaques d'un seul clan.

— Ou de deux ou trois clans, reconnut le tueur. Mais, un jour, un homme surviendra qui unira trente ou quarante clans, exactement comme cela se produisit avec les clans de Cimmérie, lorsque les hommes de Gunder essayèrent de repousser leurs frontières vers le nord, il y a des années de cela. Ils voulurent coloniser les Marches septentrionales de Cimmérie : exterminant quelques petits clans et construisant une ville fortifiée, Venarium... Tu en as entendu parler.

— Oui, j'ai entendu son histoire, en effet, répondit Balthus, en frémissant. (Le souvenir de ce désastre sanglant était une tache sombre dans les chroniques de ce peuple fier et belliqueux.) Mon oncle se trouvait à Venarium lorsque les Cimmériens montèrent à l'assaut des remparts. Il fut l'un des rares survivants de ce massacre. Je l'ai entendu fréquemment raconter l'attaque.

Les barbares surgirent des collines en une horde vorace, sans avertissement, s'abattant sur Venarium et l'assaillant avec une telle furie que personne ne put résister devant eux. Hommes, femmes et enfants furent massacrés. Venarium fut réduite à l'état de ruines carbonisées, comme elle l'est encore maintenant. Les Aquiloniens furent repoussés et durent franchir les Marches de nouveau et ils

n'essayèrent jamais plus, depuis lors, de coloniser une région de Cimmérie. Mais tu parles de Venarium en familier. Peut-être étais-tu là-bas ?

— J'y étais, grogna l'autre. Je faisais partie de la horde qui monta à l'assaut des remparts. Je n'avais pas encore vu tomber quinze neiges, mais déjà mon nom était répété autour des feux des conseils.

Balthus recula involontairement, les yeux écarquillés. Il semblait incroyable que l'homme qui marchait tranquillement à ses côtés puisse avoir été l'un de ces démons hurlants, ivres de sang, qui avaient fondu sur les remparts de Venarium, durant cette journée depuis longtemps révolue, pour faire couler dans les rues des flots de sang.

— Alors, toi aussi, tu es un barbare ! s'exclama-t-il involontairement.

L'autre secoua la tête, sans s'offusquer.

— Je suis Conan de Cimmérie.

— J'ai entendu parler de toi.

Un intérêt nouveau anima le regard attentif de Balthus. Il n'était pas étonnant que le Pict ait été victime de ses propres ruses ! Les Cimmériens étaient des barbares aussi féroces que les Picts et beaucoup plus intelligents. Évidemment, Conan avait passé une grande partie de sa vie parmi les hommes civilisés bien que ce contact n'ait pas, de toute évidence, amolli, ni affaibli aucun de ses instincts primitifs. L'appréhension de Balthus se transforma en admiration comme il remarquait son pas aussi souple que la démarche d'un chat, le silence aisé avec lequel le Cimmérien avançait sur la piste. Les mailles huilées de son haubert ne cliquetaient pas et Balthus comprit que Conan pouvait se glisser à travers les fourrés les plus épais aussi silencieusement que n'importe quel Pict au corps nu.

— Tu n'es pas natif de Gunder ?

C'était plus une affirmation qu'une question.

Balthus secoua la tête.

— Je suis originaire de Tauran.

— J'ai connu de bons trappeurs, originaires de Tauran. Mais les Bossoniens vous ont abrités, vous autres Aquiloniens, de la vie sauvage depuis de trop nombreux siècles. Vous avez besoin de vous endurcir.

C'était la vérité ; les Marches Bossoniennes, avec leurs villages fortifiés, remplis d'archers déterminés, avaient longtemps servi à l'Aquilonie de tampon contre les barbares des frontières. Maintenant, avec les colons qui s'installaient au-delà de la rivière de la Foudre, était en train de pousser une race d'hommes connaissant la forêt, capables de se mesurer avec les barbares sur leur propre terrain, mais

leur nombre était encore insuffisant. La plupart des hommes des frontières étaient comme Balthus... C'étaient plus des colons que des hommes des bois.

Le soleil n'était pas encore couché, mais il avait disparu, caché par l'épaisse muraille de la forêt. Les ombres s'allongeaient, devenant plus profondes dans le sous-bois comme les deux compagnons poursuivaient leur marche le long de la piste.

— Il fera nuit noire avant que nous ayons atteint le fort, fit remarquer Conan, négligemment. Écoute !

Il s'immobilisa soudain, à demi ramassé sur lui-même, son épée prête, transformé en une sauvage silhouette exprimant le soupçon et la menace, prêt à bondir et à pourfendre. Balthus avait également entendu... Un hurlement désespéré qui s'était brisé en une note aiguë. C'était le cri d'un homme en proie à l'épouvante ou à l'agonie.

En un instant, Conan ne fut plus là. Sur la piste, chaque enjambée augmentait la distance qui le séparait de son compagnon qui s'efforçait de le suivre. Balthus laissa échapper un juron. Dans les colonies de Tauran, il avait la réputation d'être un bon coureur, mais Conan le laissa en arrière avec une facilité à rendre fou. Puis Balthus oublia son exaspération lorsque ses oreilles furent offensées par le cri le plus effrayant qu'il ait jamais entendu. Celui-là n'était pas humain : un miaulement démoniaque, exprimant une hideuse allégresse devant le spectacle de l'humanité déchue, faisant un écho au sein des sombres abîmes au-delà de la connaissance humaine.

Balthus faiblit dans sa course et une sueur visqueuse perla sur sa chair. Mais Conan n'hésita pas un instant ; il s'élança comme une flèche, et disparut après le coude que faisait la piste. Balthus, pris de panique de se retrouver seul, avec cet horrible hurlement se répercutant encore à travers la forêt en de sinistres échos, redoubla de vitesse et courut après lui.

L'Aquilonien, voulant s'arrêter, manqua de tomber sur le Cimmérien qui se tenait sur la piste au-dessus d'un corps contracté. Mais Conan ne regardait pas le cadavre qui gisait là, dans la poussière teintée de rouge. Il scrutait les bois épais de chaque côté de la piste.

Balthus murmura un juron horréfié. C'était le corps d'un homme, sur la piste, un homme petit et gras, chaussé de bottes ouvragées d'or et vêtu (malgré la chaleur) de la tunique garnie d'hermine d'un riche marchand. Son visage blême était figé dans un regard dilaté par l'horreur ; sa gorge avait été tranchée d'une oreille à l'autre, comme par le fil tranchant d'un rasoir. La courte épée encore enfoncée dans son étui semblait indiquer qu'il avait été égorgé sans avoir eu la possibilité de défendre sa vie.

— Un Pict ? chuchota Balthus, comme il se détournait pour examiner les ombres de la forêt qui s'approfondissaient.

Conan secoua la tête et abaissa un regard renfrogné vers l'homme mort.

— Un démon de la forêt. C'est le cinquième, par Crom !

— Que veux-tu dire ?

— As-tu jamais entendu parler d'un sorcier pict, qui s'appelle Zogar Sag ?

Balthus secoua la tête, mal à l'aise.

— Il habite à Gwawela, le plus proche village au-delà de la rivière. Il y a trois mois de cela, il se dissimula au bord de cette route et vola une kyrielle de mules de bât dans un convoi de marchandises, destinées au fort... Droguant leurs conducteurs, d'une manière ou d'une autre. Les mules appartenaient à cet homme (Conan indiqua négligemment du pied le cadavre), Tiberias, un marchand de Velitrium. Elles transportaient des barriques d'ale et le vieux Zogar Sag s'arrêta avant d'avoir retraversé la rivière pour s'enivrer abominablement. Un trappeur, du nom de Soractus, suivit sa piste et conduisit Valannus et trois soldats à l'endroit où il gisait, ivre mort, dans un fourré. À la demande de Tiberias, Valannus jeta Zogar Sag dans un cachot, ce qui est l'insulte la plus grave qui puisse être faite à un Pict. Il réussit à tuer son gardien et à s'enfuir, puis il fit parvenir au fort un message dans lequel il déclarait qu'il tuerait Tiberias et les cinq hommes qui l'avaient fait prisonnier, d'une façon qui ferait frémir d'horreur les Aquiloniens pendant les siècles à venir.

» Eh bien, Soractus et les soldats sont morts. Soractus a été tué près de la rivière, les soldats à l'ombre même du fort. Et à présent, Tiberias est mort. Ils n'ont pas été tués par des Picts. Toutes les victimes – à l'exception de Tiberias, comme tu peux le constater – avaient été décapitées... Et leurs têtes doivent sans doute orner l'autel du dieu particulier de Zogar Sag.

— Comment peux-tu savoir qu'ils n'ont pas été tués par les Picts ? demanda Balthus.

Conan désigna le cadavre du marchand.

— Tu crois peut-être que cette blessure a été faite par un poignard ou une épée ? Regarde plus attentivement et tu verras que seules des serres ont pu produire une telle entaille. La chair a été déchirée, et non tranchée.

— Peut-être une panthère... commença Balthus, sans conviction.

Conan secoua la tête impatiemment.

— Un homme de Tauran ne saurait confondre cette blessure avec celle que feraient les griffes d'une panthère. Non. C'est un démon de la

forêt, invoqué par Zogar Sag pour l'accomplissement de sa vengeance. Tiberias a été stupide de se diriger seul vers Velitrium, et si près du crépuscule. Mais chacune des victimes semble avoir été frappée de folie juste avant que le sort l'atteigne. Regarde là : les signes sont assez clairs. Tiberias avançait, juché sur sa mule, le long de la piste, peut-être avec, derrière sa selle, un lot de peaux de loutres de prix qu'il comptait vendre à Velitrium, et la chose a bondi sur lui de derrière ce fourré. Regarde là-bas, les branches sont écrasées.

» Tiberias n'a poussé qu'un cri, et ensuite sa gorge a été arrachée, et il est parti vendre ses peaux de loutres en enfer. Sa mule s'est enfuie dans les bois. Ecoute ! On peut même encore maintenant l'entendre galoper au loin sous les arbres. Le démon n'a pas eu le temps de s'emparer de la tête de Tiberias ; il a été effrayé par notre arrivée.

— Par *ton* arrivée, corrigea Balthus. Cela ne doit pas être une créature bien terrible si elle prend la fuite en apercevant un homme armé. Mais comment peux-tu savoir que ce n'était pas un Pict, armé d'une sorte de crochet qui déchire au lieu de trancher ? As-tu vu quelque chose ?

— Tiberias était armé, grogna Conan. Si Zogar Sag a le pouvoir de faire venir des démons à son aide, il peut leur dire quels hommes tuer et quels autres laisser tranquilles. Non, je n'ai rien vu, sauf les buissons qui remuaient comme la créature quittait la piste. Mais si tu veux une preuve supplémentaire, regarde donc !

Le tueur s'était approché de la mare de sang dans laquelle baignait le cadavre. Sous les buissons au bord du sentier, il y avait une empreinte sanglante, visible sur la terre glaise.

— Un homme aurait-il laissé une telle empreinte ? demanda Conan.

Balthus sentit son cuir chevelu le picoter. Aucun homme, ni aucun animal qu'il ait jamais vu ne pouvait avoir laissé cette étrange et monstrueuse empreinte à trois doigts qui, curieusement, évoquait à la fois l'oiseau et le reptile, sans être cependant entièrement caractéristique de l'un ou de l'autre. Il étendit ses doigts au-dessus de l'empreinte, s'appliquant à ne pas la toucher, et laissa échapper un grognement. Il ne pouvait pas recouvrir l'empreinte de sa main.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota-t-il. Je n'ai jamais vu un animal qui laisse une telle empreinte.

— Pas plus qu'aucun homme sain d'esprit, répondit Conan farouchement. Il s'agit d'un démon des marécages... Ils sont aussi gros que des chauves-souris dans les marécages qui s'étendent au-delà de la rivière Noire. On peut les entendre gémir comme des âmes damnées lorsque le vent souffle fort et vient du sud par les nuits brûlantes.

— Qu'allons-nous faire ? demanda l'Aquilonien, scrutant avec inquiétude les ténèbres bleu sombre.

La peur figée sur les traits du mort hantait son esprit. Il se demandait quelle hideuse tête le malheureux avait vue jaillir en grimaçant des feuillages pour glacer ainsi son sang de terreur.

— Inutile d'essayer de poursuivre un démon, gronda Conan en tirant une courte hache de bûcheron de sa ceinture. J'ai essayé de le suivre après qu'il eut tué Soractus. J'ai perdu sa piste en moins d'une douzaine de pas. Il a dû lui pousser des ailes et il s'est envolé, ou bien il s'est enfoncé dans la terre, jusqu'en enfer. Je ne sais pas. Je ne vais pas partir à la recherche de la mule non plus. Elle reviendra bien au fort, ou vers la hutte d'un colon.

Comme il parlait, Conan s'affairait au bord de la piste avec sa cognée. En quelques coups, il abattit deux arbustes, de neuf ou dix pieds de long, et les émonda. Puis il trancha une longueur de vigne sauvage qui serpentait parmi les fourrés proches et, en attachant l'une des extrémités à la première perche, à deux pieds du bout, il passa la vigne sur l'autre arbuste et se mit à l'entrelacer. En quelques instants, il eut une litière grossière mais solide.

— Le démon ne prendra pas la tête de Tiberias, si je peux l'en empêcher, grommela-t-il. Nous allons porter le corps jusqu'au fort. Il ne se trouve pas à plus de trois milles. Je n'ai jamais beaucoup aimé cet imbécile plein de graisse, mais nous ne pouvons pas laisser ces démons picts s'emparer si facilement de têtes de Blancs.

Les Picts étaient également une race blanche, bien que fortement hâlés, mais les hommes des frontières ne les désignaient jamais comme tels.

Balthus prit la litière par l'arrière, et sans plus de façon, Conan y chargea le marchand infortuné. Ils reprirent leur marche le long de la piste aussi vite que possible. Conan ne faisait pas plus de bruit avec ce sinistre fardeau que s'il n'avait rien porté. Il avait confectionné une bride avec la ceinture du marchand, fixée au bout des perches, et il portait sa part du fardeau d'une seule main, pendant qu'il étreignait de l'autre sa large épée nue, et ses yeux sans repos parcouraient les murailles sinistres qui les environnaient. Les ténèbres s'épaississaient. Un brouillard bleuté s'assombrissait, cachant les contours de la végétation. La forêt se faisait plus profonde avec le crépuscule, sombre repaire mystérieux, abritant des choses insoupçonnées.

Ils avaient parcouru plus d'un mille, et les bras robustes de Balthus commençaient à devenir douloureux, lorsqu'un cri frémissant retentit dans les bois dont les ombres bleutées devenaient pourpres en s'approfondissant.

Conan tressaillit et Balthus faillit laisser tomber la litière.

— Une femme ! s'écria la jeune homme. Grand Mitra, une femme vient de crier !

— La femme d'un colon égarée dans le bois, grogna Conan en posant à terre l'avant de la litière. À la recherche d'une vache, sans doute, et... reste ici !

Il plongea comme un loup en chasse dans le mur de feuillage. Les cheveux de Balthus se dressèrent sur sa tête.

— Rester seul ici, avec ce cadavre et un démon qui rôde dans les bois ? glapit-il. Je viens avec toi !

Et, joignant le geste à la parole, il s'élança après le Cimmérien. Conan lui jeta un regard par-dessus son épaule, mais ne fit aucune objection, bien qu'il ne ralentît pas sa course pour l'adapter aux jambes plus courtes de son compagnon. Balthus perdit rapidement son souffle et jura comme le Cimmérien s'éloignait à nouveau devant lui, tel un fantôme entre les arbres. Puis Conan déboucha dans une clairière et s'arrêta soudain, ramassé sur lui-même, ses lèvres ouvertes laissant apparaître ses dents, l'épée brandie.

— Pourquoi nous arrêtons-nous ? haleta Balthus, en essuyant la sueur de ses yeux, et en étreignant sa courte épée.

— Le cri provenait de cette clairière, ou des environs, répondit Conan. Je ne me trompe jamais sur l'origine d'un bruit, même dans les bois. Mais où...

Soudain le cri retentit à nouveau... *derrière eux* ; dans la direction de la piste qu'ils venaient de quitter. Il monta d'une manière suraiguë et pitoyable. C'était bien le cri d'une femme en proie à une terreur éperdue... et alors, formant un horrible contraste, il se changea en un jacassement, en un rire moqueur qui aurait pu sortir des lèvres d'un démon de l'enfer inférieur.

— Au nom de Mitra, qu'est...

Le visage de Balthus n'était plus qu'une tache blême dans les ténèbres.

Avec un juron sonore, Conan fit demi-tour et se précipita, refaisant en sens inverse le chemin par où ils étaient venus, et l'Aquilonien déconcerté repartit en chancelant à sa suite. Il se cogna contre le Cimmérien qui s'immobilisa soudain, et il rebondit sur ses épaules robustes comme s'il avait heurté une statue de fer. Sous le choc, il poussa une exclamation. La respiration de Conan sifflait entre ses dents. Il semblait figé sur place.

Regardant par-dessus son épaule, Balthus sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Quelque chose avançait à travers les profonds taillis qui bordaient la piste... quelque chose qui ne marchait pas, ni

ne volait, mais qui semblait glisser comme un serpent. Mais ce n'était pas un serpent. Ses contours étaient indistincts, mais c'était plus grand qu'un homme, et pas très volumineux. La chose émettait une lueur, étrange, comme une flamme faiblement bleutée. À vrai dire, cette lueur était la seule chose tangible de la créature. Cela aurait pu être une flamme pourvue d'un corps et douée de raison, se déplaçant dans un certain but à travers les bois qui s'obscurcissaient.

Conan lâcha un juron féroce et lança sa hache avec une volonté farouche. Mais la chose continua à se glisser sans modifier son allure. En vérité, ils n'eurent d'elle qu'une vision fugitive... une chose d'une grande taille et d'une forme chimérique, entourée d'un feu sombre, flottant à travers les bosquets d'arbres. Puis elle disparut, et la forêt se blottit dans un silence inanimé.

Avec un grognement, Conan s'élança à travers les fourrés qui le séparaient de la piste, Balthus à sa suite. Les jurons du Cimmérien se firent sombres et violents. Il se tenait devant la litière où gisait le corps de Tiberias. Et ce corps n'avait plus de tête.

— Il nous a bernés avec son maudit hurlement ! lança Conan, furieux, en brandissant son épée au-dessus de sa tête. J'aurais dû comprendre ! Deviner que c'était une ruse ! À présent, cinq têtes vont orner l'autel de Zogar.

— Mais quelle est cette chose qui peut hurler comme une femme et ricaner comme un démon, et briller comme un feu ensorcelé, alors qu'elle se glisse à travers les arbres ? s'étrangla Balthus en essuyant la sueur de son visage livide.

— Un démon des marécages, répondit Conan sur un ton morose. Attrape ces perches. De toute façon, nous allons ramener le corps. Au moins, notre charge sera un peu plus légère.

Et, sur ces paroles d'une philosophie sévère, il saisit la bride de cuir et se mit en route.

2.

Le sorcier de Gwawela

Fort Tuscelan se dressait sur la rive est de la rivière Noire, qui baignait les palissades. Celles-ci étaient constituées de rondins, comme tous les bâtiments à l'intérieur, y compris le donjon (pour l'honorer par cette appellation), dans lequel se trouvaient les quartiers du gouverneur, dominant les palissades et la rivière sombre. Au-delà s'étendait une immense forêt qui descendait, dense comme la jungle jusqu'à la rive spongieuse. Des hommes arpentaient les courtines le long du parapet de rondins, jour et nuit, surveillant l'épaisse muraille verte. Il était rare qu'une silhouette menaçante en surgisse, mais les sentinelles savaient qu'elles aussi étaient surveillées par des yeux féroces et avides, chargés d'une haine implacable et ancestrale. La forêt au-delà de la rivière semblait inanimée à un œil ignorant, mais la vie grouillait là-bas, oiseaux, bêtes sauvages et reptiles, mais aussi hommes, les plus féroces de tous les animaux chassant à l'affût.

C'était au fort que la civilisation se terminait. Fort Tuscelan était le dernier avant-poste du monde civilisé ; il représentait la poussée la plus à l'ouest des races hyboriennes conquérantes. Au-delà de la rivière, les primitifs régnaient toujours sur les forêts sombres, vivant dans des huttes couvertes de chaume et de broussailles, où étaient suspendus des crânes grimaçants d'hommes. Ils étaient protégés par des murs de boue séchée ; à l'intérieur des feux vacillaient et des tambours grondaient, des lances étaient affûtées en silence par des mains d'hommes à la peau foncée, à la noire chevelure embroussaillée et aux yeux de serpent. Ces yeux regardaient souvent à travers les taillis vers le fort, au-delà de la rivière. Jadis, des hommes à la peau foncée avaient planté leurs huttes à l'endroit même où se dressait le fort, et leurs huttes s'étaient élevées là où, à présent, se trouvaient les champs et les cabanes en rondins des colons aux cheveux blonds, au-delà de Velitrium, cette ville frontière dure et turbulente, construite au bord de la rivière de la Foudre, jusqu'aux rives de cette autre rivière qui marquait la limite des Marches Bossoniennes. Des marchands étaient venus, et puis les prêtres de Mitra qui marchaient les pieds nus et les mains vides, et qui pour la plupart étaient morts d'une mort horrible, mais les soldats étaient venus ensuite, et des hommes avec

des haches à la main, et des femmes et des enfants dans des chariots tirés par des bœufs. Repoussés vers la rivière de la Foudre, repoussés encore plus loin, au-delà de la rivière Noire, les aborigènes avaient dû abandonner leur territoire, après des tueries et des massacres. Mais le peuple à la peau foncée n'avait pas oublié que jadis Conajohara leur avait appartenu.

Le garde posté à la porte est lança son qui-vive. À travers une meurtrière, la lumière d'une torche trembla, luisant sur un casque d'acier et des yeux méfiants par-dessous.

— Ouvrez la porte, renifla Conan. Vous ne voyez pas que c'est moi, non ?

La discipline militaire l'agaçait.

La porte se rabattit vers l'intérieur, et Conan et son compagnon la franchirent. Balthus nota qu'elle était flanquée d'une tour de chaque côté, dont le sommet s'élevait au-dessus des palissades. Il aperçut les meurtrières prévues pour les archers.

Les hommes de garde grognèrent en voyant le fardeau des deux hommes. Leurs piques s'entrechoquèrent l'une contre l'autre comme ils refermaient les lourds vantaux, et Conan demanda avec humeur :

— Vous n'avez jamais vu de corps décapités ?

Les visages des soldats étaient blêmes à la lumière des torches.

— C'est Tiberias, laissa échapper l'un d'entre eux. Je reconnais sa tunique garnie de fourrure. Valerius me doit cinq lunas. Je lui avais dit que Tiberias avait entendu l'appel de l'oiseau-plongeon lorsqu'il a franchi le portail sur sa mule, avec son regard vitreux. Et j'ai parié qu'il reviendrait sans sa tête.

Conan grogna d'une manière énigmatique. Il fit signe à Balthus de poser à terre la litière, et partit ensuite à grands pas vers les quartiers du gouverneur, l'Aquilonien sur ses talons. Le jeune homme aux cheveux ébouriffés ouvrait de grands yeux en regardant autour de lui les rangées de baraquements le long des remparts, les écuries, les minuscules échoppes des marchands, le donjon fortifié qui dominait les autres bâtiments, et la grand-place sur laquelle les soldats faisaient l'exercice et où, pour le moment, des feux dansaient et les hommes qui n'étaient plus de garde se reposaient. Ceux-ci se hâtaient de rejoindre la foule morbide qui se pressait autour de la litière à l'entrée du fort. Les silhouettes allongées des lanciers aquiloniens et des éclaireurs des forêts se mêlaient aux silhouettes plus courtes et plus trapues des archers bossoniens.

Il ne fut pas surpris que le gouverneur les reçoive en personne. La société autocratique avec ses castes rigides se trouvait à l'est des Marches. Valannus était un homme encore jeune, bien bâti, avec des

traits fins, déjà marqués par le travail pénible et les responsabilités.

— On m'avait averti que vous aviez quitté le fort avant l'aube, dit-il à Conan. Je commençais à craindre que les Picts n'aient fini par vous capturer.

— Le jour où ils fumeront ma tête, toute la rivière le saura, grogna Conan. On entendra des femmes picts pleurer leurs morts jusqu'à Velitrium... J'étais parti en reconnaissance. Je ne pouvais dormir. J'entendais continuellement les tambours converser au-delà de la rivière.

— Ils parlent chaque nuit, rappela le gouverneur, et ses yeux s'assombrirent en regardant attentivement Conan.

Il avait appris combien il était déraisonnable de ne pas tenir compte des instincts des hommes habitués à la vie sauvage.

— Ils étaient différents, la nuit dernière, grommela Conan. Ils le sont depuis le jour où Zogar Sag a réussi à retraverser la rivière.

— Nous aurions dû lui donner des présents et le renvoyer chez lui, ou bien le pendre, soupira le gouverneur. C'est ce que vous m'aviez conseillé, mais...

— Mais il est dur, pour vous autres, Hyboriens, d'apprendre les manières d'agir des non-civilisés, dit Conan. Allons, on ne peut rien changer maintenant, mais il n'y aura plus de paix possible le long de la frontière, aussi longtemps que Zogar vivra et qu'il se souviendra de la cellule où il a crevé de chaleur. Je suivais la piste d'un guerrier qui avait franchi la rivière pour ajouter des crans supplémentaires à son arc. Après lui avoir fendu le crâne, je suis tombé sur ce jeune gaillard qui se nomme Balthus et qui est venu de Tauran pour aider à maintenir l'ordre sur la frontière.

Valannus toisa d'un air approbateur le franc visage du jeune homme et sa charpente bien découpée.

— Je suis heureux de vous souhaiter la bienvenue ici, jeune homme. Je désire qu'un plus grand nombre de vos compatriotes vous imitent. Nous avons besoin d'hommes connaissant parfaitement la forêt. Beaucoup de nos soldats et certains de nos colons sont originaires des provinces orientales et ne savent rien de la vie des bois, ni même de la vie agricole.

— Il n'y en a pas beaucoup de cette espèce, de ce côté-ci de Velitrium, grogna Conan. Cette ville en est pleine, cependant. Mais écoutez plutôt, Valannus, nous avons trouvé Tiberias mort, sur la piste.

Et en quelques mots, il relata la terrifiante histoire.

— Il devait être fou ! dit Valannus.

— Il l'était, répondit Conan. Comme les quatre autres ; chacun

d'eux, lorsque son heure sonna, est devenu fou et s'est précipité dans les bois, allant au-devant de sa mort, comme un lièvre se jette dans la gueule d'un python. *Quelque chose* les a appelés des profondeurs de la forêt, quelque chose que les hommes appellent l'oiseau-plongeon, faute de trouver un nom plus approprié, mais seuls ceux qui sont condamnés peuvent l'entendre. Zogar Sag pratique des arts magiques contre lesquels la civilisation aquilonienne ne peut rien.

Valannus pâlit.

— Les soldats sont au courant ?

— Nous avons laissé le corps à la porte est.

— Vous auriez dû tenir cela secret et cacher le corps quelque part dans les bois. Les soldats sont déjà suffisamment nerveux comme cela.

— De toute façon, ils l'auraient su. Si j'avais dissimulé le corps, il aurait été rapporté au fort comme le fut le cadavre de Soractus... ficelé et jeté devant la porte pour que les hommes le découvrent au matin.

Valannus frissonna. Se détournant, il se dirigea vers une meurtrière et fixa en silence la rivière, noire et luisante sous la clarté des étoiles. Au-delà, la jungle s'étendait comme une muraille d'ébène. Le feulement lointain d'une panthère rompit le silence. La nuit était oppressante, assourdissant les bruits que faisaient les soldats à l'extérieur du fortin, diminuant la lueur des feux. Le vent chuchotait à travers les branches sombres, ridant les eaux noires. Porté par lui, parvenait un battement sourd et rythmé, sinistre comme le bruit feutré de l'avance d'un léopard.

— Après tout, dit Valannus, comme s'il exprimait ses pensées à voix haute, que savons-nous – quelqu'un le sait-il ? – des choses qui peuvent se cacher dans la jungle ? Nous savons vaguement qu'il y a de grands étangs et des rivières, et que la forêt s'étend à l'infini sur des plaines et de vastes collines, pour se terminer finalement sur les rivages de l'Océan occidental. Mais nous n'osons même pas supposer les choses qui peuvent se trouver entre cette rivière et cet océan. Aucun Blanc ne s'est jamais aventuré au sein de cette forteresse de verdure ou n'en est revenu pour nous dire ce qu'il avait découvert. Nous sommes forts de notre savoir de civilisés, mais nos connaissances sont limitées... elles s'arrêtent à la rive occidentale de cette antique rivière ! Qui sait quelles entités, terrestres ou non, peuvent rôder au-delà du dérisoire cercle de lumière que nos connaissances ont répandu ?

» Qui sait quels dieux sont adorés dans l'ombre de cette forêt païenne, quels démons sortent en rampant du sombre limon des marais ? Qui peut être certain que tous les habitants de cette contrée

noire sont bien des humains ? Zogar Sag... un sage de nos villes orientales, se moquerait de sa façon primitive de faire de la magie et le traiterait de fakir bouffon ; cependant il a rendu fou et tué cinq hommes d'une manière qu'aucun homme ne peut expliquer. Je me demande s'il est lui-même tout à fait humain.

— Si je peux le tenir à portée de ma hache, je lui poserai la question, grogna Conan en se servant du vin du gouverneur et en poussant un verre dans la direction de Balthus qui le prit en hésitant, après un regard mal assuré vers Valannus.

Le gouverneur se tourna vers Conan et le regarda d'un air soucieux.

— Les soldats, qui ne croient pas du tout aux esprits et aux démons, dit-il, sont pour la plupart absolument terrifiés. Vous qui croyez aux revenants, goules, gobelins et à toutes sortes de choses impossibles, vous ne semblez effrayé par aucune de ces choses en lesquelles vous croyez.

— Il n'existe rien dans l'univers que le froid acier ne puisse pourfendre, répondit Conan. J'ai lancé ma hache vers ce démon et il n'a eu aucun mal, mais je l'ai peut-être manqué dans le crépuscule, ou une branche a pu faire dévier sa trajectoire. Je ne vais pas changer ma manière de considérer les démons ; et je ne m'effacerai jamais pour en laisser passer un devant moi.

Valannus releva la tête et croisa le regard de Conan.

— Conan, beaucoup de choses dépendent de vous, plus que vous ne le pensez. Vous connaissez la faiblesse de cette province... un coin minuscule enfoncé dans ce pays sauvage et insoumis. Vous savez que les vies de tous les colons qui vivent à l'ouest des Marches dépendent de ce fort. Qu'il tombe, et des haches sanglantes feraient voler en éclats les portes de Velitrium, avant qu'un seul cavalier ait pu traverser les Marches. Sa Majesté, ou les conseillers de Sa Majesté, ont ignoré ma requête, dans laquelle je demandais que davantage de troupes me soient envoyées afin de défendre la frontière. Ils ignorent totalement la situation et ils sont opposés à dépenser plus d'argent en ce sens. Le sort de la frontière dépend des hommes qui la défendent en ce moment.

» Vous savez que la plus grande partie de l'armée qui avait effectué la conquête de Conajohara a été retirée. Que les troupes qui m'ont été laissées sont insuffisantes, surtout depuis que ce démon de Zogar Sag a réussi à empoisonner nos réserves d'eau. Quarante hommes sont morts dans la même journée. Beaucoup d'autres sont malades, ou bien ont été mordus par des serpents, ou attaqués par des bêtes féroces qui semblent rôder en nombre croissant à proximité du

fort. Les soldats croient aux vantardises de Zogar qui prétend pouvoir faire venir les bêtes de la forêt pour tuer ses ennemis.

» J'ai trois cents lanciers, quatre cents archers bossoniens, et une cinquantaine d'hommes qui, comme vous-même, connaissent parfaitement la forêt. Ils valent dix fois leur nombre en soldats, mais ils sont peu nombreux. Franchement, Conan, ma situation devient très précaire. Les soldats chuchotent entre eux et parlent de désertter. Ils sont abattus, découragés, persuadés que Zogar Sag a jeté des démons contre nous. Ils redoutent le noir fléau dont il nous a menacés – la terrible peste noire des régions marécageuses. Quand je vois un soldat tomber malade, je transpire de peur de le voir noircir, se rider et mourir sous mes yeux.

» Conan, s'il libère cette peste sur nous, les soldats désertteront tous comme un seul homme ! La frontière sera laissée sans aucune protection, et rien ne pourra empêcher le déferlement des hordes à la peau brune jusqu'aux portes mêmes de Velitrium... peut-être même au-delà ? Si nous ne pouvons tenir avec ce fort, comment pourront-ils défendre la ville ?

» Conan, Zogar Sag doit mourir, si nous voulons garder Conajohara. Vous vous êtes avancé dans ces terres inconnues, plus profondément qu'aucun autre homme du fort ; vous savez où se trouve Gwawela, et vous connaissez approximativement les pistes de la forêt au-delà de la rivière. Voulez-vous emmener une troupe d'hommes avec vous cette nuit même et tâcher de le tuer ou de le capturer ? Oh, je sais que c'est insensé. Il n'y a pas plus d'une chance sur mille qu'aucun d'entre vous ne revienne vivant. Mais si nous échouons, c'est la mort pour nous tous. Vous pourrez prendre autant d'hommes que vous le désirerez.

— Une douzaine d'hommes conviendra mieux pour ce genre de travail que tout un régiment, répondit Conan. Cinq cents hommes ne pourraient jamais s'ouvrir un chemin jusqu'à Gwawela et en revenir, mais une douzaine peut se glisser discrètement vers le village et en revenir. Laissez-moi choisir mes hommes. Je ne veux aucun soldat.

— Laisse-moi venir avec toi ! s'exclama avec ardeur Balthus. J'ai chassé le daim depuis toujours, à Tauran.

— Entendu. Valannus, nous allons manger à l'échoppe où se retrouvent les trappeurs, et là je choisirai mes hommes. Nous partirons dans moins d'une heure, nous descendrons la rivière dans une embarcation, jusqu'à un point situé en aval du village, et de là nous nous enfoncerons à travers bois. Si nous sommes encore en vie, nous serons de retour à l'aube.

3.

Les reptiles des ténèbres

La rivière était à peine perceptible entre les murs d'ébène. Les pagaies qui faisaient progresser le grand canot se glissant dans l'ombre dense de la rive orientale s'enfonçaient doucement dans l'eau, ne faisant pas plus de bruit que le bec d'un héron. Les larges épaules de l'homme devant Balthus faisaient une tache sombre dans l'obscurité complète. Il savait que même les yeux exercés de l'homme qui était agenouillé à la proue ne voyaient rien au-delà de quelques pieds devant eux. Conan trouvait son chemin grâce à son instinct et à une très grande familiarité avec la rivière.

Personne ne parlait. Balthus avait pu se faire une idée de ses compagnons au fort, avant qu'ils ne sortent doucement du fortin et se glissent vers le canot qui les attendait. Ils faisaient partie de cette nouvelle génération qui avait grandi sur les rudes territoires de la frontière... des hommes qui avaient appris toutes les ruses de la forêt, poussés par une cruelle nécessité. Tous Aquiloniens des provinces occidentales, ils avaient de nombreux points en commun. Ils étaient vêtus de la même façon... bottes en peau de daim, culottes de cuir et vestes en peaux de bêtes, avec de larges ceinturons qui soutenaient des haches et des poignards. Et ils étaient tous maigres, couverts de cicatrices, robustes et taciturnes. Leur regard était dur.

C'étaient des hommes sauvages, en quelque sorte, cependant il y avait encore un abîme énorme entre eux et le Cimmérien. Ils étaient les enfants de la civilisation, retournés à une semi-barbarie. Lui était un barbare issu d'un millier de générations de barbares. Ils avaient appris les ruses de la forêt et la vie à l'état sauvage, mais il était né avec ces ruses, faisant partie de cette vie. Il l'emportait sur eux, même dans leur souple économie de mouvements. C'étaient des loups, mais lui était un tigre.

Balthus les admirait, eux et leur chef, et il ressentait une grande fierté d'avoir été admis en leur sein. Il était fier que sa pagaie ne fasse pas plus de bruit que les leurs. À cet égard du moins, il était leur égal, bien que sa connaissance de la forêt, acquise au cours de chasses dans les régions tauraniennes, ne puisse jamais égaler celle profondément ancrée chez ces hommes qui avaient vécu toute leur vie sur cette

frontière sauvage.

La rivière faisait un large coude en aval du fort. Les lumières, de l'avant-poste disparurent rapidement, mais le canot poursuivit sa descente du fleuve pendant presque un mille, évitant les branchages et les troncs d'arbres flottants avec une précision presque incroyable.

Puis un léger grognement émis par leur chef, et le canot changea de direction, glissant vers la rive opposée. Emerger des profondes ténèbres des broussailles qui bordaient la rive et s'avancer vers l'espace découvert du milieu du fleuve engendrait l'impression singulière de s'exposer témérairement. Mais les étoiles donnaient peu de lumière, et Balthus savait que, à moins que quelqu'un ne s'attende à leur venue, il était tout à fait impossible même pour l'œil le plus exercé d'apercevoir la forme sombre du canot qui traversait le fleuve.

Ils atteignirent les broussailles en surplomb de la rive occidentale et Balthus, à tâtons, trouva une racine protubérante. Il la saisit. Aucune parole ne fut échangée. Toutes les instructions avaient été données avant que le détachement des éclaireurs ne quitte le fort. Aussi silencieusement qu'une grande panthère, Conan se glissa sur la rive et disparut dans les fourrés. Neuf hommes le suivirent sans faire plus de bruit. Il semblait incroyable à Balthus, qui retenait la racine avec sa pagaie posée en travers de ses genoux, que dix hommes puissent se fondre ainsi dans la forêt enchevêtrée sans un bruit.

Il se prépara à l'attente. Il n'échangeait aucune parole avec l'homme qui avait été laissé dans le canot avec lui. Quelque part, à un mille environ vers le nord-ouest, s'élevait le village de Zogar Sag, entouré de bois épais. Balthus connaissait les ordres ; lui et son compagnon devaient attendre le retour du groupe d'éclaireurs. Si Conan et ses hommes n'étaient pas revenus aux premières lueurs de l'aube, ils devaient remonter le fleuve jusqu'au fort et rendre compte que la forêt venait de percevoir, une nouvelle fois, son droit immémorial sur la race des envahisseurs. Le silence était oppressant. Aucun bruit ne parvenait des bois sombres, invisibles au-delà des masses d'ébène qui étaient les buissons dominant la rive. Balthus n'entendait plus les tambours. Ils étaient restés silencieux depuis des heures. Il continuait de plisser les yeux, essayant inconsciemment de voir à travers les profondes ténèbres. Les moites senteurs nocturnes de la rivière et de la forêt l'opprimaient. Quelque part, tout près de là, il entendit un bruit comme en aurait fait un grand poisson plongeant dans l'eau. Balthus pensa qu'il avait sauté si près du canot qu'il en avait heurté le bord, car un léger mouvement fit osciller l'embarcation. La poupe du canot se mit à bouger, s'éloignant légèrement de la rive. L'homme qui se tenait derrière lui devait avoir

laissé échapper la racine qu'il retenait. Balthus tourna la tête pour lui siffler un avertissement, mais il distingua seulement la silhouette de son compagnon et une masse un peu plus sombre dans l'obscurité.

L'homme ne répondit pas. Se demandant s'il s'était endormi, Balthus étendit le bras et lui saisit l'épaule. À son grand étonnement, l'homme s'affaissa à son contact au fond du canot. Se tournant à moitié vers lui, Balthus le chercha à tâtons, le cœur lui remontant dans la bouche. Ses doigts maladroits effleurèrent la gorge de l'homme et seules ses mâchoires se refermant convulsivement étouffèrent le cri qui allait s'échapper de ses lèvres. Ses doigts avaient rencontré une plaie béante et ruisselante... la gorge de son compagnon avait été tranchée d'une oreille à l'autre.

En cet instant d'horreur et de panique, Balthus se redressa précipitamment... alors un bras vigoureux, jailli des ténèbres, se referma féroce­ment autour de sa gorge, étouffant son hurlement. Le canot se balançait furieusement. Le couteau de Balthus fut dans sa main, bien qu'il ne se souvint même pas l'avoir retiré de sa botte, et il porta des coups, farouchement et aveuglément. Il sentit la lame s'enfoncer profondément et un hurlement démoniaque retentit à son oreille, un hurlement qui reçut une horrible réponse. Les ténèbres semblèrent alors s'animer autour de lui. Une clameur bestiale s'éleva de tous côtés, et d'autres bras le saisirent à bras-le-corps. Déséquilibré par la masse des corps qui s'agitaient violemment, le canot bascula sur le côté, mais avant qu'il se retourne complètement, quelque chose éclata contre la tête de Balthus, et la nuit fut brièvement illuminée par une aveuglante explosion de feu avant d'être engloutie dans des ténèbres où même les étoiles ne brillaient pas.

4.

Les bêtes de Zogar Sag

Des flammes éblouirent à nouveau Balthus comme il reprenait lentement connaissance. Il cligna des yeux, puis secoua la tête. La lueur des flammes blessait ses yeux. Un mélange confus de bruits montait autour de lui, de plus en plus distinct comme il retrouvait ses sens. Il redressa la tête et regarda, hébété, autour de lui. Des silhouettes noires l'entouraient, se profilant contre les langues rouges des flammes.

Il se souvint et comprit dans le même temps. Il était attaché, debout, à un poteau, dans un espace découvert, entouré de visages féroces et terrifiants. Au-delà de ce cercle, brûlaient des feux, surveillés par des femmes nues à la peau foncée. Au-delà des feux, des huttes faites de boue séchée et de claies en osier, aux toits de broussailles. Au-delà des huttes une palissade avec une grande porte. Mais il enregistra toutes ces choses d'une façon automatique. Même les mystérieuses femmes noires aux curieuses coiffures n'attirèrent pas son regard. Toute son attention était concentrée dans une fascination effroyable sur les hommes qui se tenaient là et qui le dévisageaient.

De petits hommes, aux larges épaules, au torse puissant, aux hanches minces. Ils étaient nus, à l'exception de légers pagnes. La lueur des feux faisait puissamment ressortir le jeu de leurs muscles saillants. Leurs visages sombres étaient immobiles, mais leurs yeux étroits brillaient de la flamme qui brûle dans les yeux du tigre à l'affût. Leurs crinières en broussaille étaient attachées à leur nuque par des bandeaux de cuivre. Ils tenaient à la main des épées et des haches. Des pansements grossiers bandaient les membres de certains, et des taches de sang avaient séché sur leurs peaux sombres. Ils s'étaient battus à mort récemment.

Ses yeux se détournèrent, mal à l'aise, du regard fixe de ses ravisseurs, et il réprima un cri d'horreur. À quelques pas de là, s'élevait une horrible petite pyramide de têtes humaines ensanglantées. Les yeux morts tournaient leurs regards vitreux vers le ciel sombre. Glacé, il reconnut ceux qui étaient tournés vers lui. C'étaient les hommes qui avaient suivi Conan dans la forêt. Il ne put voir si la tête du Cimmérien se trouvait parmi les autres. Il ne pouvait

distinguer que quelques visages. Il devait y en avoir au moins dix ou onze. Une nausée l'assailit. Il combattit son envie de vomir. Au-delà des têtes gisaient les corps d'une demi-douzaine de Picts, et il éprouva une féroce exultation à cette vue. Les éclaireurs des forêts avaient au moins prélevé leur tribut.

Détournant la tête de ce spectacle lugubre, il prit conscience qu'un autre poteau se dressait à côté du sien... un pieu peint en bois comme l'était celui auquel il était attaché. Un homme était affaissé, retenu par ses liens à ce poteau, nu à l'exception de ses culottes de cuir. Et Balthus le reconnut, c'était l'un des trappeurs de Conan. Du sang coulait de sa bouche et suintait doucement d'une blessure au côté. Il lécha ses lèvres livides et murmura, arrivant difficilement à se faire entendre au-dessus de la clameur démoniaque des Picts :

— Alors, ils t'ont eu, toi aussi !

— Se sont glissés dans l'eau et ont tranché la gorge de mon compagnon, grogna Balthus. Nous ne les avons pas entendus, jusqu'à ce qu'ils soient sur nous. Mitra, comment peut-on se déplacer aussi silencieusement ?

— Ce sont des démons, murmura l'homme de la frontière. Ils devaient nous surveiller depuis le moment où nous avons quitté le milieu de la rivière. Nous sommes tombés dans un piège. Des flèches arrivant de tous les côtés nous ont décimés avant que nous nous en rendions compte. La plupart d'entre nous sont tombés dès le début. Trois ou quatre se sont enfoncés dans les taillis et se sont battus au corps à corps. Mais ils étaient trop nombreux. Conan a sans doute réussi à s'échapper. Je n'ai pas vu sa tête. Il aurait mieux valu pour toi et moi qu'ils nous aient tués sur-le-champ. Je ne peux pas blâmer Conan. Normalement, nous aurions dû arriver jusqu'au village sans être découverts. Ils ne pouvaient avoir placé des sentinelles sur les rives aussi loin en aval, là où nous avons débarqué. Nous avons dû tomber sur une troupe importante, qui remontait la rivière du sud. Quelque diablerie se prépare. Il y a trop de Picts ici. Ce ne sont pas tous des Gwaweli ; regarde, il y a des hommes appartenant à des tribus de l'ouest, et d'autres vivant en amont et en aval de la rivière.

Balthus regarda les féroces silhouettes. Bien qu'il soit peu familier des coutumes picts, il voyait bien que le nombre des hommes amassés autour d'eux était hors de proportion avec les dimensions du village. Il n'y avait pas assez de huttes pour pouvoir les abriter tous. Puis il remarqua que les barbares dessinaient des tribaux peints sur leurs visages et leurs poitrines étaient différents.

— Sans doute une protection diabolique, murmura l'homme des bois. Ils ont dû se rassembler ici pour assister à la démonstration des

pouvoirs magiques de Zogar. Il va leur faire quelques tours spectaculaires avec nos carcasses. Allons ! Un homme de la frontière ne doit pas s'attendre à mourir dans son lit. Mais j'aurais préféré que nous en ayons fini en même temps que les autres.

Les hurlements de loups des Picts augmentèrent en volume et en exultation et, d'après le mouvement impatient de leurs rangs qui se pressaient et ondulaient, Balthus en déduisit que quelqu'un d'important allait arriver. En tournant la tête, il vit que les poteaux étaient placés devant une grande hutte, plus importante que les autres, décorée de crânes humains accrochés aux solives du toit. Sur le seuil dansait une forme fantastique.

— Zogar ! murmura l'homme des bois, ses traits ensanglantés semblables à ceux d'un loup, tandis qu'il se tendait inconsciemment contre ses liens.

Balthus vit un corps décharné, de taille moyenne, presque entièrement dissimulé par des plumes d'autruche fixées sur un harnachement de cuir et de cuivre. Entre les plumes un visage hideux et malveillant. Les plumes intriguèrent Balthus. Elles provenaient d'une région située à un demi-monde d'ici vers le sud ; elles ondulaient et bruissaient tandis que le chaman bondissait et se trémoussait.

Avec des bonds fantastiques, il pénétra dans le cercle et se mit à tourner à toute allure devant ses captifs attachés et silencieux. Avec un autre homme, cela aurait semblé ridicule... un sauvage stupide se trémoussant follement dans un tourbillon de plumes. Mais ce visage féroce se détachant sur la foule houleuse donnait à la scène une signification sinistre. Aucun homme avec un pareil visage ne pouvait paraître ridicule ou exprimer autre chose que la volonté démoniaque qui l'habitait.

Brusquement il se figea en une immobilité de statue ; les plumes s'agitèrent puis retombèrent autour de lui. Les guerriers qui hurlaient se turent. Zogar Sag se tenait droit et immobile, et il sembla augmenter de taille – il grandit et se dilata. Balthus éprouva l'illusion que le Pict s'élevait au-dessus de lui, le regardant avec mépris de sa hauteur dominante, bien qu'il sache que le chaman n'était pas plus grand que lui. Il eut quelque difficulté à se débarrasser de cette illusion.

Le chaman parlait à présent, avec une intonation rude et gutturale, qui contenait cependant le sifflement du cobra. Il avança la tête, posée sur son long cou, vers l'homme blessé attaché au poteau ; ses yeux brillaient, rouge sang de la lueur des feux. L'homme de la frontière lui cracha en pleine figure.

Avec un hurlement sauvage, Zogar bondit convulsivement en l'air, et les guerriers poussèrent un rugissement qui vibra jusqu'aux étoiles. Ils se précipitèrent vers l'homme attaché au poteau, mais le chaman les fit reculer. Un ordre grondé fit partir des hommes en courant vers la porte. Ils l'ouvrirent violemment, firent demi-tour et rejoignirent le cercle. L'anneau formé par les hommes s'ouvrit avec une hâte furieuse vers la droite et vers la gauche. Balthus vit des femmes et des enfants nus s'enfuir vers les huttes. Ils regardèrent peureusement par les portes et les fenêtres. Un large passage était laissé jusqu'à la porte ouverte. Au-delà apparaissait la forêt sombre, autour de la clairière que n'éclairaient plus les feux.

Un silence tendu régnait lorsque Zogar Sag se dressa sur la pointe des pieds et lança vers la forêt un cri étrange et inhumain qui s'éloigna en frémissant dans la nuit. Quelque part, là-bas, dans la forêt obscure, un cri plus grave lui répondit. Balthus frissonna. Ce cri ne pouvait être sorti d'une gorge humaine. Il se souvint des paroles de Valannus... Zogar se vantait de pouvoir faire sortir des bêtes féroces de la forêt pour exécuter ses ordres. Le trappeur était livide sous son masque sanglant. Il se léchait les lèvres spasmodiquement.

Le village tout entier retenait son souffle. Zogar Sag se tenait aussi immobile qu'une statue, ses plumes autour de lui agitées d'un tremblement. Puis brusquement la porte ne fut plus inoccupée.

Une exclamation frémissante parcourut le village, et les hommes reculèrent en hâte entre les huttes, se serrant les uns contre les autres. Balthus sentit ses poils se hérissier sur sa nuque. La créature qui se tenait au seuil du portail semblait l'incarnation d'une légende cauchemardesque. Sa couleur curieusement pâle la faisait paraître spectrale et irréaliste dans la faible lumière. Mais la tête féroce et basse, avec ses grandes dents recourbées qui brillaient à la lueur des feux, n'avait rien d'irréel. Sans bruit, l'animal s'approcha, tel un fantôme surgi du passé. Survivant d'un âge révolu et plus féroce encore, ogre de nombreuses légendes ancestrales... un tigre-sabre. Aucun chasseur hyborien ne s'était plus trouvé face à l'une de ces brutes primitives depuis des siècles. Des mythes immémoriaux attribuaient à cette créature un caractère surnaturel, en raison de sa couleur spectrale et de sa férocité démoniaque.

L'animal qui se glissait doucement vers les hommes attachés aux poteaux était plus allongé et plus puissant qu'un tigre rayé ordinaire, presque aussi gros qu'un ours. Ses épaules et ses pattes de devant étaient si massives et si puissamment musclées qu'il avait l'air trop lourd par rapport au reste du corps, bien que sa partie postérieure soit encore plus puissante que celle d'un lion. Ses mâchoires étaient

massives, sa tête celle d'une brute. Avec les capacités réduites de son cerveau, il n'y avait de place pour aucun instinct, excepté ceux de destruction. C'était une anomalie dans le développement de l'espèce des carnivores, une aberration de l'évolution qui avait abouti à cette horreur dotée de dents et de griffes.

Telle était la monstruosité que Zogar Sag avait fait surgir de la forêt. Balthus ne doutait plus à présent des pouvoirs magiques du chaman. Seule la magie pouvait permettre de commander à ce monstre au cerveau étroit et aux muscles puissants. Comme un chuchotement au fond de sa conscience, s'éleva le souvenir vague du nom d'un antique dieu des ténèbres et de la peur primitive, devant lequel autrefois hommes et bêtes se prosternaient et dont les enfants – chuchotaient les hommes – se tenaient toujours tapis dans les recoins obscurs du monde. Une nouvelle horreur imprégna le regard qu'il dirigeait vers Zogar Sag.

Le monstre passa devant les corps et la pile de têtes sanglantes sans paraître les remarquer. Ce n'était pas un animal se nourrissant de charognes. Il ne chassait que des proies vivantes, au cours d'une vie entièrement consacrée au meurtre. Une faim horrible brûlait dans les yeux fixes, animés de lueurs vertes ; la faim non seulement du ventre vide, mais aussi du désir ardent de tuer. Les mâchoires béantes étaient couvertes de bave. Le chaman fit un pas en arrière, puis sa main désigna l'homme des bois.

Le grand félin se ramassa sur lui-même et Balthus, transi, se souvint d'histoires relatant son effrayante férocité ; la manière dont il pouvait s'élancer sur un éléphant et enfoncer ses crocs semblables à des épées si profondément dans le crâne du titan qu'il ne pouvait plus les retirer et restait cloué à sa victime, jusqu'à ce qu'il meure de faim. Le chaman poussa un cri aigu et, avec un rugissement à briser le tympan, le monstre bondit.

Balthus n'aurait jamais pu imaginer un tel bond, un tel élan incarnant la destruction qui animait cette masse gigantesque de muscles d'acier et de griffes acérées. La bête atteignit la poitrine de l'homme des bois et le poteau se fendit et se brisa à la base, abattu par le choc. Puis le tigre-sabre se glissa à nouveau vers la porte, à moitié tirant, à moitié portant un corps horriblement déchiqueté et sanglant, qui n'avait pratiquement plus forme humaine. Balthus regardait fixement, presque paralysé, sa raison se refusant à croire ce que ses yeux avaient vu.

Au cours de ce bond, le grand animal avait non seulement brisé le poteau, mais aussi arraché le corps mutilé qui y était attaché. Les énormes griffes en ce seul instant de contact avaient éventré et en

partie démembré l'homme, et les crocs géants avaient arraché tout le haut de la tête, traversant le crâne aussi facilement que de la chair. Les épaisses lanières brunes avaient cédé comme du papier ; là où elles avaient tenu, la chair et les os ne l'avaient pas fait. Balthus eut une soudaine nausée. Il avait chassé l'ours et la panthère, mais il n'aurait jamais cru qu'un animal féroce puisse faire un tel massacre et réduire en un débris sanglant un corps humain dans le vacillement d'un instant.

Le tigre-sabre disparut par la porte, et quelques instants plus tard, un profond rugissement résonna à travers la forêt, toujours plus loin. Mais les Picts se tenaient toujours serrés contre les huttes, et le chaman restait toujours face à la porte, qui était comme une noire ouverture dans la nuit.

Balthus se couvrit d'une sueur glacée. Quelle nouvelle horreur allait apparaître à la porte pour faire de la chair à pâté de *son* corps ? Une nausée de panique l'assaillit et il se tendit vainement dans ses liens. La nuit était oppressante, noire, horrible, à l'extérieur de la lueur des feux. Les feux eux-mêmes avaient une lueur lugubre, celle des feux de l'enfer. Il sentait les yeux des Picts braqués sur lui... des centaines d'yeux affamés et cruels, qui reflétaient le désir concupiscent de créatures dépourvues de toute humanité. Ils n'étaient plus des êtres humains, mais les démons de cette jungle sombre, aussi inhumains que les créatures auxquelles s'adressait en hurlant à travers les ténèbres le démon aux plumes frémissantes.

Zogar lança un autre appel sonore à travers la nuit, totalement différent du premier. Il contenait un horrible sifflement. Balthus fut glacé par ce qu'il impliquait. Si un serpent avait pu produire un tel sifflement, cela aurait donné exactement ce cri.

Cette fois, il n'y eut pas de réponse... seulement une période de silence inanimé, avec les seuls battements du cœur de Balthus ; et puis s'éleva de l'autre côté de la porte un frémissement, un frôlement qui fit courir des frissons dans le dos du garçon. À nouveau la porte éclairée par les feux révélait un hideux occupant.

À nouveau Balthus reconnut le monstre des légendes ancestrales. Il voyait et reconnaissait le serpent antique et démoniaque qui se balançait là-bas, sa tête cunéiforme, aussi énorme que celle d'un cheval, aussi grande que la tête d'un homme de grande taille ; ses anneaux au blême éclat se déroulaient derrière lui ; une langue fourchue dardait, apparaissant et disparaissant, et la lueur des feux faisait luire les crocs découverts.

Balthus devint incapable d'émotion, paralysé par l'horreur de son sort. C'était le reptile que les anciens appelaient le Serpent-Esprit, la

terreur pâle et abominable qui autrefois se glissait la nuit dans les huttes pour dévorer des familles entières. Tel le python, il broyait sa victime, mais à la différence des autres constricteurs, ses crocs contenaient un venin qui provoquait la folie et la mort. Lui aussi était considéré comme disparu depuis longtemps. Mais Valannus avait dit vrai. Aucun Blanc ne savait quelles formes hantaient les grandes forêts au-delà de la rivière Noire.

En silence il se déroulait sur le sol, sa tête hideuse au même niveau, son cou légèrement rejeté en arrière pour frapper. Balthus fixait d'un regard vitreux, hypnotisé, l'intérieur de cette gueule repoussante, où il allait bientôt être englouti, et il n'éprouvait aucune sensation, à part une vague nausée.

Puis quelque chose brillant à la lueur des feux fendit l'air depuis les ombres des huttes, et le grand reptile se tordit, secoué de convulsions. Comme dans un rêve, Balthus vit qu'une courte lance de jet avait transpercé le cou puissant, juste au-dessus de la gueule béante ; le trait saillait d'un côté, la tête d'acier de l'autre.

Se lovant dans d'horribles torsions, le reptile devenu fou furieux roula vers le cercle des hommes qui se serraient les uns contre les autres en reculant devant lui. La lance n'avait pas tranché l'épine dorsale, mais simplement transpercé les grands muscles du cou. Sa queue fouettant l'air furieusement faucha une douzaine d'hommes et ses mâchoires se refermèrent convulsivement, arrosant d'autres Picts de venin brûlant comme du feu liquide. Hurlant, jurant, criant comme des forcenés, ils se dispersèrent devant lui, se renversant dans leur fuite, piétinant ceux qui étaient tombés, s'enfuyant entre les huttes. Le serpent géant roula dans l'un des feux, dispersant étincelles et brandons, et la douleur l'amenait à des efforts plus frénétiques encore. Le mur d'une hutte s'effondra sous le choc de sa queue battant comme un fléau, vomissant au-dehors des gens hurlant de terreur.

Des hommes épouvantés s'élançaient à travers les feux, dispersant les bûches enflammées. Les flammes crépitèrent un instant, puis moururent. Et une lueur rouge sombre fut tout ce qui éclaira cette scène de cauchemar : le reptile géant se tordait et se déroulait, et les hommes se déchiraient et poussaient des cris perçants dans leur fuite éperdue.

Balthus sentit ses poignets tirés puis, miraculeusement, il fut libre, et une main vigoureuse l'attira derrière le poteau. C'était Conan. Stupéfait, il sentit l'étreinte de fer de l'homme de la forêt sur son bras.

Il y avait du sang sur la cote de mailles de Conan, du sang séché sur l'épée dans sa main droite ; il formait une masse sombre et gigantesque dans la pénombre.

— Allons-nous-en ! Avant qu'ils se remettent de leur panique !

Balthus sentit dans sa main le manche d'une hache. Zogar Sag avait disparu. Conan entraîna Balthus à sa suite, jusqu'à ce que le cerveau engourdi du jeune homme se réveille, que ses jambes se remettent à bouger d'elles-mêmes. Alors Conan le lâcha et se précipita à l'intérieur de la hutte où les crânes étaient suspendus. Balthus le suivit. Il eut un rapide aperçu d'un autel en pierre sombre, faiblement éclairé par la lueur du dehors ; cinq têtes humaines grimaçaient sur cet autel, et il y avait une effroyable familiarité sur les traits de la plus fraîche ; c'était la tête du marchand Tiberias. Derrière l'autel, se dressait une idole, sombre, indistincte, bestiale, bien que de contours vaguement humains. Puis une nouvelle horreur suffoqua Balthus comme la forme se dressait soudain avec un bruit de chaînes, tendant dans les ténèbres de longs bras difformes.

L'épée de Conan s'abattit, fendant chair et os, puis le Cimmérien fit faire à Balthus le tour de l'autel, passant devant une masse indistincte et velue, étendue sur le sol. Ils s'élancèrent par la porte qui se trouvait derrière la grande hutte et se retrouvèrent à nouveau à l'intérieur de l'enclos. Mais à quelques pas devant eux apparaissait la palissade.

L'obscurité régnait derrière la hutte-autel. La débandade éperdue des Picts ne les avait pas amenés dans cette direction. Conan s'arrêta devant le mur, saisit Balthus et le souleva dans les airs, de la longueur du bras, comme il aurait soulevé un enfant. Balthus agrippa les pointes des pieux dressés, fichés dans la boue séchée par le soleil, et se hissa jusqu'à eux, en dépit des dégâts causés à sa peau. Il abaissait une main vers le Cimmérien lorsque, à un angle de la hutte-autel, apparut un Pict en fuite. Il s'arrêta net en apercevant l'homme juché sur le mur dans la faible lueur des feux. Conan lança sa hache avec une précision mortelle, mais la bouche du guerrier s'était déjà ouverte pour hurler l'alerte, et son cri s'éleva au-dessus du vacarme. Il fut arrêté net, comme l'homme s'effondrait, le crâne fracassé.

La terreur aveugle n'avait pas noyé tous les instincts profondément ancrés. Lorsque cet appel sauvage s'éleva au-dessus de la clameur, il y eut un apaisement instantané, puis cent gorges aboyèrent une féroce réponse et des guerriers se précipitèrent en bondissant pour repousser l'attaque annoncée par l'alerte.

Conan fit un bond prodigieux. Il saisit non pas la main de Balthus, mais son bras près de l'épaule et se hissa jusqu'à lui. Balthus serra les dents sous la douleur, mais tout de suite le Cimmérien se retrouva sur le mur à côté de lui, et les fugitifs se laissèrent tomber au pied de la palissade, de l'autre côté.

5.

Les enfants de Jhebbal Sag

— De quel côté se trouve la rivière ? demanda Balthus, égaré.

— Nous n'allons pas essayer de rejoindre la rivière pour le moment, grogna Conan. Les bois entre le village et la rivière fourmillent de guerriers. Viens ! Nous allons prendre la dernière direction à laquelle ils penseront... l'ouest !

Ils pénétrèrent dans la végétation épaisse et Balthus vit la palissade parsemée de têtes noires comme les sauvages apparaissaient à son faite. Les Picts furent déconcertés. Ils n'avaient pas atteint le mur à temps pour voir les fugitifs gagner le couvert des arbres. Ils s'étaient rués vers le mur, s'attendant à repousser une attaque en force. Ils avaient vu le cadavre du guerrier. Pourtant aucun ennemi n'était en vue.

Balthus comprit qu'ils ne s'étaient pas encore aperçus que leur prisonnier s'était enfui. D'après d'autres bruits, il pensa que les guerriers, dirigés par la voix perçante de Zogar Sag, étaient en train d'achever le serpent blessé à coups de flèches. Le monstre avait échappé au contrôle du chaman. Un moment plus tard, la nature des hurlements changea et des cris de rage montèrent dans la nuit.

Conan éclata d'un rire féroce. Il marchait devant Balthus, sur une piste étroite qui allait vers l'est sous les sombres branchages, aussi rapidement et aussi sûrement que dans une large avenue bien éclairée. Balthus trébuchait à sa suite, se guidant d'après la perception qu'il avait de la muraille compacte de chaque côté.

— Ils vont se lancer à notre poursuite maintenant. Il a découvert que tu t'étais enfui et il sait que ma tête ne se trouvait pas dans la pile devant la hutte-autel. Le chien ! Si j'avais eu une autre lance, je l'aurais transpercé avant de frapper le serpent. Ne t'écarte pas de la piste. Ils ne peuvent suivre nos traces à la lueur des torches et il y a une vingtaine de sentiers partant du village. Ils vont suivre en premier ceux qui mènent à la rivière... Disposer un cordon de guerriers sur des milles, le long de la rivière, s'attendant à ce que nous essayions de passer à travers. Nous n'allons pas nous enfoncer dans les bois avant d'être obligés de le faire. Nous pouvons avancer plus vite par cette piste. Maintenant, cours comme tu n'as jamais encore couru.

— Ils ont surmonté leur panique diablement vite ! haleta Balthus en se pliant à cette nouvelle allure.

— Rien ne les effraie très longtemps, grogna Conan.

Pendant un certain temps, ils n'échangèrent plus un mot. Les fugitifs consacrèrent toute leur attention à s'éloigner le plus possible du village. Ils avançaient de plus en plus profondément au cœur de la jungle et s'éloignaient à chaque pas un peu plus de la civilisation, mais Balthus ne mettait pas en doute le choix de Conan. Le Cimmérien prit bientôt le temps de grogner :

— Lorsque nous serons à une distance suffisante du village, nous retournerons vers la rivière en décrivant un large cercle. Il n'y a aucun autre village à plusieurs milles à la ronde de Gwawela. Tous les Picts se sont rassemblés là. Nous allons les contourner. Ils ne pourront pas suivre nos traces avant le jour. Alors, ils trouveront notre piste, mais avant l'aube, nous aurons quitté ce sentier et nous nous serons enfoncés dans les bois.

Ils continuèrent leur course. Les hurlements s'éteignirent derrière eux. La respiration de Balthus se fit sifflante entre ses dents. Il ressentait une douleur au côté et courir devenait un supplice. Il se heurtait contre les fourrés de chaque côté de la piste. Conan s'arrêta soudain, se retourna et regarda derrière lui la piste obscure.

Quelque part la lune s'était levée, jetant une faible lueur blanche parmi les branches enchevêtrées.

— Allons-nous nous engager dans les bois ? demanda Balthus en haletant.

— Donne-moi ta hache, murmura doucement Conan. Quelque chose nous suit de près.

— Alors nous ferions mieux de quitter la piste ! s'exclama Balthus.

Conan secoua la tête et poussa son compagnon vers un profond bosquet. La lune se leva plus haut dans le ciel, répandant une légère lueur sur le sentier.

— Nous ne pouvons-nous battre contre toute la tribu ! chuchota Balthus.

— Aucun être humain ne peut avoir retrouvé notre piste aussi rapidement, ou nous avoir suivis aussi vite, murmura Conan. Ne bouge pas.

Suivit alors un silence tendu dans lequel Balthus avait l'impression que l'on pouvait entendre les battements de son cœur à des milles à la ronde. Puis brusquement, sans un seul bruit annonçant sa venue, une tête féroce apparut dans le sentier obscur. Le cœur de Balthus remonta dans sa bouche ; il avait peur de voir devant lui

l'horrible tête du tigre-sabre. Mais cette tête était plus petite, plus fine ; c'était un léopard qui venait d'apparaître, montrant les dents en silence et flairant la piste. Le vent, quel qu'il soit, soufflait dans la direction des deux hommes dissimulés, éloignant leur odeur. Le fauve baissa sa tête et renifla la piste, puis avança, d'un pas incertain. Un frisson parcourut le dos de Balthus. La brute suivait incontestablement leur piste.

Et il se méfiait. Il releva la tête, ses yeux brillèrent comme des boules de feu et il émit un grognement sourd. Et à cet instant Conan lança sa hache.

Tout le poids de son bras et de son épaule était derrière ce jet et la hache traça une traînée lumineuse argentée sous la faible clarté de la lune. Presque avant qu'il comprenne ce qui s'était passé, Balthus vit le léopard rouler à terre, s'agitant dans les convulsions de la mort, la poignée de la hache saillant de sa tête. Le tranchant de l'arme avait fracassé son crâne étroit.

Conan bondit hors des taillis, libéra son arme d'une torsion et traîna le cadavre mou jusqu'aux arbres, le dissimulant aux regards négligents.

— Partons maintenant et vite ! gronda-t-il en prenant la direction du sud, loin de la piste. Il doit y avoir des guerriers derrière ce félin. Dès qu'il a repris ses esprits, Zogar l'a lancé à notre poursuite. Les Picts devaient le suivre, mais il a dû les distancer rapidement. Il a sans doute fait le tour du village jusqu'à ce qu'il trouve notre piste et ensuite se lancer à notre poursuite à la vitesse de l'éclair. Ils n'ont pu soutenir son allure, mais ils ont une idée de notre direction générale. Ils vont la suivre et prêter l'oreille pour entendre son feulement. Eh bien, ils ne l'entendront pas ! Mais ils vont voir le sang sur la piste, ils chercheront tout autour et ils trouveront le corps dans les taillis. Et de là, nos traces, s'ils le peuvent. Marche avec précaution.

Il évitait les feuillages qui s'agrippaient à lui et les branches basses, sans aucun effort, se glissant entre les arbres sans toucher les troncs et posant toujours ses pieds là où ils laissaient le moins de traces de son passage, mais pour Balthus c'était un travail plus lent et plus laborieux.

Ils n'entendaient aucun bruit derrière eux. Ils avaient parcouru plus d'un mille lorsque Balthus dit :

— Est-ce que Zogar Sag capture des léopards lorsqu'ils sont petits pour les dresser comme des limiers ?

Conan secoua la tête.

— C'était un léopard qu'il a fait venir de la forêt.

— Mais, insista Balthus, s'il peut commander aux bêtes féroces,

pourquoi ne les a-t-il pas toutes appelées pour les lancer à notre poursuite ? La forêt est remplie de léopards, pourquoi n'en a-t-il envoyé qu'un seul après nous ?

Conan ne répondit pas tout de suite et, lorsqu'il le fit, ce fut avec une curieuse réticence.

— Il ne peut commander à tous les animaux. Seulement à ceux qui se souviennent de Jhebbal Sag.

— Jhebbal Sag ?

Balthus répéta ce nom ancestral avec hésitation. Il l'avait entendu prononcer seulement trois ou quatre fois dans sa vie.

— Autrefois, toutes les créatures vivantes les vénéraient. Cela se passait, voilà bien longtemps de cela, en un temps où les animaux et les hommes parlaient le même langage. Les hommes l'oublièrent ; et même les animaux. Seuls quelques-uns se souviennent. Les hommes et les animaux qui s'en souviennent sont frères et parlent la même langue.

Balthus ne répondit rien ; il s'était raidi contre le poteau de torture pict et il avait vu la jungle nocturne livrer ses horreurs pourvues de crocs à l'appel d'un chaman.

— Les hommes civilisés peuvent bien se moquer de tout cela, dit Conan. Mais personne ne sait m'expliquer comment Zogar Sag peut faire surgir de la jungle des pythons, des tigres et des léopards et leur donner des ordres. Ils aimeraient bien dire que c'est un mensonge, s'ils l'osaient. C'est la façon de faire des hommes civilisés. Lorsqu'ils ne peuvent pas expliquer quelque chose au moyen de leur science à moitié racornie, ils refusent de la croire.

Les gens de Tauran étaient plus proches des primitifs que la plupart des Aquiloniens ; les superstitions demeuraient toujours aussi vivaces, bien que leurs origines se soient perdues au cours des temps. Et Balthus avait vu ce qui faisait encore frissonner sa chair. Il ne pouvait réfuter la chose monstrueuse impliquée par les paroles de Conan.

— J'ai entendu dire qu'il existe un bosquet très ancien, consacré à Jhebbal Sag, quelque part dans cette forêt, dit Conan. Je ne sais pas si c'est exact. Je ne l'ai jamais vu. Mais beaucoup d'animaux se *souviennent* dans cette région, comme je ne l'ai jamais vu ailleurs.

— Alors d'autres bêtes féroces vont être lancées sur nos traces ?

— Elles le sont déjà, fut la réponse inquiétante de Conan. Zogar n'aurait jamais fait suivre notre piste par un seul animal.

— Qu'allons-nous faire alors ? demanda Balthus, mal à l'aise, étreignant sa hache comme il regardait vers les arches sombres au-dessus de lui.

Il frissonnait, s'attendant à tout moment à voir surgir de l'ombre des griffes et des crocs redoutables.

— Attendre !

Conan se retourna, s'accroupit et, avec son couteau, commença à graver un curieux symbole dans la terre. Se baissant pour l'examiner par-dessus son épaule, Balthus sentit sa chair frissonner, sans savoir pourquoi. Il ne sentait aucun vent souffler sur son visage, pourtant il y eut un frémissement des feuilles au-dessus d'eux et une étrange plainte vola lugubrement à travers les branches. Conan releva les yeux, impénétrable, puis se redressa et resta debout, le regard fixé sur le symbole qu'il venait de dessiner.

— Qu'est-ce que c'est ? chuchota Balthus.

Ce dessin lui paraissait archaïque et sans signification. Il supposa que c'était son ignorance qui l'empêchait de le reconnaître comme l'un des dessins conventionnels de quelque culture prédominante. Mais eût-il été l'artiste le plus érudit du monde, il n'aurait pas été plus proche de la solution.

— Je l'ai vu gravé dans la paroi rocheuse d'une caverne qu'aucun être humain n'avait visitée depuis un million d'années, murmura Conan, dans les montagnes inhabitées, au-delà du lac de Vilayet, distante de la moitié d'un monde de l'endroit où nous nous trouvons. Plus tard, j'ai vu un conjureur de sorts, un Noir de Kush, le dessiner dans le sable d'une rivière sans nom. Il me révéla une partie de sa signification... C'est un symbole sacré pour Jhebbal Sag et les créatures qui le vénèrent. Nous allons bien voir !

Ils reculèrent dans le feuillage dense, à quelques mètres de là, et attendirent dans un silence tendu. À l'est, des tambours battirent et quelque part, au nord et à l'ouest, d'autres tambours répondirent. Balthus frissonna, bien qu'il sût que de nombreux milles de forêt sombre le séparaient de ces farouches joueurs de tam-tam, dont les battements sourds semblaient être une sinistre ouverture, plantant la scène obscure d'un drame sanglant.

Balthus s'aperçut qu'il retenait sa respiration. Alors, avec un léger frémissement des feuilles, les fourrés s'ouvrirent pour laisser apparaître une magnifique panthère. Le clair de lune à travers le feuillage brillait sur son pelage luisant qui ondulait avec le mouvement de ses muscles puissants.

Tête baissée, elle glissa doucement dans leur direction.

Elle était en train de flairer leur piste. Puis elle s'arrêta, comme figée sur place, touchant presque de son museau le symbole gravé dans la terre. Pendant un long moment, elle resta ainsi immobile, ramassée sur elle-même ; elle aplatit son long corps et posa sa tête sur

le sol devant la marque. Et Balthus sentit ses cheveux se dresser sur sa tête. Car l'attitude du grand carnivore était celle de la crainte respectueuse et de l'adoration.

Puis la panthère se redressa et se retira lentement à reculons, son ventre touchant presque le sol. Une fois son train arrière parmi les buissons, elle se retourna comme prise d'une brusque panique et elle disparut dans les fourrés, tel un éclair de lumière pommelée.

Balthus essuya son front d'une main tremblante et regarda Conan.

Les yeux du barbare brûlaient de feux qui n'avaient jamais brûlé dans les yeux d'aucun homme élevé avec les idées de la civilisation. En cet instant, il était entièrement sauvage et avait oublié l'homme à son côté. Dans son regard brûlant, Balthus entrevit vaguement des images originelles et des souvenirs à demi incarnés, ombres provenant de l'aube de la Vie, oubliés et répudiés par les races corrompues... Fantômes très anciens, primitifs, que l'on ne nomme pas et qui n'ont pas de nom.

Puis ces feux plus profonds furent masqués et Conan s'enfonça silencieusement plus avant dans la forêt.

— Nous n'avons plus rien à craindre de la part des bêtes sauvages, dit-il au bout d'un moment, mais nous avons laissé un signe qui peut être lu par les hommes. Ils vont avoir quelque difficulté à suivre notre piste et jusqu'à ce qu'ils trouvent ce symbole, ils ne seront pas certains que nous avons obliqué vers le sud. Même à ce moment il ne leur sera pas facile de nous débusquer sans l'aide des animaux. Mais les bois au sud de la piste vont fourmiller de soldats à notre recherche. Si nous continuons à marcher après la tombée de la nuit, nous sommes sûrs de tomber sur l'un d'entre eux. Dès que nous aurons trouvé un bon endroit, nous nous cacherons et attendrons la nuit suivante pour nous fauiler et rejoindre la rivière. Nous devons absolument avertir Valannus, mais cela ne l'aiderait en rien si nous nous faisons tuer.

— Avertir Valannus ?

— Enfer ! Les bois tout du long de la rivière grouillent de Picts ! C'est la raison pour laquelle ils nous ont surpris. Zogar est en train de préparer une puissante médecine de guerre ; plus de raids cette fois ! Il a accompli ce qu'aucun Pict n'avait réussi à faire, autant que je sache... Unifier plus de quinze ou seize clans. C'est sa magie qui a opéré cette union ; ils suivront plus facilement un sorcier qu'ils n'auraient suivi un chef de guerre. Tu as vu le rassemblement au village ; et ils étaient des centaines que tu n'as pas vues, dissimulés le long de la rive. D'autres sont en route, venant de villages plus éloignés. Il va réunir au moins 3000 guerriers. J'étais dissimulé dans

les fourrés et je les ai entendus parler comme ils passaient près de moi. Ils ont l'intention d'attaquer le fort ; quand, je ne le sais pas, mais Zogar ne peut prendre le risque d'attendre trop longtemps. S'il ne les mène pas au combat rapidement, ils vont commencer à se quereller entre eux. Ce sont de véritables tigres assoiffés de sang.

» J'ignore s'ils sont capables de prendre le fort ou non. De toute façon, nous devons rejoindre la rivière et donner l'alerte. Les colons sur la route de Velitrium doivent se rendre au fort ou bien se réfugier à Velitrium. Pendant que les Picts vont assiéger le fort, des détachements de guerriers vont se lancer sur la route, loin vers l'est... Ils franchiront peut-être même la rivière de la Foudre pour effectuer des raids dans la région très peuplée qui se trouve en arrière de Velitrium.

Tout en parlant, il marchait devant Balthus, s'enfonçant de plus en plus dans la forêt ancestrale. Bientôt, il poussa un grognement de satisfaction. Ils étaient arrivés à un endroit où les broussailles s'étaient raréfiées et où un affleurement rocheux était visible, vers le sud. Balthus se sentit plus en sécurité. Même un Pict ne pourrait découvrir leurs traces sur la roche nue.

— Comment as-tu réussi à échapper au massacre ? demanda-t-il bientôt.

Conan frappa sur son haubert et sur son casque.

— Si les hommes de la frontière portaient des cuirasses, il y aurait moins de crânes accrochés aux huttes-autels. Mais la plupart font du bruit s'ils portent une cotte de mailles. Ils attendaient de chaque côté du sentier, sans bouger. Et lorsqu'un Pict se tient immobile, même les bêtes sauvages de la forêt passent devant lui sans le voir. Ils nous ont vus traverser la rivière et nous diriger vers eux. S'ils s'étaient mis en embuscade après que nous eûmes quitté la rive, je m'en serais douté. Mais ils attendaient et pas même une feuille ne tremblait. Le démon lui-même ne se serait douté de rien. Le premier soupçon que j'ai eu, c'est lorsque j'entendis une flèche siffler contre un arc que l'on bandait. Je me suis laissé tomber à terre et j'ai crié aux hommes d'en faire autant, mais ils ont été trop lents et totalement surpris.

» La plupart d'entre eux sont tombés à la première volée de flèches qui nous a criblés des deux côtés. Je les ai entendus hurler. (Il eut un rictus de satisfaction méchante.) Un certain nombre d'entre nous ont réussi à s'enfoncer dans les bois et en vinrent au corps à corps avec eux. Lorsque j'ai vu que tous les autres gisaient à terre ou étaient faits prisonniers, je me suis ouvert un chemin et j'ai distancé à la course les démons peints à travers les ténèbres. Ils m'entouraient de toutes parts. J'ai couru, rampé, et parfois j'étais couché à plat ventre

sous les fourrés pendant qu'ils passaient devant moi, arrivant de tous les côtés.

» J'ai essayé de rejoindre la rive, mais j'ai vu qu'ils la gardaient, dans l'espoir justement que j'essaierais de la rejoindre. Puis, alors que j'allais me dégager un chemin et risquer ma chance à la nage, j'ai entendu battre les tambours du village et j'ai appris qu'ils avaient capturé l'un des nôtres vivant.

» Ils étaient tous si accaparés par la magie de Zogar que j'ai pu escalader la palissade derrière la hutte-autel. Il y avait à cet endroit un guerrier, supposé monter la garde, mais il se tenait à un angle de la hutte et observait de loin la cérémonie. Je suis arrivé sur lui par derrière et lui ai brisé le cou de mes mains avant qu'il ait compris ce qui lui arrivait. C'est sa lance qui m'a servi à transpercer le serpent et c'est sa hache que tu tiens à la main.

— Mais qu'était-ce... Cette chose que tu as tuée dans la hutte-autel ? demanda Balthus, avec un frisson en se souvenant de l'horreur entr'aperçue furtivement.

— L'un des dieux de Zogar. L'un des enfants de Jhebbal qui ne se souviennent pas de lui et qui avait été condamné à rester enchaîné à l'autel. Un grand singe mâle. Les Picts pensent qu'ils sont sacrés pour l'Etre Velu qui vit dans la lune... Le dieu-gorille de Gullah.

» Il va faire bientôt jour. Voici un bon endroit pour nous cacher jusqu'à ce que nous voyions à quelle distance ils se trouvent derrière nous. Nous devons probablement attendre la nuit pour nous diriger à nouveau vers la rivière.

Une colline s'élevait, couverte d'arbres et de taillis épais. Près de la crête Conan se glissa au milieu d'un éboulis de roches surmontées par des buissons très denses. Couchés au milieu d'eux, ils pouvaient voir la jungle en dessous sans être vus. C'était un bon emplacement pour se cacher ou se battre. Balthus pensait que pas un seul Pict ne pouvait avoir suivi leurs traces sur le sol rocheux depuis les quatre ou cinq derniers milles, mais il était plus effrayé par les bêtes qui obéissaient à Zogar Sag. Sa foi en le curieux symbole vacillait un peu, à présent. Mais Conan avait rejeté l'éventualité de bêtes lancées à leur poursuite.

Une pâleur spectrale se répandit à travers les épais branchages ; les bandes de ciel visibles changèrent de couleur et de roses devinrent bleues. Balthus ressentait les morsures de la faim, bien qu'il ait étanché sa soif à un ruisseau. Un silence total régnait, à l'exception d'un gazouillement d'oiseau de temps à autre. On n'entendait plus les tambours. Les pensées de Balthus revinrent à la scène farouche qui s'était déroulée devant la hutte-autel.

— C'étaient des plumes d'autruche que portait Zogar Sag, dit-il. J'en ai vu de semblables sur les casques de chevaliers qui venaient de l'est rendre visite aux barons des Marches. Il n'y a pas d'autruches dans cette forêt, n'est-ce pas ?

— Elles proviennent de Kush, répondit Conan. À l'ouest de l'endroit où nous nous trouvons, à de nombreuses journées de marche, s'étend la mer. Des bateaux venant de Zingara accostent de temps à autre et font le commerce d'armes, de parures et de vin avec les tribus côtières, contre des peaux, du minerai de cuivre et de la poudre d'or. Parfois ils échangent des plumes d'autruche qu'ils ont achetées aux Stygiens, qui, eux-mêmes, les détiennent des tribus noires de Kush, vivant au sud de la Stygie. Les chamans picts les considèrent comme très précieuses. Mais ce commerce comporte beaucoup de risques. Les Picts sont trop portés à essayer de s'emparer du navire. Et la côte est très dangereuse pour la navigation. J'ai navigué le long de celle-ci lorsque je faisais partie des pirates des îles Baracha, qui se trouvent au sud-ouest de Zingara.

Balthus lança un regard admiratif à son compagnon.

— Je vois que tu n'as pas passé toute ta vie sur cette frontière. Tu viens de mentionner plusieurs pays étrangers. As-tu beaucoup voyagé ?

— Enormément ; beaucoup plus que n'importe quel autre homme de ma race. J'ai visité toutes les grandes villes des royaumes hyborien, shémite, stygien et hyrkanien. J'ai parcouru les régions inconnues au sud des royaumes noirs de Kush et à l'est du lac de Vilayet. J'ai été capitaine mercenaire, corsaire, *kozak*, vagabond sans le sou, général... Diable, j'ai été tout ce qu'on peut être, sauf roi d'une région civilisée et je le serai peut-être un jour, avant de mourir. (Cette idée lui plut et il eut une dure grimace. Puis il haussa les épaules et allongea sa puissante carcasse sur les rochers.) C'est une vie aussi bonne qu'une autre. Je ne sais pas combien de temps je demeurerai sur cette frontière ; une semaine, un mois, une année. Je suis d'humeur vagabonde. Mais je suis aussi bien sur la frontière qu'ailleurs.

Balthus s'installa pour observer la forêt en contrebas. À tout moment, il s'attendait à voir de féroces visages peints surgir des feuillages. Mais au fur et à mesure que les heures passaient, aucun bruit de pas furtifs ne venait troubler la quiétude qui régnait. Balthus estima que les Picts avaient perdu leur piste et qu'ils avaient renoncé à leur chasse. Mais Conan commença à s'inquiéter.

— Nous aurions dû apercevoir des bandes de Picts parcourant les bois à notre recherche. S'ils ont renoncé à nous donner la chasse, c'est parce qu'ils poursuivent un plus gros gibier. Ils doivent être en train

de se rassembler pour traverser la rivière et monter à l'assaut du fort.

— Auraient-ils poussé aussi loin vers le sud, jusqu'ici, s'ils avaient perdu notre piste ?

— Ils ont perdu notre piste ; sinon, ils nous seraient déjà tombés dessus. En temps ordinaire, ils auraient battu les bois pendant des milles, dans toutes les directions. Certains d'entre eux auraient dû passer devant nous, à portée de vue de cette colline. Ils doivent se préparer à franchir la rivière. Nous allons tenter notre chance et nous diriger vers elle.

Se glissant au bas des rochers, Balthus sentit sa chair frissonner entre ses épaules car il s'attendait à tout moment à une volée foudroyante de flèches, lancées depuis les masses vertes qui les dominaient. Il redoutait que les Picts ne les aient découverts et se soient placés en embuscade à proximité. Mais Conan était convaincu qu'aucun ennemi ne se trouvait dans les parages et le Cimmérien avait raison.

— Nous sommes à des milles au sud du village, grogna Conan. Nous allons nous diriger directement vers la rivière. Je ne sais pas jusqu'où en aval ils se sont déployés. Il nous faut espérer la franchir en dessous de leurs lignes.

À une allure qui semblait téméraire à Balthus, ils se dirigèrent vers l'est. Les bois semblaient dénués de vie. Conan estimait que tous les Picts s'étaient rassemblés à proximité de Gwawela, s'ils n'avaient pas déjà franchi la rivière. Et cependant il ne pensait pas qu'ils la franchiraient de jour.

— Un trappeur risquerait de les voir et de donner l'alarme. Ils traverseront en amont et en aval du fort, loin des sentinelles. Ensuite d'autres surgiront en canoë et se dirigeront droit vers le rempart qui défend l'accès de la rivière. Dès qu'ils attaqueront, les Picts cachés dans les bois sur la rive est monteront à l'assaut du fort, par les autres côtés. Ils ont déjà essayé cette tactique auparavant et ils se sont fait étriper et massacrer. Mais cette fois-ci, ils sont suffisamment nombreux pour effectuer un véritable assaut.

Ils continuaient d'avancer. Balthus jetait un regard d'envie vers les écureuils qui sautaient dans les branches et qu'il aurait pu atteindre facilement d'un jet de sa hache. Avec un soupir, il resserra sa large ceinture. Le silence perpétuel et les ténèbres de la forêt primitive commençaient à le déprimer. Il se surprit en train de penser aux bocages ouverts et aux prairies illuminées par le soleil de Tauran, à la rude gaieté de la maison de son père au toit de chaume et aux fenêtres en losange, aux vaches grasses qui paissaient dans l'herbe profonde et luxuriante et à la chaude camaraderie des laboureurs et des pâtres aux

bras nus et musclés.

Il se sentait seul, malgré son compagnon. Conan faisait autant partie de cette région sauvage que Balthus en était étranger. Le Cimmérien avait beau avoir vécu des années dans toutes les grandes cités de ce monde, il avait beau avoir côtoyé les dirigeants des nations civilisées, il parviendrait peut-être même à réaliser son caprice extravagant et devenir un jour roi d'un peuple civilisé, des choses étranges lui étaient arrivées... cependant, il n'en restait pas moins un barbare. Il n'était concerné que par les fondements de la vie brute. Les choses douces et sans importance, les sentiments et les délicieuses banalités qui prenaient une place si importante dans la vie de l'homme civilisé étaient vides de sens pour lui. Un loup n'en restait pas moins un loup, même si un caprice du sort l'amenait à courir un temps avec les chiens de garde. L'effusion du sang, la violence et la sauvagerie étaient les éléments naturels de la vie que menait Conan ; il ne pouvait pas – et ne le voudrait jamais – comprendre les petites choses qui sont si tendres aux cœurs des hommes et des femmes civilisés.

Les ombres s'allongeaient lorsqu'ils atteignirent la rivière. Ils regardèrent prudemment à travers les fourrés qui les dissimulaient. Ils pouvaient voir en amont et en aval de la rivière, sur presque un mille de chaque côté. Le fleuve sombre était désert. Conan regarda l'autre rive, les sourcils froncés.

— Nous allons risquer notre chance, ici, une nouvelle fois, et traverser la rivière à la nage. Je ne sais pas s'ils l'ont franchie ou non. Les bois sur l'autre rive peuvent grouiller de Picts. Nous devons prendre ce risque. Nous sommes à environ six milles au sud de Gwawela.

Il baissa la tête lorsque la corde d'un arc vibra. Quelque chose ressemblant à une traînée lumineuse et blanche traversa les buissons. Balthus comprit que c'était une flèche. Alors, avec un bond de tigre, Conan s'élança. Balthus entrevit la lueur de l'acier comme il faisait tourner son épée et il entendit un hurlement de mort. L'instant suivant il s'était frayé un chemin à travers les fourrés, rejoignant Conan.

Un Pict, le crâne fracassé, gisait face contre terre, ses doigts étreignant l'herbe spasmodiquement. Une demi-douzaine d'autres Picts entouraient Conan, épées et haches brandies. Ils s'étaient débarrassés de leurs arcs, inutiles pour ce corps à corps mortel. Leurs mâchoires inférieures étaient peintes en blanc, contrastant vivement avec leurs visages sombres et les dessins sur leurs poitrines musclées différaient de tous ceux que Balthus avait déjà vus.

L'un d'entre eux lança avec force sa hache vers Balthus, puis se

précipita sur lui en brandissant un poignard. Balthus se baissa et saisit le poignet qui tendait le couteau vers sa gorge. Ils tombèrent à terre ensemble, roulant plusieurs fois sur eux-mêmes. Le Pict ressemblait à une bête féroce et ses muscles étaient aussi durs que des cordes d'acier.

Balthus s'efforçait de maintenir sa prise sur le poignet de l'homme déchaîné et de faire entrer dans le jeu sa propre hache, mais la lutte était si rapide et si furieuse que chaque tentative pour frapper était aussitôt réduite à néant. Le Pict faisait de furieux efforts pour libérer sa main qui tenait le poignard et enfonçait ses genoux dans l'aine du jeune homme. Soudain, il essaya de placer son poignard dans sa main restée libre et à cet instant, Balthus, arrivant enfin à se redresser sur un genou, fendit la tête peinte d'un coup furieux de sa hache.

Il se releva d'un bond et chercha d'un regard éperdu son compagnon, s'attendant à le voir écrasé sous le nombre. C'est alors qu'il vit toute l'énergie et la férocité du Cimmérien. Conan enjambait deux de ses attaquants, pratiquement fendus en deux par sa terrible épée à large lame. Il écarta une épée courte qui lui portait une estocade, évita un coup de hache avec le saut de côté d'un chat, qui l'amena à portée de bras d'un sauvage qui se baissait pour s'emparer d'un arc. Avant que le Pict ait pu se redresser, l'épée rouge de sang s'abattit comme un fléau et le fendit depuis l'épaule jusqu'au milieu du sternum, où la lame resta coincée. Les deux guerriers survivants se ruèrent en avant, un de chaque côté. Balthus lança sa hache avec une précision qui réduisit les attaquants à un seul et Conan, abandonnant ses efforts pour libérer son épée, se retourna et affronta le dernier Pict de ses mains nues. Le guerrier, une tête plus courte que son adversaire gigantesque, fit un bond en avant, frappant avec sa hache tout en portant des coups de couteau meurtriers. Le couteau se brisa sur l'armure du Cimmérien et la hache fut arrêtée dans les airs, comme les doigts de fer de Conan se refermaient sur le bras qui s'abattait. Un os craqua bruyamment et Balthus vit le Pict chanceler. L'instant suivant, il était soulevé de terre... Il se débattit un instant dans les airs, donnant des coups de pied et agitant les bras, puis il fut précipité à terre avec une telle force qu'il rebondit, puis resta immobile, ses membres brisés et sa colonne vertébrale rompue.

— Partons ! (Conan libéra son épée d'une torsion et s'empara d'une hache gisant à terre.) Prends un arc et une poignée de flèches et dépêchons-nous ! Nous allons devoir nous fier, une nouvelle fois, à nos talons. Le hurlement a été entendu. Ils seront là dans un instant. Si nous essayions de traverser à la nage maintenant, ils nous cribleraient de flèches avant que nous ayons seulement atteint le milieu du fleuve !

6.

Les haches rouges de la frontière

Conan ne s'enfonça pas profondément dans la forêt. À moins d'une centaine de pas de la rivière, il modifia sa course oblique et courut parallèlement à celle-ci. Balthus reconnut là une farouche détermination à ne pas se laisser repousser de la rivière qu'ils devaient franchir s'ils voulaient avertir les hommes du fort. Derrière eux les hurlements des Picts retentirent de plus belle. Balthus comprit qu'ils étaient arrivés à la clairière où gisaient les corps des hommes abattus. Puis de nouveaux hurlements semblèrent indiquer que les sauvages s'élançaient dans les bois à leur poursuite. Ils avaient laissé des traces que n'importe quel Pict pouvait suivre.

Conan força l'allure et Balthus, les dents serrées farouchement, se maintenait derrière lui, bien que prêt à s'écrouler à tout moment. Des siècles semblaient s'être écoulés depuis qu'il avait mangé pour la dernière fois. Il continuait de courir plus par un effort de volonté que par toute autre chose. Son sang battait si furieusement dans ses tympanes qu'il ne se rendit même pas compte que les hurlements s'étaient éteints derrière eux.

Conan s'arrêta brusquement. Balthus s'appuya contre un arbre pour retrouver son souffle.

— Ils ont abandonné ! grogna le Cimmérien.

— Nous... tomber... dessus... à l'improviste ! haleta Balthus.

Conan secoua la tête.

— Une courte chasse comme celle-ci, ils auraient dû la faire en hurlant à chaque foulée. Non, ils ont rebroussé chemin. Il me semble avoir entendu quelqu'un hurler derrière eux, quelques secondes avant que le bruit de leur poursuite ne commence à diminuer. Quelqu'un les a rappelés. Et c'est heureux pour nous, mais c'est diablement mauvais signe pour les hommes du fort. Cela veut dire que les guerriers sortent des bois et se lancent à l'attaque. Les hommes sur lesquels nous sommes tombés appartenaient à une tribu établie en aval de la rivière. Ils se dirigeaient certainement vers Gwawela pour participer à l'assaut du fort. Au diable ! Nous en sommes plus éloignés que jamais, à présent. Nous devons traverser la rivière.

Se tournant vers l'est, il s'élança à travers les fourrés, sans essayer

de se dissimuler. Balthus le suivit, ressentant pour la première fois la piqûre des lacérations sur sa poitrine et son épaule, là où les dents féroces du Pict l'avaient mordu. Il se frayait un chemin à travers les épais fourrés lorsque Conan le repoussa vivement en arrière. Puis il entendit un clapotis rythmé et à travers les feuillages, il vit sur la rivière un canoë, creusé dans un tronc d'arbre, dont l'unique occupant était en train de pagayer dur, luttant contre le courant. C'était un Pict puissamment bâti, une plume blanche de héron fichée dans le bandeau de cuivre qui retenait ses cheveux tombant sur ses épaules.

— C'est un homme de Gwawela, murmura Conan. Un émissaire envoyé par Zogar. La plume blanche indique sa fonction. Il a apporté des paroles de paix aux tribus situées en aval de la rivière et maintenant il essaie de remonter le courant pour participer au massacre.

L'ambassadeur solitaire était presque parvenu à l'endroit où ils s'étaient dissimulés lorsque Balthus sursauta. Tout contre son oreille venaient de s'élever les gutturales d'un Pict. Puis il comprit que Conan avait parlé au pagayer dans sa propre langue. L'homme tressaillit, examina les buissons et lança une réponse, puis il jeta un regard alarmé vers l'autre rive, se courba et envoya le canoë s'échouer sur la rive ouest. Ne comprenant toujours rien, Balthus vit Conan lui prendre des mains l'arc qu'il avait ramassé dans la clairière et encocher une flèche.

Le Pict avait approché son canoë près de la rive et, levant les yeux vers les buissons, il lança un appel. Il obtint en réponse le son vibrant de l'arc et la traînée sombre de la flèche qui s'enfonça jusqu'à l'empennage dans sa large poitrine. Avec une exclamation étouffée, il s'affaissa sur le côté et tomba dans l'eau peu profonde. En un instant, Conan avait descendu la rive et s'avancait dans l'eau pour rattraper le canoë qui partait à la dérive. Balthus trébucha à sa suite et, quelque peu interloqué, se glissa jusqu'au canoë. Conan grimpa à bord, saisit la pagaie et dirigea l'embarcation vers la rive est. Balthus nota avec une admiration envieuse le mouvement des grands muscles sous la peau hâlée par le soleil. Le Cimmérien semblait être un homme de fer qui ne connaissait jamais la fatigue.

— Qu'as-tu dit au Pict ? demanda Balthus.

— Je lui ai dit de venir vers le rivage ; il a dit qu'il y avait un trappeur blanc sur la rive qui essayait de le prendre pour cible.

— Cela ne me semble pas très loyal, objecta Balthus. Il a cru que c'était un ami qui lui parlait. Tu imites la langue pict à la perfection...

— Nous avons besoin de ce canoë, grommela Conan en continuant de pagayer. C'était la seule façon de l'attirer vers la rive.

Quel est le pire... Tromper un Pict qui prendrait plaisir à nous écorcher vifs tous les deux, ou bien trahir les hommes qui se trouvent sur l'autre rive et dont les vies dépendent de notre réussite ?

Balthus s'excita un moment sur ce délicat problème de morale, puis il haussa les épaules et demanda :

— À combien sommes-nous du fort ?

Conan désigna un petit affluent qui se jetait dans la rivière Noire, venant de l'est, à moins d'une centaine de yards en aval.

— Voici la Petite Rivière du Sud ; il y a dix milles de son embouchure jusqu'au fort. C'est la frontière septentrionale de Conajohara. Ensuite, vers le sud, il y a des marais sur des milles à la ronde. Aucun danger de raid de ce côté. À neuf milles en amont du fort, la Petite Rivière du Nord forme l'autre frontière. Des marais également au-delà. C'est la raison pour laquelle une attaque ne peut venir que de l'ouest, une fois la rivière Noire franchie. Conajohara ressemble exactement à une lance, dont la pointe aurait dix-neuf milles de largeur, enfoncée dans le pays sauvage des Picts.

— Pourquoi ne pas garder le canoë et continuer à remonter la rivière jusqu'au fort ?

— Parce que, compte tenu du courant que nous aurions à remonter et des coudes de la rivière, nous irons bien plus vite à pied. De plus, rappelle-toi que Gwawela se trouve au sud du fort et si les Picts sont en train de traverser la rivière, nous allons leur tomber en plein dessus.

Le crépuscule allait tomber lorsqu'ils accostèrent sur la rive est. Sans s'arrêter, Conan poursuivit sa route vers le nord, à une allure qui fit souffrir les jambes pourtant solides de Balthus.

— Valannus avait réclamé qu'un fort soit construit aux embouchures des Petites Rivières Nord et Sud, grogna le Cimmérien. De cette façon, la rivière aurait pu être surveillée constamment. Mais le Gouvernement n'a rien voulu savoir.

» Des imbéciles au ventre mou, vautrés sur des coussins de velours avec des filles nues leur offrant à genoux du vin glacé... Je connais cette engeance. Ils ne voient pas plus loin que les murs de leurs palais. La diplomatie... au diable ! Ils se sont battus contre les Picts avec leurs théories d'expansion territoriale. Valannus et les hommes comme lui sont forcés d'obéir aux ordres de cette clique de damnés imbéciles. Ils ne s'empareront plus jamais d'aucune région pict, pas plus qu'ils n'ont jamais reconstruit Venarium. Les temps sont peut-être arrivés où ils verront les barbares monter à l'assaut des remparts des cités orientales !

Une semaine auparavant, Balthus aurait éclaté de rire devant une

idée apparemment si absurde. Maintenant, il ne répondait rien. Il avait vu la férocité des hommes qui vivaient au-delà des frontières.

Il frissonna tout en regardant la rivière sombre, à peine visible entre les buissons, les voûtes des arbres qui poussaient près de ses rives. Il gardait constamment présent à l'esprit que les Picts pouvaient avoir traversé la rivière et se tenir en embuscade entre eux et le fort. La nuit tombait rapidement.

Un léger bruit devant eux fit sauter son cœur dans sa gorge, et l'épée de Conan étincela dans les airs. Il l'abaissa lorsqu'un chien, efflanqué et couvert de cicatrices, se glissa hors des buissons et s'immobilisa devant eux.

— Ce chien appartenait à un colon qui avait voulu construire sa cabane au bord de la rivière, à quelques milles au sud du fort, grogna Conan. Les Picts se sont glissés jusque-là et l'ont tué, bien sûr, incendiant sa cabane. Nous l'avons trouvé mort au milieu des ruines fumantes, et le chien gisait sans connaissance par-dessus les cadavres des trois Picts qu'il avait tués. Il était pratiquement coupé en morceaux. Nous l'avons ramené au fort et nous avons raccommo­dé ses blessures, mais une fois rétabli, il est retourné dans les bois, et est redevenu sauvage... ! Alors, Balafré, tu donnes la chasse aux hommes qui ont tué ton maître ?

La tête énorme se balançait d'un côté à l'autre, et les yeux brillaient d'une lueur verte. Il n'émit aucun grognement, et n'aboya pas. Aussi silencieux qu'un fantôme, il vint se placer derrière eux.

— Laissons-le nous accompagner, murmura Conan. Il peut sentir ces démons avant que nous les ayons vus.

Balthus sourit et posa sa main sur la tête du chien pour la caresser. Les babines, involontairement, se retroussèrent pour laisser apparaître des crocs étincelants ; puis le grand animal baissa la tête timidement, et sa queue remua, d'une façon saccadée, incertaine, comme s'il avait presque oublié ce qu'était l'amitié. Balthus compara mentalement le grand corps décharné et dur avec les chiens gras et lisses qui se jetaient les uns sur les autres en vociférant dans la cour du chenil de son père. Il soupira. La frontière était aussi cruelle pour les animaux que pour les hommes. Ce chien avait presque oublié la signification de la bienveillance et de l'amitié.

Balafré se glissa en avant, et Conan le laissa prendre la tête. Les dernières teintes du crépuscule disparurent, faisant place à l'obscurité totale. Les milles tombaient sous leurs pas réguliers. Balafré semblait muet. Soudain il s'arrêta, tendu, les oreilles dressées. Un instant plus tard, les hommes entendirent... un hurlement démoniaque montant de la rivière devant eux.

Conan jura comme un dément.

— Ils attaquent le fort ! Nous arrivons trop tard ! En avant !

Il augmenta son allure, se fiant au chien pour qu'il détecte d'éventuelles embuscades devant eux. Submergé par l'excitation, Balthus oublia sa faim et son extrême fatigue. Les hurlements devenaient de plus en plus forts comme ils avançaient, et par-dessus ces cris diaboliques, ils pouvaient entendre les appels des soldats. Juste comme Balthus commençait à craindre qu'ils ne tombent au beau milieu des sauvages qui semblaient hurler juste devant eux, Conan s'écarta de la rivière et décrivit un large demi-cercle qui les amena sur une légère élévation de terrain d'où ils pouvaient voir au-delà de la forêt. Ils aperçurent le fort, éclairé par des torches plantées au-dessus des parapets. Elles projetaient une lumière vacillante et incertaine sur le sol défriché devant le fort, et grâce à cette lumière, ils virent des multitudes de silhouettes nues et couvertes de peintures de guerre le long de la lisière de la forêt. La rivière était couverte de canoës. Les Picts avaient entièrement cerné le fort.

Une grêle incessante de flèches pleuvait sur la palissade, venant des bois et de la rivière. La vibration grave des cordes s'élevait au-dessus des rugissements. Hurlant comme des loups, plusieurs centaines de guerriers nus, brandissant des haches, sortirent du couvert des bois et s'élancèrent à l'assaut de la porte est. Ils étaient à moins de cent cinquante pieds de leur objectif lorsqu'une foudroyante volée de flèches lancées du rempart joncha le sol de corps et fit refluer les survivants vers les arbres. Les hommes dans le canoë s'approchèrent de la palissade du côté de la rivière et furent accueillis par une autre averse de traits d'une aune et par une volée provenant de petites balistes montées sur les tours. Des pierres et des rondins tournoyèrent dans les airs et firent voler en éclats et sombrer une demi-douzaine de canoës, tuant leurs occupants, et les autres embarcations battirent en retraite, hors de portée des balistes. Une sourde clameur de triomphe monta des remparts du fort, auquel répondit un hurlement bestial provenant de toutes parts.

— Nous essayons de passer à travers ? demanda Balthus, tremblant d'impatience.

Conan secoua la tête. Il se tenait debout, les bras croisés, la tête penchée, silhouette sombre et méditative.

— Le fort est condamné. Les Picts sont ivres de sang, et ils n'auront de cesse jusqu'à ce qu'ils soient tous tués. Et ils sont trop nombreux pour que les hommes du fort les anéantissent. Nous n'arriverons jamais à passer au travers et, même si nous y parvenions, nous ne pourrions pas faire grand-chose, si ce n'est d'aller mourir avec

Valannus.

— Nous ne pouvons vraiment rien faire d'autre que sauver nos propres peaux, alors ?

— Si. Nous devons aller prévenir les colons. Sais-tu pourquoi les Picts ne tentent pas d'incendier le fort avec des flèches enflammées ? Parce qu'ils n'ont pas envie que les lueurs de l'incendie jettent l'alarme chez les colons qui se trouvent à l'est. Ils ont prévu de détruire le fort, et ensuite de fondre vers l'est avant que quiconque ait appris sa chute. Ils peuvent traverser la rivière de la Foudre et s'emparer de Velitrium avant que les gens apprennent ce qui s'est passé. Dans le meilleur des cas, ils extermineront seulement tout être vivant se trouvant entre le fort et la rivière de la Foudre.

» Nous n'avons pas réussi à prévenir le fort et je me rends compte à présent que cela n'aurait servi à rien. Il est insuffisamment défendu. Encore quelques assauts, et les Picts escaladeront les remparts et enfonceront les portes. Mais nous pouvons avertir les colons, afin qu'ils partent s'abriter à Velitrium. Viens ! Nous sommes en dehors du cercle que les Picts ont tracé autour du fort. Nous devons continuer à le rester.

Ils s'éloignèrent, décrivant un large arc de cercle, tandis que le volume des hurlements augmentait et décroissait, marquant chaque nouvel assaut et chaque échec. Les hommes du fort tenaient bon, mais les hurlements des Picts ne diminuaient pas en sauvagerie. Ils vibraient d'une note qui contenait l'assurance de la victoire finale.

Avant que Balthus se soit aperçu qu'ils s'en approchaient, ils débouchèrent sur la route qui menait vers l'est.

— À présent, courons ! grogna Conan.

Balthus serra les dents. Il y avait dix-neuf milles jusqu'à Velitrium, et bien cinq jusqu'à la crique du Scalp, là où commençaient les colonies. L'Aquilonien avait l'impression qu'ils s'étaient battus et avaient couru depuis des siècles. Mais l'excitation qui parcourait son sang à une allure vertigineuse le stimulait à fournir des efforts herculéens.

Balafré courait en tête, le nez au sol, et ses grognements étaient les premiers sons qu'ils entendaient sortir de sa gorge.

— Des Picts devant nous ! gronda Conan, se laissant tomber sur un genou et examinant le sol à la lumière des étoiles. (Il secoua la tête, frustré.) Je ne peux pas voir leur nombre. Probablement, seulement une petite troupe. Des Picts qui n'ont pas pu attendre d'avoir pris le fort. Ils sont partis en avant pour massacrer les colons dans leurs lits ! En avant !

Ils aperçurent bientôt une faible lueur à travers les arbres et

entendirent un chant féroce et sauvage. La piste faisait un coude. L'abandonnant, ils coupèrent à travers les bosquets. Quelques instants plus tard, surgit devant eux un horrible spectacle. Un chariot à bœufs se trouvait au milieu de la route, chargé d'un pauvre mobilier. Il était en train de brûler ; les bœufs gisaient à côté, égorgés. Un homme et une femme étaient étendus sur la route, nus et mutilés. Cinq Picts dansaient autour d'eux en faisant des sauts et des cabrioles fantastiques. Ils brandissaient des haches sanglantes et l'un d'eux agita la robe souillée de sang de la femme.

À cette vue, un brouillard rouge flotta devant les yeux de Balthus. Bandant son arc, il visa la silhouette qui se cabrait, noire contre les flammes, et tira. Le tueur fit un bond convulsif et s'écroula, mort, le cœur transpercé d'une flèche. Puis les deux Blancs et le chien fondirent sur les autres Picts. Conan était simplement animé par son esprit combatif et une vieille, très vieille, haine raciale, mais Balthus était embrasé par la rage.

Il se porta à la rencontre du premier Pict qui se présentait à lui, lui portant un féroce moulinet qui fendit en deux le crâne peint. Puis il sauta par-dessus le corps qui s'effondrait pour se jeter sur les autres. Mais Conan avait déjà tué l'un des deux Picts qu'il s'était choisis, et le bond de l'Aquilonien arriva une seconde trop tard. Le guerrier gisait à terre, la longue épée à travers le corps, alors même que Balthus levait encore sa hache. Se retournant vers le dernier Pict, Balthus aperçut Balafre dressé au-dessus du corps de sa victime étendue, ses grandes mâchoires dégoutantes de sang.

Balthus baissa les yeux vers les formes pitoyables, étendues sur la route à côté du chariot en flammes. Tous les deux étaient jeunes, la femme était à peine sortie de l'adolescence. Par quelque ironie du sort, les Picts n'avaient pas défiguré son visage et, même marqué par les affres d'une mort horrible, il était beau. Mais son corps jeune et doux avait été horriblement tailladé de coups de couteau innombrables... une brume recouvrit le regard de Balthus et il hoqueta, étouffant un sanglot. La tragédie l'emportait sur lui momentanément. Tombé à terre, il pleura amèrement.

— Une jeune couple qui vient de rencontrer son destin, était en train de dire Conan, comme il essuyait son épée, sans émotion apparente. Ils étaient en route vers le fort lorsque les Picts les ont aperçus. Le garçon allait peut-être s'engager dans la garnison ; ou bien prendre un lopin de terre à cultiver près de la rivière. Eh bien, c'est ce qui va arriver à chaque homme, femme et enfant de ce côté-ci de la rivière de la Foudre si nous ne les amenons pas à se réfugier à Velitrium rapidement.

Les genoux de Balthus tremblaient encore lorsqu'il suivit Conan. Mais il n'y avait aucune trace de faiblesse dans la longue marche coulée du Cimmérien. Il y avait une affinité entre lui et le grand animal efflanqué qui se glissait à côté de lui. Balafré ne grognait plus en reniflant la piste. La route était libre devant eux. La clameur sur la rivière leur parvenait faiblement, mais Balthus estima que le fort tenait toujours bon. Conan s'arrêta soudain avec un juron.

Il montra à son compagnon une piste vers le nord qui s'écartait de la route. C'était une ancienne piste, partiellement recouverte d'une herbe jeune, récemment poussée, et cette herbe venait d'être foulée. Balthus comprit ce que cela signifiait, plus qu'il ne le vit, mais Conan semblait voir comme un chat dans l'obscurité. De larges ornières creusées par des wagons s'éloignèrent de la piste principale, profondément imprimées dans le sol de la forêt.

— Des colons allant aux carrières de sel, grommela Conan. Elles se trouvent au bord du marécage, à environ neuf milles d'ici. Malédiction ! Ils vont se faire découper en morceaux et massacrer jusqu'au dernier ! Ecoute ! Un seul homme peut prévenir les colons qui habitent le long de la route. Pars devant, réveille-les et conduis-les jusqu'à Velitrium. Moi, je vais essayer de rejoindre les hommes qui ramassent le sel. Ils doivent camper près des carrières. Nous ne reviendrons pas par la route. Nous irons directement à travers les bois.

Sans plus de commentaire, Conan quitta la route et se hâta le long du sentier obscur, et Balthus, après l'avoir contemplé quelques instants, partit à son tour. Le chien était resté avec lui et courait sur ses talons. Lorsque Balthus eut parcouru quelques verges, il entendit grogner l'animal. Se retournant, il regarda vers le chemin qu'il venait d'emprunter et il fut surpris de voir une lueur spectrale disparaître dans la forêt, dans la direction prise par Conan. Balafré émit des grondements sourds et prolongés, ses poils s'étaient hérissés et ses yeux devinrent des boules de feu vert. Balthus se rappela la sinistre apparition qui avait pris la tête du marchand Tiberias, non loin de cet endroit, et il hésita. La chose devait suivre Conan. Mais le gigantesque Cimmérien avait démontré à plusieurs reprises son aptitude à prendre soin de lui-même, et Balthus sentit que son devoir était de s'occuper des colons sans défense qui dormaient sur le passage du rouge ouragan. L'horreur du fantôme ardent fut supplantée par celle de ces corps inertes et outragés à côté du chariot incendié.

Il se dépêcha le long de la route, traversa la crique du Scalp et arriva en vue de la première cabane de colons – une construction longue et basse faite de troncs d'arbre taillés à la hache. Il frappa à la porte. Une voix endormie se fit entendre.

— Levez-vous ! Les Picts ont traversé la rivière !

Ce qui amena aussitôt une réponse. Un faible cri fit écho à ces paroles, puis la porte fut violemment ouverte par une jeune femme, hâtivement vêtue. Ses cheveux étaient répandus en désordre sur ses épaules nues ; elle tenait une bougie dans une main et une hache dans l'autre. Son visage était livide et ses yeux dilatés par l'effroi.

— Entrez ! dit-elle. Nous allons résister dans la cabane !

— Non. Nous devons nous rendre à Velitrium. Le fort ne pourra pas les repousser. Il est peut-être déjà tombé. Continuez à vous habiller. Prenez vos enfants et venez.

— Mais mon mari est parti avec les autres aux carrières de sel ! gémit-elle en se tordant les mains.

Derrière elle apparurent trois jeunes enfants, les cheveux en broussaille, clignant des yeux.

— Conan est parti à leur recherche. Il les mettra à l'abri du danger. Nous devons nous dépêcher, pour prévenir les autres colons le long de la route.

Ses traits exprimèrent un soulagement intense.

— Que Mitra soit loué ! s'écria-t-elle. Si le Cimmérien est parti à leur recherche, ils sont en sécurité, dans la mesure où une aide humaine peut les sauver !

Et s'activant brusquement, elle s'empara du plus jeune des trois enfants et poussa les deux autres devant elle. Balthus prit la bougie et l'écrasa sous son talon. Il écouta un moment. Aucun bruit ne montait de la route plongée dans l'obscurité.

— Avez-vous un cheval ?

— Dans l'étable, gémit-elle. Oh, vite !

Il la repoussa comme, elle cherchait maladroitement à retirer les barrières de ses mains tremblantes. Il sortit le cheval et posa les enfants sur l'animal, en leur disant de se tenir à sa crinière et entre eux. Ils le regardèrent d'un air sérieux sans crier. La femme prit le licol du cheval et le conduisit vers la route. Elle étreignait toujours sa hache et Balthus comprit que s'il le fallait, elle se battrait avec le courage désespéré d'une tigresse.

Il resta derrière à tendre l'oreille. Il était oppressé par la conviction que le fort pris d'assaut était tombé ; que les hordes à peau sombre se répandaient déjà sur la route qui menait à Velitrium, ivres de massacre et assoiffées de sang. Ils allaient surgir à la vitesse de loups affamés.

Bientôt, une autre cabane apparut devant eux. La femme s'apprêtait à lancer un cri d'avertissement, mais Balthus l'en empêcha. Il courut à la porte et frappa. Une voix de femme lui répondit. Il

répéta son avertissement, et aussitôt la cabane vomit ses occupants – une vieille femme, deux femmes plus jeunes et quatre enfants. Comme le mari de la première femme alertée par Balthus, leurs époux étaient partis aux carrières de sel, la veille, ne soupçonnant aucun danger. L'une des jeunes femmes semblait frappée de stupeur, l'autre, proche de l'hystérie. Mais la vieille femme, vétéran aguerri de la frontière, les tranquillisa par des paroles fermes ; elle aida Balthus à sortir les deux chevaux qui se trouvaient dans un enclos derrière la cabane et plaça les enfants dessus. Balthus l'engagea à monter avec eux, mais elle secoua la tête et fit monter l'une des deux jeunes femmes.

— Elle est enceinte, grommela la vieille femme. Je peux marcher... et me battre aussi, si cela est nécessaire.

Comme ils se mettaient en route, l'une des jeunes femmes dit :

— Un jeune couple est passé sur le chemin, le crépuscule allait tomber ; nous leur avons conseillé de passer la nuit dans notre cabane, mais ils voulaient atteindre le fort à la nuit. Ont... ont-ils... ?

— Ils ont rencontré les Picts, répondit Balthus laconiquement, et la femme se mit à pousser des sanglots d'horreur.

Ils étaient à peine hors de vue de la cabane que, à une faible distance derrière eux, vibra un long hurlement suraigu.

— Un loup ! s'exclama l'une des femmes.

— Un loup couvert de peintures de guerre, avec une hache à la main, grommela Balthus. Partez en avant ! Réveillez les autres colons le long de la route et emmenez-les avec vous. Je pars voir ce qui se passe derrière nous.

Sans un mot, la vieille femme continua à faire avancer ses protégés devant elle. Comme le groupe disparaissait dans les ténèbres, Balthus put voir les pâles ovales – le visage des enfants par-dessus leur épaule – regarder vers lui. Il se souvint de sa propre famille à Tauran et une nausée monta en lui. Dans un moment de faiblesse il gémit et s'effondra sur la route ; son bras musclé rencontra le cou puissant de Balafre et il sentit la chaude langue humide lécher son visage.

Il redressa la tête et grimaça dans un effort douloureux.

— En avant, camarade, murmura-t-il en se relevant. Du travail nous attend, tous les deux.

Une lueur rouge apparut soudain à travers les arbres. Les Picts venaient de mettre le feu à la dernière cabane. Il eut un rictus. Comme Zogar Sag aurait écumé de rage s'il avait appris que ses guerriers avaient laissé leur nature destructive prendre le dessus. L'incendie allait alerter les gens jusqu'à l'autre bout de la route. Ils seraient réveillés et sur le qui-vive lorsque les fugitifs parviendraient jusqu'à eux. Mais son visage se durcit. Les femmes avançaient lentement, à

pied et sur les chevaux trop chargés. Les Picts à l'allure rapide allaient les rejoindre dans moins d'un mille, à moins que... il se posta derrière une pile de troncs abattus, en bordure de la piste. La route, à l'ouest, était éclairée par la cabane en flammes et lorsque les Picts arrivèrent, il fut le premier à les voir – sombres silhouettes furtives, se profilant sur les flammes lointaines.

Tendant un trait tout contre son oreille, il tira et l'une des silhouettes s'effondra. Les autres se fondirent dans les bois de chaque côté de la route. À son côté Balafré gémit, impatient de tuer. Soudain une silhouette apparut à la lisière de la piste, sous les arbres, et se glissa vers les arbres abattus. La corde de l'arc de Balthus vibra et le Pict poussa un hurlement, chancela et tomba dans les ténèbres, la cuisse transpercée d'une flèche. Balafré abandonna le tas d'arbres d'un bond et s'élança dans les fourrés. Ils furent alors violemment agités, puis le chien revint se glisser aux côtés de Balthus, ses mâchoires barbouillées de sang.

Plus rien n'apparut sur la piste ; Balthus commençait à redouter qu'ils n'aient contourné sa position sans bruit, par les bois. Lorsqu'il entendit un léger bruit sur sa gauche, il lâcha une flèche à l'aveuglette. Il jura lorsqu'il entendit le trait se briser contre un arbre, mais Balafré s'éloigna en se glissant aussi silencieusement qu'un fantôme et bientôt Balthus entendit un bruit de lutte, suivi d'un gargouillement. Puis Balafré revint comme un spectre à travers les fourrés, pressant sa grosse tête souillée de rouge contre le bras de Balthus. Du sang s'écoulait d'une blessure à son épaule, mais les bruits dans le bois avaient cessé pour toujours.

Les hommes cachés aux abords de la route avaient évidemment compris ce qui était arrivé à leurs compagnons et décidèrent qu'une charge ouverte était préférable et leur éviterait d'être égorgés dans la nuit par une bête démoniaque qu'ils ne pouvaient ni voir ni entendre. Peut-être virent-ils qu'il n'y avait qu'un seul homme embusqué derrière les troncs d'arbres. Ils surgirent soudain, courant à découvert des deux côtés de la piste. Trois Picts s'écroulèrent, transpercés par des flèches, et les deux survivants hésitèrent. L'un d'eux fit demi-tour et s'éloigna en courant sur la route, mais l'autre sauta par-dessus le parapet, ses yeux et ses dents étincelants sous la faible lumière, en brandissant sa hache. Le pied de Balthus glissa comme il se redressait, mais ce faux pas lui sauva la vie. La hache s'abattit, lui coupant une mèche de cheveux et le Pict roula à terre parmi les rondins, emporté par son élan. Avant qu'il ait pu se remettre debout, Balafré lui avait ouvert la gorge.

Suivit alors une période tendue d'attente, pendant laquelle

Balthus se demanda si l'homme qui s'était enfui était bien le seul survivant de la bande. Manifestement il s'était agi d'un petit détachement qui avait abandonné l'attaque du fort, ou bien qui était parti en reconnaissance devant le gros des troupes. Chaque minute qui s'écoulait augmentait les chances de survie des femmes et des enfants qui se hâtaient vers Velitrium.

Puis, sans aucun avertissement, une pluie de flèches s'abattit en sifflant tout autour de son retranchement. Un hurlement sauvage s'éleva des bois, le long de la piste. Ou bien le survivant était parti chercher de l'aide, ou bien une autre bande avait rejoint la première. La cabane en flammes brûlait toujours, donnant une faible lumière. Puis ils se rapprochèrent de Balthus, se glissant à travers les arbres, à la lisière de la piste. Il tira trois flèches puis jeta son arc. Comme s'ils avaient compris, ils se jetèrent alors sur l'abri, dans un silence de mort, à l'exception du bruit de leur course rapide.

Balthus serra farouchement dans ses bras la tête du grand chien qui grognait à ses côtés et murmura : « D'accord, camarade, envoyons-les en enfer ! » et il se redressa, tirant sa hache. Puis les silhouettes sombres recouvrirent les parapets et se refermèrent sur lui. Et ce fut un ouragan de haches frappant comme des fléaux, de poignards et de crocs transperçant et déchirant les chairs.

7.

Le démon dans le feu

Lorsque Conan s'éloigna de la route qui conduisait à Velitrium, il s'attendait à courir sur presque neuf milles et s'était préparé à cette épreuve. Mais il n'en avait pas encore parcouru quatre qu'il entendit le bruit d'une troupe se rapprocher. Comprenant que ce n'étaient pas des Picts, il les héla.

— Qui va là ? lança une voix dure. Restez où vous êtes, jusqu'à ce que nous vous ayons reconnu, ou sinon nous vous criblons de flèches.

— Vous n'atteindriez même pas un éléphant dans cette obscurité, répondit Conan, impatient. Avancez, imbéciles : c'est moi... Conan. Les Picts ont traversé la rivière.

— Nous nous en doutions, répondit le chef de la troupe... (C'étaient des hommes forts, de grande taille, aux visages sévères, tenant des arcs à la main.) Un homme de notre groupe a blessé une antilope et l'a poursuivie jusque sur les bords de la rivière Noire. Il les a entendus hurler en aval de la rivière et il est revenu en courant à notre camp. Nous avons abandonné le sel et les chariots, détaché les bœufs et nous revenions aussi vite que nous le pouvions. Si ces Picts assiègent le fort, des bandes isolées vont se répandre sur la route et attaquer nos cabanes.

— Vos familles sont en sûreté, grogna Conan. Mon compagnon est parti en avant pour les conduire à Velitrium. Si nous retournons sur la grande route, nous risquons de tomber sur toute la horde. Nous allons couper à travers bois vers le sud-est. Partez en avant. Je reste à l'arrière pour surveiller.

Quelques instants plus tard, toute la troupe se hâtait dans la direction du sud-est. Conan suivait plus lentement, se maintenant juste à portée d'oreille. Il maudissait le vacarme qu'ils faisaient, alors qu'un détachement important de Picts ou de Cimmériens se serait déplacé à travers la forêt sans faire plus de bruit que le vent soufflant à travers les branches plongées dans la nuit.

Il venait de traverser une petite clairière lorsqu'il se retourna, son instinct de primitif lui disant qu'il était suivi. Immobile dans les fourrés, il entendit le bruit des colons diminuer au loin. Puis une voix appela faiblement, à quelque distance dans le sentier qu'il venait

d'emprunter :

— Conan ! Conan ! Attends-moi, Conan !

— Balthus ! jura-t-il, déconcerté. (Prudemment, il lança :) Je suis là !

— Attends-moi, Conan !

La voix parvint plus distinctement. Conan sortit de l'ombre, en fronçant les sourcils.

— Qu'est-ce que tu fais par ici ?... *Crom* !

Il se ramassa à moitié sur lui-même, un frisson parcourant sa colonne vertébrale. Ce n'était pas Balthus qui avait surgi de l'autre côté de la clairière. Une étrange flamme brûlait à travers les arbres. Elle s'avavançait vers lui, brillant étrangement... un feu ensorcelé, vert, qui bougeait, de sa propre volonté et à dessein.

Elle s'arrêta à quelques pieds de distance et Conan essaya de distinguer ses contours voilés par les flammes. Le feu avait un cœur solide ; la flamme n'était qu'un vêtement vert qui dissimulait quelque entité animée et mauvaise ; mais le Cimmérien fut incapable de distinguer sa forme ou de voir à quoi elle ressemblait. Puis une voix horrible s'éleva du milieu de la colonne ardente.

— Pourquoi restes-tu ainsi comme un mouton attendant le boucher, Conan ?

La voix était humaine, mais elle contenait d'étranges vibrations qui, elles, n'étaient pas humaines.

— Un mouton ? (La colère de Conan submergea son effroi momentané.) Crois-tu donc que je sois effrayé par un maudit démon des marais picts ? Un ami m'a appelé ?

— Je t'ai appelé par sa voix, répondit l'autre. Les hommes que tu suis appartiennent à mon frère ; je ne priverai pas son poignard de leur sang. Mais toi, tu es pour moi. Ô insensé, tu es venu des lointaines collines grises de Cimmérie pour rencontrer ta destinée dans les forêts de Conajohara.

— Tu as eu d'autres occasions de me tuer auparavant, renifla Conan. Pourquoi n'as-tu pas essayé alors, si tu le pouvais ?

— Mon frère n'avait pas peint un crâne noir pour toi et ne l'avait pas encore lancé au milieu du feu qui brûle pour l'éternité sur le noir autel de Gullah. Il n'avait pas chuchoté ton nom aux sombres esprits qui hantent les hauts plateaux du Pays Obscur. Mais une chauve-souris a survolé les montagnes de la Mort et a dessiné ton image avec du sang sur la peau du tigre blanc qui est accrochée devant la longue hutte où dorment les Quatre Frères de la Nuit. Les grands serpents s'enroulent autour de leurs nids et les étoiles brûlent comme des lucioles dans leurs chevelures.

— Pourquoi les dieux des ténèbres m'ont-ils condamné à mourir ? grommela Conan.

Quelque chose... une main, un pied ou une serre, il n'aurait pu le dire exactement, jaillit hors du feu et se posa sur le sol. Un symbole flamboya à cet endroit, marqué de feu, puis disparut, mais pas avant qu'il l'ait reconnu.

— Tu as osé tracer le signe que seul un prêtre de Jhebbal Sag a le droit de tracer. Le tonnerre a grondé à travers les noires montagnes de la Mort et la hutte-autel de Gullah a été renversée par un vent venu du Gouffre des Esprits. L'oiseau-plongeon, qui est le messager des Quatre Frères de la Nuit, s'est rapidement envolé et a chuchoté ton nom à mon oreille. Ta vie est achevée. Tu es déjà un homme mort. Ta tête pendra devant la hutte-autel de mon frère. Ton corps sera donné en pâture aux Enfants de Jhil, aux sombres ailes et aux becs acérés.

— Qui donc est ton frère ? demanda Conan.

Son épée se trouvait dans sa main, nue, et il était en train de détacher discrètement sa hache de sa ceinture.

— Zogar Sag ; un enfant de Jhebbal Sag qui va encore visiter ses bois sacrés de temps à autre. Une femme de Gwawela s'endormit un jour à l'ombre d'un bois consacré à Jhebbal Sag. Son enfant fut Zogar Sag. Je suis aussi un enfant de Jhebbal Sag, engendré par un être de feu d'un lointain royaume. Zogar Sag m'a fait venir des Régions de Brume. Avec ses incantations, ses arts magiques et son propre sang, il m'a fait me matérialiser et prendre la chair de sa propre planète. Nous sommes un, réunis par des liens invisibles. Ses pensées sont mes pensées ; si on le frappe, je suis meurtri. Si je suis blessé, il saigne. Mais j'ai assez parlé. Bientôt ton ombre conversera avec les ombres du Pays des Ténèbres, et elles te parleront des anciens dieux qui ne sont pas morts, mais qui sommeillent dans les abysses du Dehors, et qui s'éveillent de temps en temps.

— J'aimerais bien voir à quoi tu ressembles, murmura Conan en libérant sa hache, toi qui laisses une empreinte semblable à celle d'un oiseau, qui brûles comme une flamme et qui pourtant parles avec une voix humaine.

— Tu vas voir, répondit la voix qui sortait des flammes, regarde, et emporte cette connaissance avec toi, au Pays des Ténèbres.

Les flammes bondirent puis retombèrent en s'affaiblissant. Un visage commença à se former, indistinct. Au début, Conan crut que c'était Zogar Sag lui-même qui se tenait au milieu des flammes vertes. Mais le visage était plus grand, et il présentait un aspect démoniaque – Conan avait remarqué plusieurs difformités sur les traits de Zogar Sag –, une obliquité des yeux, des oreilles pointues et des lèvres

minces comme des babines de loup : ces particularités étaient exagérées sur l'apparition qui s'agitait devant lui. Les yeux étaient rouges comme des charbons de feu vivants.

D'autres détails devinrent plus distincts : un torse frêle, recouvert d'écailles de serpent, qui avait cependant une forme humaine, avec des bras semblables à ceux d'un homme, jusqu'à la taille ; de longues jambes semblables à des pattes de grue se terminaient sur trois doigts écartés, comme ceux d'un énorme oiseau. Les flammes bleues flottaient le long des membres monstrueux. Il apercevait l'entité comme à travers un brouillard luisant.

Puis brusquement, elle s'éleva au-dessus de lui, bien qu'il ne l'ait pas vue s'approcher vers lui. Un long bras qu'il remarqua pour la première fois était pourvu de serres recourbées, semblables à des faucilles. Il se balançait dans les airs et descendit vers son cou. Avec un cri féroce, il rompit le charme et fit un bond de côté en lançant sa hache. Le démon évita le coup avec un mouvement d'une rapidité incroyable de sa tête étroite et il fut sur lui à nouveau, en un assaut de flammes bondissantes et sifflantes.

Mais Conan n'avait pas peur. Il savait que tout être revêtu d'une chair matérielle peut être vaincu par des armes matérielles, aussi terrifiante que soit son apparence.

Un membre armé de griffes s'abattit comme un fléau, faisant tomber son casque de sa tête. Un peu plus bas et il aurait pu le décapiter. Mais une joie féroce l'inonda comme son épée, par une botte sauvage, pénétrait profondément dans l'aine du monstre. Il bondit en arrière, évitant un nouveau coup de fléau et libéra d'un mouvement du poignet son épée en se rejetant en arrière. Les serres effleurèrent sa poitrine, déchirant sa cote de mailles, comme si elle avait été en tissu. Mais la riposte ressembla au saut d'un loup affamé. Conan se retrouva entre les bras qui le cinglaient et enfonça son épée profondément dans le ventre du monstre... sentit les bras se refermer sur lui et les serres arracher son armure dans son dos alors qu'elles cherchaient ses organes vitaux... Il fut enveloppé et aveuglé par des flammes bleues froides comme la glace... puis il s'arracha violemment à l'étreinte des bras qui faiblissaient et son épée fendit l'air en un moulinet prodigieux.

Le démon chancela et s'écroula sur le côté. Sa tête n'était plus retenue à son corps que par un lambeau de chair. Les flammes qui le dissimulaient bondirent furieusement vers le ciel, à présent rouges comme le sang qui jaillit d'une blessure, cachant complètement la forme. Une odeur de chair brûlée emplit les narines de Conan. Essuyant le sang et la sueur de ses yeux, il fit demi-tour et partit en

une course chancelante à travers bois. Le sang ruisselait de ses membres. Quelque part, à des milles vers le sud, il aperçut des flammes qui devaient indiquer une cabane en feu. Derrière lui, du côté de la route, s'éleva un hurlement lointain qui l'incita à se hâter encore davantage.

8.

La fin de Conajohara

Il y avait eu une bataille sur la rivière de la Foudre ; de farouches combats s'étaient déroulés devant les remparts de Velitrium ; haches et torches jonchaient la rive et plus d'une cabane de colons avait été réduite en cendres avant que la horde peinte ne soit repoussée.

Un calme étrange suivit l'assaut ; les gens s'attroupaient et parlaient à voix basse, et des hommes, couverts de bandages sanglants, buvaient leur ale en silence dans les tavernes le long de la rivière.

Conan le Cimmérien, l'air sombre, buvait à longs traits un grand verre de vin. Un homme de la forêt, efflanqué, un bandage autour de la tête et un bras en écharpe se dirigea vers lui. Il était l'unique survivant de Fort Tuscelan.

— Tu es allé avec les soldats jusqu'aux ruines du fort ?

Conan acquiesça de la tête.

— Je n'ai pas pu, murmura l'autre. Il n'y a pas eu de combats ?

— Les Picts s'étaient repliés au-delà de la rivière Noire. Quelque chose a dû briser leur moral, mais seul le démon qui les engendra en connaît la raison.

Le trappeur regarda son bras bandé et soupira.

— Ils disent qu'ils n'ont trouvé aucun corps digne de recevoir une sépulture.

Conan secoua la tête.

— Des cendres. Les Picts les avaient empilés au milieu de la cour et ils ont mis le feu au fort avant de traverser la rivière. Leurs propres morts et les hommes de Valannus.

— Valannus fut tué parmi les derniers – dans le corps à corps qui s'ensuivit après qu'ils eurent enfoncé les portes. Ils essayèrent de le capturer vivant, mais il s'est arrangé pour qu'ils le tuent. Ils ont fait dix prisonniers, les derniers survivants, et nous étions si épuisés que nous ne pouvions même plus nous battre. Ils ont massacré neuf de mes camarades tout de suite après. C'est lorsque Zogar Sag est mort que j'ai tenté ma chance ; je me suis libéré et j'ai couru jusqu'ici.

— Zogar Sag est mort ? vociféra Conan.

— Oui. Je l'ai vu mourir. C'est la raison pour laquelle les Picts

n'ont pas attaqué Velitrium aussi farouchement que le fort. C'était étrange. Il n'avait pas été blessé au cours de la bataille. Il était en train de danser au milieu des cadavres, agitant une hache avec laquelle il venait de faire sauter la cervelle du dernier de mes compagnons. Il s'approchait de moi en hurlant comme un loup... alors, il a chancelé et laissé tomber sa hache, puis il s'est mis à tourner, dans un cercle vacillant, en hurlant comme je n'ai jamais entendu hurler un homme ou un animal. Il s'est effondré entre moi et le feu qu'ils préparaient pour me faire rôtir, suffoquant, la bouche couverte de mousse, et tout à coup il s'est raidi et les Picts ont crié qu'il était mort. C'est dans la confusion que j'ai pu me détacher et m'enfuir dans les bois.

» Je l'ai vu étendu à la lueur du feu. Aucune arme ne l'avait atteint. Pourtant, il portait des marques sanglantes, semblables à des blessures d'épée, à l'aine, au ventre et au cou... la fatale, comme si sa tête avait été tranchée. Comment expliques-tu cela ?

Conan ne donna pas de réponse, et le trappeur, connaissant la réticence des barbares sur certains sujets, poursuivit :

— Il vivait par la magie et, d'une certaine façon, est mort par la magie. C'est le mystère de sa mort qui a ôté tout courage aux Picts. Tous ceux qui assistèrent à sa mort ne participèrent pas à la bataille devant Velitrium. Ils ont battu rapidement en retraite, retraversant la rivière Noire. Ceux qui se sont battus le long de la rivière de la Foudre étaient des guerriers qui étaient partis en avant, alors que Zogar Sag était encore en vie. Ils n'étaient pas assez nombreux pour prendre la ville.

» J'ai longé la route, derrière le gros de leurs troupes, et j'ai vu que personne ne m'avait poursuivi du fort. Je me suis glissé entre leurs lignes et ai réussi à entrer dans la ville. Tu as mené à bon port les colons, c'est vrai, mais leurs femmes et leurs enfants sont arrivés à Velitrium juste avant l'attaque de ces démons peints. Si le jeune Balthus et le vieux Balafre ne les avaient pas arrêtés pendant un bon moment, les Picts auraient massacré toutes les femmes et tous les enfants de Conajohara. Je suis passé à l'endroit où Balthus et le chien ont livré leur dernier combat. Ils étaient étendus au milieu d'un tas de cadavres picts... j'en ai compté sept, le crâne fracassé par sa hache, ou éventrés par les crocs du chien, et il y en avait d'autres sur la route, le corps transpercé de flèches. Dieu, quel combat cela a dû être !

— C'était un homme, dit Conan. Je bois à son ombre, et à l'ombre du chien. Ils ne connaissaient pas la peur. (Il but une partie de son vin, puis répandit le reste sur le sol, suivant une étrange coutume barbare, et il brisa le gobelet.) Les têtes de dix Picts paieront pour lui, et sept têtes pour le chien, qui était un guerrier meilleur que plus d'un

homme.

Et le trappeur, regardant les yeux bleus brûlant d'une lueur triste, comprit que le serment barbare serait tenu.

— Ils ne vont pas reconstruire le fort ?

— Non ; Conajohara est perdu pour l'Aquilonie. La frontière a été reculée. La rivière de la Foudre sera la nouvelle limite.

Le trappeur soupira et regarda sa main calleuse usée par la poignée de sa hache et la garde de son épée. Conan étendit le bras vers la cruche de vin. L'homme de la forêt le contempla, le comparant aux hommes qui les entouraient, à ceux qui étaient morts au bord de la rivière perdue, aux autres hommes sauvages qui vivaient au-delà de la rivière. Conan ne parut pas s'apercevoir de son regard attentif.

— La barbarie est l'état naturel de l'espèce humaine, dit l'homme de la frontière en regardant toujours sombrement le Cimmérien. La civilisation n'est pas naturelle. Elle résulte d'une fantaisie de la Vie. Et la barbarie finit toujours par triompher.

FIN DU TOME 6
